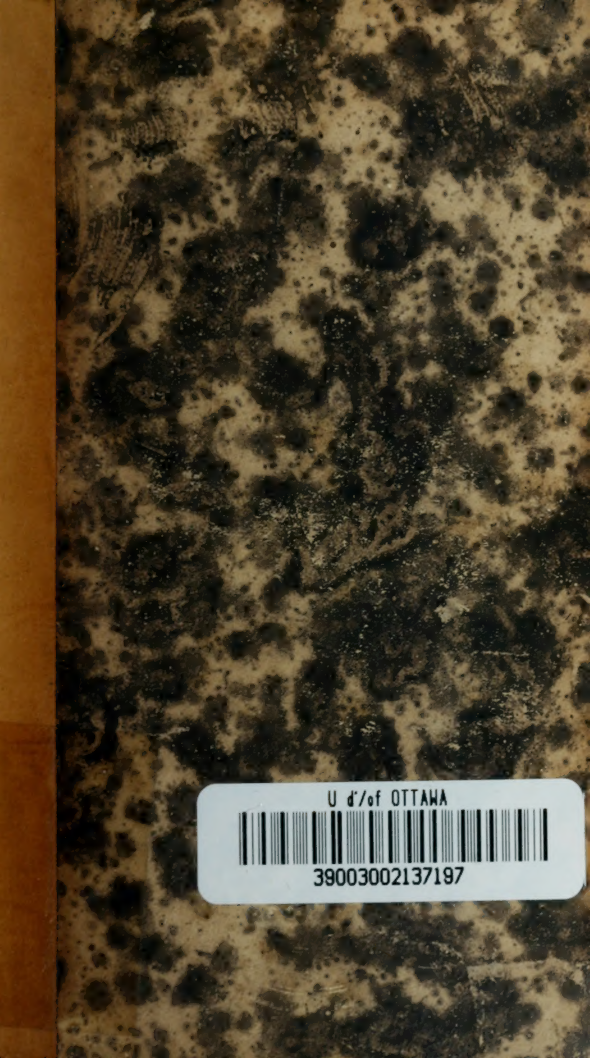
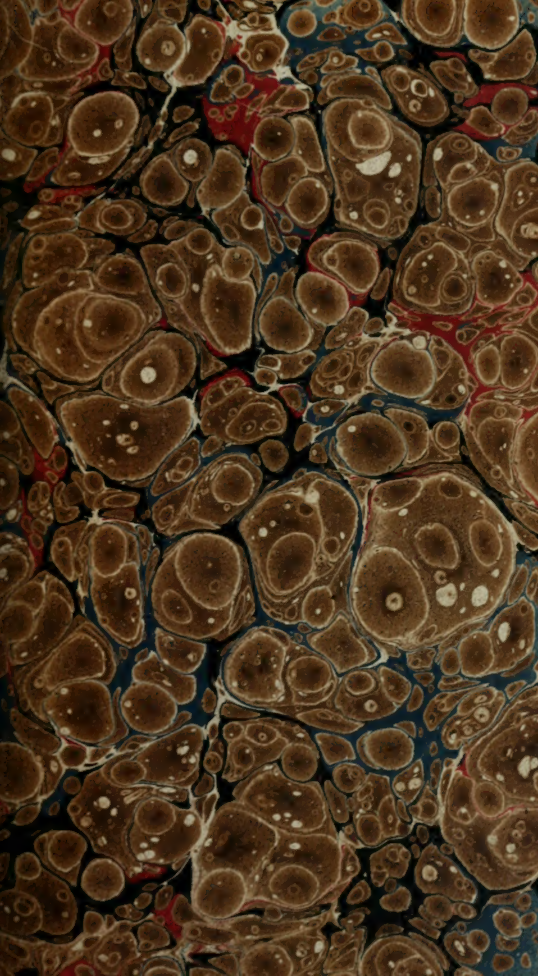
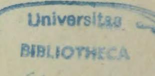

U d'/of OTTAWA
39003002137197





UNE
MACÉDOINE.

TOME TROISIÈME.

Imprimerie de DUFEY, à Pontoise.

UNE
MACÉDOINE

PAR PIGAULT-LEBRUN

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME TROISIÈME

Diversité, c'est ma devise.
LA FONTAINE.



A PARIS,
Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821

UNE MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

Le Duel.

J'ÉTAIS à peine éveillé, que les idées de la veille se reproduisirent avec violence. Le sommeil réparateur ne m'avait redonné des forces, que pour me rendre plus sensible aux indignités dont on accablait Sophie. Cependant l'être le plus exaspéré jouit au moment du réveil d'une sorte de liberté d'esprit, qui lui permet, jusqu'à certain point, de raisonner sa position et ses démarches.

Je pensai, je réfléchis. Je m'avouai à moi-même que ce qu'on appelle le point d'honneur n'est qu'une misérable chimère ; que la gloire d'un duéliste ressemble à ces météores qui éblouissent un moment, mais qui renversent l'ordre, et que la raison range au nombre des fléaux. Je sentais que le moyen le plus sûr d'achever de perdre une femme dans l'opinion des honnêtes gens est de se battre pour elle : la plus estimable est vraiment celle dont on parle le moins.

Si je succombe, d'ailleurs, j'ajoute aux peines d'une femme que j'adore et dont je suis si tendrement aimé. La mort de mon adversaire ne lui rendra pas le repos. Dans l'un ou l'autre cas, au contraire, la malignité la poursuivra avec plus d'acharnement que jamais.

Cependant, pardonner à ceux qui attaquent Sophie dans sa réputation, et qui m'ont séparé d'elle, est un effort

de prudence qui me paraît impossible. Laisser le calomniateur impuni, c'est avoir l'air de le craindre, c'est lui assurer un double triomphe. Un galant homme n'a que la ressource du combat singulier pour châtier un polisson, qui a un rang dans le monde et qui n'a pas violé les lois écrites.

Le sort en est jeté. Je m'abandonne à l'ascendant irrésistible de deux sensations, qui m'occupent exclusivement, qui se lient, se confondent, la vengeance et l'amour. Je me vois sur le pré; je fonds sur mon adversaire; je le perce de part en part et je souris du rire affreux de la haine.... de la haine!... Hé, qu'a-t-elle de condamnable, lorsqu'elle est si cruellement provoquée? C'est trop long-temps discuter : je cède à la soif de punir.

« Georges, faites-moi donner à « dîner. »

Il prévoit tout ce bon Georges : je suis servi à la minute. Je dîne, mon Jean-Jacques ouvert à côté de moi. Je tiens le volume où se trouve l'apologie et l'examen raisonné du duel. Julie ne veut pas que Saint-Preux se batte, voilà tout. Elle croit raisonner lorsqu'elle n'est que sensible. Ses argumens les plus spécieux ne sortent point de sa tête ; ils partent du fond d'un cœur alarmé. Elle écrit ce que me dirait Sophie, si elle soupçonnait mon dessein. Sophie ferait son devoir : je ferai le mien.

Je veux prendre une épée, et le grand costume oblige à en porter une. « Georges, donnez-moi un habit brodé, « un chapeau à plumet ; n'importe les- « quels. »

Je vais sortir, courir dans vingt hôtels et je me conduirai selon les circonstances.

« Mon carrosse.... Chez la baronne « de Quincy. » C'est là que se rassemblent de vieilles coquettes, qui se consolent du malheur de ne plus plaire en dénigrant la jeunesse, et en jugeant l'innocence d'après elles.

Le cercle est nombreux. On se lève, on me salue en souriant. On se replace, on me regarde, on se parle à l'oreille. Il est clair que je suis l'objet de l'attention générale..... Trouverai-je ici ce que je cherche ?

Les hommes aussi se permettent de chuchoter ! Je me sens rouge de colère. Je les fixe les uns après les autres, de manière à leur faire baisser les yeux. Que quelques femmelettes fassent ou disent des sottises, peu m'importe, après tout. Mais des hommes ! j'ai l'épée au côté.

On annonce mesdames d'Allival et de Valport. Elles passent près de moi ;

je ne daigne pas les apercevoir. Elles vont s'asseoir près de la baronne. Elles lui parlent bas. Elles éclatent de rire en me regardant. Les misérables!

Deux hommes s'approchent d'elles. Je ne les connais pas; mais je vois clairement que ce sont les amans d'aujourd'hui. Ils payeront cher ce triste et court honneur, si j'apprends qu'ils aient parlé de Sophie! Le cercle se resserre autour de la baronne. Le rire se communique de proche en proche. Je ne me possède plus. Je vais faire un éclat. Il sera terrible.

Mais à qui me prendrai-je? que dirai-je, puisqu'on ne m'adresse rien qui m'autorise à faire une scène? Sais-je d'ailleurs si ces deux hommes sont coupables? Justifierai-je des bruits injurieux, en me déclarant, sans le moindre à propos, le défenseur d'une femme, dont on ne parle pas, assez

haut du moins pour que je puisse l'entendre ? Oh, si un mot, un seul mot arrivait jusqu'à moi !

S'il vient ce mot, je me tairai. Mais je tâcherai de connaître les auteurs de la calomnie ; je leur chercherai une querelle étrangère à tout ceci, une querelle sans fondement. Je passerai pour un brutal : mais je n'aurai pas compromis Sophie et je l'aurai vengée.

La baronnese lève. Elle vient à moi, elle me conduit dans un coin du salon. « Qu'avez-vous ? vous paraissez in-« quiet, agité. — Je vous avoue, ma-« dame, que je trouve assez extraor-« dinaire que tout le monde rie ici, « excepté moi. Cette conduite ne s'ac-« corde point avec les usages admis « entre gens bien nés. — Convenez de « bien des petites choses, dont nous « parlons là-bas, et ce rire qui vous of-« fense n'aura rien que de flatteur pour « vous. Être bien, au mieux avec une

« des plus jolies femmes de Paris ; l'en-
« tendre dire à l'oreille dans les cercles
« les plus brillans ; fixer l'envie d'un
« sexe et la jalousie de l'autre, c'est
« beau, très-beau. J'avoue qu'on s'égaie
« un peu sur le compte de la jolie
« femme. Mais que vous importe ? avec
« une figure comme la vôtre, on se doit
« à la société ; on ne prend d'amour
« que ce qu'il en faut pour s'amuser
« quelques momens, et on ne s'inté-
« resse pas bien vivement au sort à ve-
« nir de l'objet du jour. — Je vous pro-
« teste que je n'entends rien à tout ce
« que vous me dites. — Pardonnez-
« moi, et je suis très-sûre que ceux qui
« ont fait courir cette histoire ont servi
« votre amour-propre, et que vous leur
« en savez très-bon gré. — Je voudrais
« les connaître pour les désabuser. —
« Les désabuser ! cela n'est pas possi-
« ble, et je ne crois pas que ce soit réel-
« lement votre intention. Un homme

« à bonnes fortunes être modeste ! —
« Je ne suis pas un homme à bonnes
« fortunes, madame. Ce rôle-là ne s'ac-
« corde point avec ma façon de penser.
« — De la discrétion ! Fi, quel ridicule !
« Heureusement pour nos plaisirs mes-
« sieurs de Solignac et de Vercelles
« nous ont mises au courant. Ils sont
« vraiment vos amis, ils ont publié par-
« tout votre triomphe. »

Jamais homme ne fut plus profondément blessé ; jamais il n'en coûta autant à personne pour se contenir. La rage était dans mon cœur, et un sourire forcé sur mes lèvres. Je regrettais de n'être pas né dans cette classe où la colère s'exprime avec les poings. J'aurais écrasé la baronne, Solignac et Vercelles. Quels sont-ils ? sans doute les amans nouveaux des d'Allival et des Valport. Peut-être les faveurs de ces créatures ont-elles été le prix de la diffamation de l'innocence. On les nom-

mera dans la soirée ces êtres aussi vils que leurs maîtresses : écoutons.

La baronne ne me quitte pas. Elle m'entraîne au milieu du cercle de corruption. Je ne sais si ma physionomie en impose, ou si elle peint quelque chose de ce qui se passe dans mon intérieur, mais le rire s'éteint à mon approche; l'embarras perce. Peut-être éprouve-t-on des remords.... Les remords sont un reste de vertu : il n'y en a point ici.

On emploie le moyen ordinaire pour se dispenser d'avoir une idée, et surtout une idée honnête : on fait venir des cartes.

J'en suis bien aise. J'aurai une contenance quelconque : je serai plus difficile à pénétrer.

On arrange une bouillotte. On m'invite à faire un boston avec la Valport, Vercelles et Solignac : on me les a nommés; je les connais.

Me faire jouer avec de pareils individus ! est-ce une nouvelle perfidie ? Veut-on m'exposer au trait malin, à ces mots équivoques que saisit toujours celui qui est intéressé à bien entendre ? Ne sent-on pas que c'est une tragédie qu'on prépare ?... Oh, elle sera sanglante.

La partie commence. Je me possède ; je montre un sang-froid, dont je ne me croyais pas susceptible. Je paraîs être à mon jeu.

Je joue tout de travers ; je perds les plus beaux coups. J'attends, pour rompre toute mesure, un léger reproche de mes partenaires. Ils payent et se taisent.... Je les ferai parler.

Je tiens en cœur avec madame de Valport. Je lui fais manquer toutes les levées, et je lui dis qu'on ne prend pas les cartes, quand on joue avec aussi peu d'intelligence qu'elle. Vercelles me répond avec aigreur que ce ton est dé-

placé à l'égard d'une femme et que madame de Valport joue mieux que moi. Je lui réplique très-haut qu'il en a menti.

Solignac me met la main sur la bouche : je m'écrie qu'on ne touche pas un homme comme moi au visage, et je lui jette les cartes à la tête.

Un murmure d'improbation s'élève de toutes parts. Mesdames d'Allival et de Valport s'écrient qu'il est affreux de se porter à de pareils excès....Elles en ont bien d'autres à se reprocher ! Solignac et Vercelles me lancent des regards foudroyans. Ils sont braves ; tant mieux.

La baronne se met entre nous. Elle se plaint sans ménagement. Elle ne conçoit pas que j'aie pu manquer aux égards dus à sa maison, à sa présence. « J'avoue, madame, que je suis le plus « mauvais joueur de l'Europe. Je ne « suis pas maître de moi quand je perds.

« J'ai insulté ces messieurs d'une ma-
« nière qui éloigne toute espèce d'ac-
« commodement, je le sais: mais on sait
« aussi, entre hommes, comment doit se
« terminer une pareille affaire. » Je pris mon chapeau; je sortis brusquement. J'attendis sous le vestibule Solignac et Vercelles : ils ne tardèrent pas à paraître.

Vercelles m'adressa quelques mots sur des procédés auxquels, disait-il, il n'était pas fait. Je lui coupai la parole. « Point d'explications, monsieur; je ne
« les aime pas. — Hé bien, monsieur,
« demain, à six heures du matin au bois
« de Vincennes. — J'y serai. Quelles
« sont vos armes? — L'épée. — Soit. »

Je rentrai chez moi, enchanté de la tournure que prenaient les choses. J'allais venger madame de Miryille, sans que son nom ait été prononcé; je trouve une lettre.... c'est la première qu'elle m'écrit. Quel charme, quelle délica-

tesse, quel abandon! elle entre dans des détails affligeans, et le sentiment force à chaque ligne; il la soutient, il la console. Sa mère est totalement désabusée; mais le monde est fortement prévenu. Elle se repose sur madame d'Ermeuil du soin de détruire les plus fâcheuses impressions. Elle n'a de force, de courage, de volonté que pour aimer. Elle a prouvé à sa mère sa tendresse et sa soumission : le reste lui est indifférent. Elle veut me voir, quoi qu'on en doive dire; elle m'attend demain à midi.... à midi! et à six heures du matin, peut-être.... Ah, Dieu, mon Dieu, l'aurais-je vue pour la dernière fois!

Je m'efforce d'éloigner cette idée; elle se reproduit sans cesse. Elle me suit dans toutes les pièces de mon appartement, où je cherche à lui échapper; elle me torture; elle me désespère.

Que je lui écrive. Qu'il lui reste au

moins quelque chose de moi. Je me mets à mon secrétaire.... que vois-je! mon portrait, peint par Augustin. Je l'avais oublié depuis long-temps. Il ne doit pas me ressembler aujourd'hui : j'étais tranquille, heureux quand on l'a fait. N'importe, il ressemblera pour Sophie : elle m'a toujours vu ce que je suis sur l'ivoire. Je mettrai ma lettre dans la boîte. Je la lui enverrai par Georges.... Oh, combien ce portrait peut lui être précieux demain! demain, peut-être, il s'effacera sous les larmes!... les miennes sont prêtes à couler. Je me sens faiblir. Revenons à nous ; soyons homme : il faut vaincre pour Sophie et pour moi.

J'écris. Mon cœur est un volcan ; la lave roule sur le papier. J'ai dit beaucoup, et il me semble avoir tout à dire encore. Une feuille succède à l'autre ; je ne peux m'arrêter... Hé, mais...

n'ai-je pas un moyen de plus pour satisfaire à mon inépuisable tendresse? Je n'ai qu'un parent, qu'un cousin éloigné, que je n'ai jamais vu.... Non, je ne serai pas injuste à son égard, en me montrant généreux envers Sophie. Je lui donne le tiers de mon bien : le reste à celle pour qui sera mon dernier soupir.

.... N'est-il pas quelqu'un encore, que je ne verrai plus, mais que je ne dois pas oublier en exprimant mes dernières volontés ? Je n'ai pu faire son bonheur : qu'au moins je lui fasse quelque bien. Mille écus de rente à Fanchette.

Je roule mon papier. Je le passe dans l'anneau d'un des tiroirs de mon secrétaire : c'est le premier meuble qu'on ouvrira, si je succombe.... si je succombe! Finir à la fleur de mon âge ! au moment où l'amour me comble de ses

dons les plus précieux ! ne jamais revoir Sophie !... Oh, mon Dieu, mon Dieu !

Un mot à Soulanges. « Je me bats « demain avec messieurs de Solignac « et de Vercelles. Ce sont des infâmes, « que j'ai lieu cependant de croire gens « de cœur. Mais comme je ne les con- « nais absolument pas, soyez chez moi « à cinq heures du matin. L'arme con- « venue est l'épée.

« L'affaire est de nature à ne pouvoir « être arrangée. Ainsi, il est inutile d'en « parler à qui que ce soit. »

Il est minuit : nos amis doivent être rentrés. « Georges, vous trouverez pro- « bablement encore M. de Soulanges « chez la comtesse d'Ermeuil. Portez- « lui cette lettre. Remettez-la en main « propre.

« Passez ensuite rue Cérutti, n° 15, « chez la mère de madame de Mirville. « Vous demanderez à parler à la jeune

« dame. Vous lui donnerez cette boîte.
« — Monsieur ne se couche pas ? — Je
« n'ai besoin de personne. Dites en sor-
« tant à mon cocher que je monte en
« voiture à cinq heures du matin. »

Georges est parti. Je sens la nécessité de prendre quelque repos. Je me jette sur mon lit, à moitié déshabillé. Mon sang est en fermentation ; le sommeil fuit, et si mes yeux se ferment un moment, je ne suis pas moins agité. A chaque fois que je m'éveille, j'invoque le retour de la lumière. Je me lève avec le soleil, la tête pesante, les membres brisés. Qu'est-ce donc que je vais faire ? une action juste ou louable m'a-t-elle jamais tourmenté ?... il n'est plus temps de rien examiner.

Soulanges paraît ; Préval le suit : ils ont leurs épées. « Il n'existe pas un
« doute, me dit Soulanges, sur la va-
« leur de Solignac et de Vercelles. Mais
« ils affichent publiquement le mépris

« des mœurs, et de la dépravation au
« crime, il n'y a souvent qu'un pas.
« J'ai pensé que peut-être ils ne seront
« pas seuls, et j'ai prié monsieur de
« m'accompagner. »

Préval, que je connais très-superficiellement, m'assure de son dévouement. Je crois moins à l'intérêt que je lui inspire, qu'au désir d'humilier madame de Valport, en la faisant connaître à son amant. Quel que soit son motif, j'accepte ses services.

Cinq heures sonnent. Chaque coup de marteau me frappe au cœur. Je rouvre mon secrétaire, je reprends la lettre de Sophie; je la relis, je la porte sur ce cœur navré, je la resserre avec respect; je donne la clef de mon secrétaire à Soulanges.... je prends mon épée.

« Monsieur, monsieur, me dit Geor-
« ges hors de lui, il se passe quelque
« chose d'extraordinaire. Jamais vous

« ne sortez si matin. — Silence, Geor-
« ges. » Le bon homme tombe à mes pieds, il embrasse mes genoux : « Di-
« tes-moi, s'écria-t-il en sanglotant,
« ce que vous voulez faire de cette
« épée.... ces messieurs ont la leur, et
« vous êtes tous trois en fracs.... Vous
« ne répondez pas ! ayez quelques
« égards pour mes longs services ; ayez
« pitié de mes cheveux blancs. » Ce n'est pas assez d'être bourrelé d'amour : il faut encore souffrir par l'amitié.... oui, l'amitié. Au moment où peut-être je vais perdre la vie, les distances disparaissent devant moi. Georges est mon ami ; il me le prouve depuis que j'existe. Je le relève, je le presse dans mes bras.... je suis obligé d'employer toutes mes forces pour me dégager des siens. Je sors, je fuis.

J'entends Georges qui m'appelle à haute voix, qui ordonne à mon suisse de refermer la porte cochère, qui dé-

fend à mon cocher de marcher. Ces bonnes gens voient nos épées. Incertains, irrésolus, ils se parlent, ils se consultent; c'est à Georges qu'ils obéissent. Je ne suis plus maître chez moi.

Bientôt un bruit effrayant se fait entendre. Je tourne la tête..... Georges, en descendant précipitamment, est tombé; il a roulé les degrés, sa figure est ensanglantée. Je cours à lui, je l'enlève, je le porte chez mon suisse. « Qu'on lui prodigue les secours, et « qu'on aille à l'instant appeler mon « chirurgien. » La porte s'entr'ouvre, je m'échappe, je cours à pied. Soulanges et Préval sont derrière moi; ils m'appellent: je m'arrête; je tire ma montre..... cinq heures et un quart! « Il est « impossible, avec une voiture de « louage, d'être à six heures à Vincen- « nes. Je suis un homme déshonoré. »

Soulanges retourne à mon hôtel. Le suisse lave la plaie de Georges; mon

cocher est allé chercher le chirurgien ; mes domestiques sont dispersés dans la rue, sans doute pour observer la route que nous allons tenir. Soulanges ouvre la porte ; il saute sur le siége, il sort, ventre à terre. Le cocher avait ouvert la portière pour me recevoir ; il n'a pas eu le temps de la refermer ; nous nous élançons Préval et moi ; Soulanges hache mes chevaux à coups de fouet.

Bientôt nous sentons la caisse tiraillée par derrière. Je regarde.... Trois de mes domestiques sont montés. Ce sont des jeunes gens qui n'ont pas eu le temps encore de s'attacher à moi ; il sera facile de les contenir.

Au détour du boulevard, nous sentons une nouvelle secousse. Je sors la tête ; un de mes gens est descendu. Un autre descend à la place de la Bastille ; le troisième quitte la voiture au haut du faubourg Saint-Antoine. Que veu-

lent-ils faire ? Que m'importe. Je suis défait de tout surveillant importun.

Nous sommes au-delà de la barrière du Trône ; j'ai encore un quart d'heure à moi. J'arriverai.... Étrange empressement !

Nous arrêtons devant l'auberge qui est à l'entrée du bois. Une voiture arrive au grand trot. Solignac, Vercelles, deux inconnus en descendent et viennent à nous. Je marche en avant ; je m'enfonce dans le jeune taillis, à droite ; je m'arrête dans une clairière. Je regarde autour de moi.... « Soyez tran-« quille, me dit Soulanges ; tout se « passera dans les règles. » Je jette mon frac, et je me mets en garde.

Solignac est celui que j'ai le plus grièvement insulté : il se présente le premier. Nos fers se croisent ; je l'attaque ; il pare ; il tire ; je riposte.... Je le vois chanceler.... Il tombe.

De ma vie je ne sentirai une an-

goisse semblable à celle que j'éprouvai en voyant un homme immolé, immolé par moi à un préjugé barbare. L'amour, la vengeance, le faux honneur, toutes les illusions qui nous abusent, disparurent en un instant. Je laissai aller ma tête sur ma poitrine; je m'appuyai sur le pommeau de mon épée sanglante; je tombai dans un profond accablement.

« Monsieur, me dit Vercelles, ce n'est « point de la sensibilité qu'il faut apporter « ter ici. Voyons si vous serez aussi « heureux avec moi que vous venez de « l'être avec le pauvre Solignac. Ma foi, « lui répond Préval, vous êtes bien bon « de vous déclarer le chevalier de ma- « dame de Valport. Si vous connaissiez « comme moi cette.... là, vous ne « vous battriez que pour n'avoir rien « de commun avec elle. Je serai à « vous, répliqua Varcelles, quand j'au- « rai fini avec monsieur. »

Il m'attaque vivement. Je ne pense

plus à vaincre ; je ne sais pas même si je tiens encore à la vie ; je me défends machinalement..... Une fraîcheur au mamelon droit me fait juger que je suis frappé. Mes yeux se voilent ; mes idées s'éteignent ; mes genoux faiblissent ; tout disparaît devant moi.

CHAPITRE II.

La Convalescence.

Mes yeux se rouvrent. Je les porte autour de moi.... Où suis-je ? Quelle est cette chambre ?.... Une femme à genoux, qui paraît prier; une autre au pied de mon lit, dans l'attitude du désespoir ; un vieillard assis, la figure cachée dans ses deux mains........ « Rendez-le-moi, mon Dieu, dit à « demi-voix la femme qui prie. » Cette voix ne m'est pas inconnue; mais je ne puis encore fixer mes idées.

Je veux parler.......Je n'ai pas la force d'articuler un son. Mais je sens que je reviens à la vie, quoique je ne reconnaisse point ceux qui sont autour de moi.

Ils craignent de voir ma figure ; ils tremblent d'y lire mon arrêt de mort. Comment modérer leurs alarmes, leur faire connaître que j'existe, lorsque je suis sans haleine, lorsque je me sens incapable du moindre mouvement ?... Un profond soupir les rappelle près de moi.

« Ses yeux sont ouverts, s'écrie « l'une. Espérons, madame ; il vivra. « —Mon Dieu, Dieu de miséricorde, « s'écrie l'autre, ne décevez pas ce fai- « ble espoir ; n'abusez pas votre souf- « frante et soumise créature. — Mon « maître, mon cher maître !... » Tous trois m'entourent, me pressent, m'enlacent dans leurs bras. Je les fixe, les uns après les autres, d'un œil égaré, incertain sans doute.... Je les reconnais. Sophie tient une de mes mains ; Fanchette a saisi l'autre. Elles les mouillent de leurs larmes. « Ah, me dit So- « phie, celles-ci sont des larmes de

« plaisir. » Georges s'éloigne pour me cacher les siennes.

La comtesse et son ami entrèrent. « Que faites-vous, dit Soulanges, vou-« lez-vous lui ravir un souffle de vie? « Éloignez-vous tous trois. Passez « dans la pièce voisine. Permettez que « celles qui sont ici pour le servir s'ap-« prochent enfin de lui. » Georges paraissait disposé à sortir; Sophie et Fanchette n'entendaientrien. Penchées l'une et l'autre sur moi, elles cherchaient la vie dans mes yeux; leurs mains rappelaient la chaleur fugitive sur mes joues, sur mont front. Soulanges fut obligé de réitérer sa prière. Il le fit avec une fermeté, qui ne leur permit pas de résister. Elles sortirent, et je vis entrer deux sœurs grises. Respectables filles! elles ne sont guidées que par le zèle de la charité, et leurs soins sont ceux de l'amour le plus tendre, ceux que m'ont sans doute rendus

jusqu'à ce moment . . . Ah, je puis les nommer, les voir même dans l'état où je me trouve. Sophie et Fanchette ne sont pas dangereuses pour moi : ce qui me reste de sang est glacé.

« Vos médecins et vos chirurgiens, « me dit Soulanges, ont expressément « défendu qu'on vous laissât parler, « quand vous reviendriez à vous. Je lis « sur votre physionomie une sorte « d'anxiété, qui n'est peut-être que le « désir de savoir ce qui s'est passé de- « puis que vous êtes privé du senti- « ment. Je vais vous satisfaire, sous la « condition que vous ne direz pas un « mot. » Il était bien inutile de me recommander le silence.

« Lorsque vous êtes tombé, Ver- « celles a provoqué Préval, et il a eu le « sort de Solignac. Cette affaire est donc « absolument terminée; mais souvenez- « vous, mon cher ami, qu'on n'en « cherche pas, quand on est aussi sen-

« sible que vous à la mort d'un homme.
« Vous vous êtes battu avec Vercelles
« comme quelqu'un qui veut se faire
« tuer, et il s'en est bien peu fallu que
« vous y ayez réussi.

« On s'est hâté de porter dans votre
« carrosse Solignac et Vercelles. Mais
« vous sentez dans quel embarras nous
« nous sommes trouvés Préval et moi,
« quand nous avons jugé que vous ne
« pouviez supporter le mouvement
« d'une voiture quelconque. Nous ne
« cessions de proposer, et nous ne trou-
« vions rien que d'inexécutable.

« La blessure de Georges était à peine
« bandée, qu'il a fait mettre un cheval
« à votre cabriolet. Il a pris le chemin
« du boulevard, par un sentiment na-
« turel à ceux qui sont en peine et qui
« cherchent quelqu'un : on sait qu'on
« découvrira de plus loin sur une route
« large et droite que dans une rue étran-
« glée. Le domestique, qui est descendu

« le premier de derrière votre voiture, « a conduit Georges jusqu'à la Bastille; « le second l'a mené jusqu'au haut du « faubourg, et le troisième au bois de « Vincennes. Ils avaient espéré voir « quelqu'un de votre connaissance, « quelqu'un qui a de l'empire sur vous, « et qu'ils mettraient ainsi sur vos tra- « ces: voilà les motifs de leur conduite, « qui vous a paru inexplicable et à moi « aussi.

« Ils sont arrivés tous quatre, et « m'ont trouvé délibérant encore avec « Préval sur ce que nous avions à faire. « Il est inutile de vous dire dans quel état « est tombé Georges, quand il a pu « juger du vôtre : vous le connaissez. « La douleur ne lui a pas ôté le courage. « Il a couru à l'auberge qui est à l'entrée « du bois ; il a fait apporter un matelas « et une couverture ; vos jeunes gens « avaient coupé des perches et des « harts. Nous avons fait une espèce

« de brancard et nous avons entrepris
« de vous porter à votre hôtel. Beau-
« coup de gensse sont offerts pour nous
« relayer ; mais nous avons jugé que
« vous éviter une secousse, c'était peut-
« être vous sauver la vie : un ami se
« prête, se ploie à tout ; l'homme sa-
« larié ne pense qu'à gagner sont argent.

« Nous étions excédés tous six en
« arrivant à la barrière. Préval et moi
« surtout éprouvions dans tous nos
« membres un mal, une roideur, qui
« ne nous permettaient plus d'agir. Il a
« fallu arrêter.

« Il était convenu avec ceux qui ac-
« compagnaient Vercelles et Solignac
« qu'on répondrait aux commis qui fe-
« raient des questions : que le plafond
« d'une salle à manger de Saint-Maur
« était tombé sur sept à huit personnes
« qui déjeunaient ; que les deux qu'on
« rapportait dans le carrosse avaient
« été tuées sur la place, et qu'on crai-

« gnait pour la vie d'une autre qu'on
« allait essayer de transporter.

« En nous reposant, il a fallu entrer
« avec les commis dans des détails, qui
« ne se sont peut-être pas accordés avec
« ce qu'ont imaginé les amis de Soli-
« gnac et de Vercelles sur la chute de ce
« plafond. Au reste, j'ai déclaré, pour
« éloigner tout soupçon, qu'aucun de
« nous n'avait été témoin de l'accident.

« Cependant vous paraissiez à cha-
« que instant vous affaiblir davantage.
« Nous avons oublié la fatigue et nous
« nous sommes remis au brancard.
« Nous sommes parvenus, avec des
« efforts incroyables, en face de la place
« de la Bastille, et là, nous allions céder
« à un découragement absolu, lorsque
« Georges s'est souvenu que nous n'é-
« tions qu'à quelques pas de la boutique
« de Fanchette. Il nous a assurés qu'elle
« vous recevrait avec empressement.
« Nous nous sommes décidés à vous

« porter chez elle, dussions-nous suc-
« comber sous le faix.

« Notre espérance n'a pas été déçue.
« Vous devez à Fanchette les premiers
« secours qu'il a été possible de vous
« donner. Nous vous avons laissé à sa
« garde, après vous avoir mis dans ce
« lit. Préval et moi avons couru chez les
« chirurgiens et les médecins du quar-
« tier; Georges est allé à l'hôtel prendre
« du linge et bien des petites choses qui
« vous sont nécessaires. Il y a trouvé
« madame de Mirville. Égaré encore,
« tremblant pour votre vie, il a annoncé
« comme certain le malheur que nous
« redoutions tous; il en a cité les prin-
« cipales circonstances; il a indiqué le
« lieu où vous étiez mourant : un quart
« d'heure après, madame de Mirville
« est entrée dans cette chambre, d'où
« elle vient de sortir pour la première
« fois.

« Vous avez été saigné cinq fois en

« trente-six heures. Hier, pendant toute
« la journée, les gens de l'art n'ont rien
« pu prononcer. Ils ont commencé à
« espérer ce matin, et je reconnais avec
« une satisfaction indicible la justesse
« de leurs pronostics. »

Ce que je compris de ce récit, trop long pour la faiblesse de mes organes, c'est que j'avais causé bien des peines de toute espèce à mes amis, et que j'étais chez Fanchette. Je n'aurais pu rendre aucune des circonstances particulières rapportées par Soulanges, si depuis il ne me les avait répétées.

Je me rappelle pourtant que je fus étonné de la réserve avec laquelle il avait parlé de Sophie et de Fanchette, qui toutes deux avaient dû prendre à cet événement une part.... et puis cette boutique, qui s'était trouvée là si à propos, qui avait été si promptement garnie, que Georges connaissait si bien!.... il était plus que vraisemblable que Georges avait été mon agent, et mes

motifs aux yeux d'un homme du monde ne pouvaient s'accorder avec mon amour pour madame de Mirville. Que de circonstances propres à éclairer quelqu'un moins pénétrant que Soulanges ! et pas un mot de tout cela ! il a voulu ménager ma sensibilité, ou il a craint de s'expliquer devant madame d'Ermeuil.

Cependant, l'attention que je lui avais donnée, et cette suite de réflexions avaient épuisé ce qui me restait de forces : je retombai dans un accablement profond. Un certain mouvement, que je démêlai autour de moi, m'en tira bientôt. J'étais entouré de gens de l'art, qui consultaient sur mon état. Sophie et Fanchette, debout au pied de mon lit, gardaient un morne silence ; elles retenaient leur haleine ; leurs yeux, constamment fixés sur ceux des chirurgiens et des médecins, y cherchaient l'espérance. « Il y a de la fatigue « et de l'engorgement, dit un de ces

« messieurs, qui paraissait avoir de l'as-
« candent sur les autres. Il faut rou-
« vrir la veine, ne point parler au ma-
« lade, ne pas lui permettre de parler,
« et le tenir au bouillon de poulet. »

On me saigna ; je perdis encore le sentiment. Quand je revins à moi, je reconnus près de mon lit Soulanges, un médecin, un chirurgien, et nos bonnes sœurs grises. Je crus entendre dans la chambre voisine un bruit sourd, qui ressemblait à des gémissemens. Je pensai que ce pouvait être une illusion de mon cerveau vide et dérangé. Cependant je portai mes regards de ce côté. Soulanges sortit; je n'entendis plus rien, et je cessai de m'occuper de cela. J'ai su depuis que Sophie et Fanchette avaient cru me perdre une seconde fois, et qu'elles s'abandonnaient à la plus vive douleur.

Cette crise fut la dernière. Sur le soir, il y eut un changement en bien telle-

ment prononcé, que le chirurgien et le médecin se retirèrent, en recommandant qu'on ne s'écartât en rien du régime prescrit. Mes idées étaient encore sans suite, mais d'une netteté rassurante pour moi, pour moi seul, puisqu'il m'était défendu de les communiquer.

La comtesse se leva. Soulanges et elle me souhaitèrent une nuit tranquille. Ma physionomie leur exprima ma reconnaissance. « Il nous entend, il nous « répond, dit Soulanges. Nous aurons « avant huit jours la satisfaction de le « voir convalescent. Madame de Mir« ville va sans doute se retirer avec nous. « — Me retirer, monsieur! l'abandon« ner mourant, et mourant pour moi! « — Permettez-moi de vous observer « que voilà deux nuits que vous passez. « — J'en passerai cent. Je ne quitterai « pas l'amant le plus tendre, le premier « des hommes estimables. Je ne renon« cerai pas au bonheur de suivre, de

« saisir le retour de la vie dans ses
« veines épuisées ; ne l'espérez pas. —
« Mais, ma chère amie, votre mère, le
« monde.... — Le monde, toujours le
« monde, madame la comtesse ! Si mon
« ami l'eût apprécié comme moi, il n'au-
« rait pas exposé sa vie, la mienne, et
« peut-être celle de Fanchette.... Ma
« mère ! ma mère sait que je l'adore,
« que sa présence m'est nécessaire
« comme.... comme l'air que je respire.
« Elle me plaint ; elle a pitié de moi.
« Bonsoir, mes amis. A demain. »

Je repassai dans ma tête certaines expressions de Sophie. « S'il avait connu « le monde comme moi, il n'aurait pas « exposé sa vie, la mienne, et peut-« être celle de Fanchette ! » Elle sait l'intérêt que j'inspire à Fanchette, et je suis à ses yeux le premier des hommes estimables ! Je n'y conçois rien ; je m'y perds.

Fanchette me prépare un bouillon. Sophie le prend, me le présente ; elle

remet la tasse à Fanchette, en lui souriant avec affection ; Fanchette lui sourit à son tour.... elles sont de la meilleure intelligence, et elles ne font pas un mouvement, elles n'ont pas une idée, qui ne soient inspiration d'amour... tout cela s'expliquera sans doute.

Combien nous sommes dépendans des circonstances ! un événement imprévu change tout mon être. Je suis calme, dénué même de sensations auprès de deux femmes dont le seul aspect me jetait dans une sorte de délire ; je regardais à peine deux petites sœurs, dont les traits piquans eussent au moins fixé mon attention deux jours auparavant : je ne suis plus moi. Serait-il vrai que la violence de nos passions tient au plus ou au moins de chaleur de notre sang ? que de gens on sauverait du déshonneur, ou du supplice, si on les saignait à propos !

Je m'endormis, en réfléchissant à mille autres choses, étrangères à tout

ce qui m'intéressait, et qui se présentaient à mon esprit sans ordre, sans liaison. Pourquoi l'idée, le mot même que nous cherchons semblent-ils nous fuir? Ne suis-je pas le maître de m'occuper exclusivement de tel ou tel objet, comme il suffit de ma volonté pour remuer un doigt? Mon cerveau ressemblerait-il à une raquette, susceptible de renvoyer les objets qui la frappent, sans puissance pour les choisir?... Fi donc, voilà du matérialisme. Quoi qu'il en soit de mon cerveau, je dormis d'un sommeil doux et tranquille, et il était grand jour lorsque je m'éveillai.

Tout dormait autour de moi, à l'exception de Sophie. «Elle veille, et Fanchette dort!» Je prononçai ces mots involontairement, mais assez haut pour être entendu. « Ah, me répondit Sophie tressaillante de joie, laissons-la « dormir. Si vous saviez ce qu'a souf- « fert cette digne fille, les fatigues ex-

« cessives qu'elle a supportées, vous la
« plaindriez. Moi, je l'aime de tout mon
« cœur, parce qu'elle vous aime, parce
« qu'elle s'est attachée à vous par la re-
« connaissance. Combien elle est digne
« de tout ce que vous avez fait pour
« elle !... A propos, je vous dois mille
« et mille remercîmens. La tirer de l'é-
« tat de domesticité, lui assurer un
« sort indépendant, uniquement parce
« qu'elle a paru me plaire ! porter la mo-
« destie au point de la faire partir se-
« crètement, pour vous dérober, selon
« votre usage, à des éloges bien méri-
« tés, et m'établir votre légataire, au
« moment où vous alliez mourir pour
« moi !... Les trésors de l'univers ne
« m'eussent pas consolée de ta perte ;
« mais cet acte de générosité ne me
« dit-il pas que ton dernier soupir eût
« été pour ta Sophie ? » Elle m'embrassa
tendrement, si tendrement ! « Je ne di-
« rai plus rien à mon ami : les méde-

« cins défendent de lui parler. Mais
« pouvais-je résister au besoin de lui
« adresser quelques mots de consola-
« tion et d'amour ! »

Fanchette étendit les bras. « Il a par-
« lé, ma chère amie; il a parlé distinc-
« tement, s'écria Sophie. Il vivra pour
« moi, pour jouir du bien qu'il vous a
« fait, et que vous méritez à tant de
« titres ! Ah, Fanchette comme la joie
« t'embellit ! il n'y a plus de traces de
« lassitude sur cette figure-là. »

Fanchette fit un mouvement vers mon lit, et s'arrêta. « Embrasse-le aussi,
« bonne Fanchette : il te doit ce prix
« de tes soins. » Fanchette me baisa, bien modestement, au front. Elle était rouge comme du corail.

Il est clair que mademoiselle Fanchette a fait une histoire à Sophie sur sa boutique de mercerie, et sur sa disparition subite du château d'Ermeuil. Elle a couvert les alarmes de l'amour du voile innocent de la reconnais-

sance.... Mensonges sur mensonges ! que je suis injuste! A-t-il dépendu d'elle de modérer ses transports, lorsque, sans l'avoir prévenue de rien, on m'a offert mourant à ses yeux, et pouvait-elle avouer le secret de son cœur ?

Mais comment Sophie a-t-elle eu connaissance de mes dernières volontés ?.... Ah, Soulanges aura donné à Georges la clef de mon secrétaire pour y prendre de l'argent. Sophie était à l'hôtel ; le papier, roulé dans l'anneau du tiroir, l'a frappée : elle l'a lu. Me voilà au courant.

Je passai trois jours encore dans mon lit, traité en véritable enfant gâté. Fanchette, enhardie, donnait, à ce qu'elle appelait la reconnaissance, autant de baisers que Sophie à l'amour. Je parlais peu ; on me répondait longuement, et toujours pour me dire quelque chose de doux ou de flatteur. Mes petites sœurs, elles-mêmes, bien dévotes, mais gaies comme la folie décente, re-

marquaient en moi certain air de langueur, qui m'allait à merveille. Si elles l'avaient osé, elles m'auraient baisé aussi.

Une fois, au moins, dans la journée, Soulanges et la comtesse venaient ajouter à l'enjouement général. Soulanges ne paraissait pas croire beaucoup aux baisers de reconnaissance : je surprenais quelquefois certain sourire en-dessous, qui confirmait mes craintes à cet égard.... Fanchette, dans les premiers momens, aura mis son cœur à nu.... au reste, je peux compter sur la discrétion de Soulanges.

Je reçus le jour suivant une visite, à laquelle je ne m'attendais pas. Je vis entrer dans ma chambre Claire, Eustache, et leurs parens. Ils me trouvèrent dans un fauteuil, et leurs figures rembrunies s'épanouirent à l'instant. Je reçus les félicitations et les embras-

sades de ces bonnes gens : celles-là étaient bien à la reconnaissance.

Fanchette leur avait écrit que s'ils voulaient revoir leur bienfaiteur, ils n'avaient pas un moment à perdre : ils étaient accourus. Le mariage devait se faire le jour même. « Mais, me dit la « petite Claire, il n'y a de plaisir pour « personne, quand on craint pour mon- « sieur. Nous avons remis la fête, pour « venir vous pleurer, ou nous réjouir « près de vous. » Dites-moi, messieurs les spéculateurs, placez-vous souvent de l'argent comme cela?

« Mes amis, votre bonheur ne sera « pas différé. Mes yeux, fermés depuis « plusieurs jours, se rouvrent au sou- « rire des heureux que je vais faire. « Bonne petite Fanchette, où est Geor- « ges? il me semble qu'il y a long-temps « que je ne l'ai vu. — Monsieur, il s'est « mis à la tête de votre maison. Mais il

« vient, ou il envoie souvent savoir « comment vous êtes.--Va le chercher, « Eustache. C'est le moyen de l'avoir « plus tôt : un amoureux de ton âge doit « avoir des ailes. »

Je demandai bien bas à Claire si elle s'était encore perdue depuis mon départ du château. Elle répondit non : ses yeux disaient oui.

Mes docteurs entrent en corps. Ils prononcent gravement que l'art m'a sauvé. Je crois que la nature a fait au moins autant que l'art. Ah, laissons-leur le petit plaisir d'annoncer partout la cure merveilleuse.

Mon régime est changé. On me permet un riz au gras, le blanc de poulet et deux doigts de vin *généreux*. J'ajouterai quelque chose à cela de mon autorité privée : je me trouve en appétit ; il y a beaucoup d'analogie entre les médecins et les confesseurs : tout-puissans

sous la faux de la mort, à mesure qu'elle s'éloigne ils perdent de leur autorité; il ne leur en reste bientôt que l'espoir de la ressaisir à la première occasion.

Ah, voici Georges. « Mon vieil ami, « vous allez conduire toute cette famille « dans un hôtel garni, où vous les lo- « gerez convenablement. Vous irez, rue « Notre-Dame-des-Victoires, arrêter « une diligence entière pour Beauvais. « Vous mettrez dans les coffres les pro- « visions nécessaires pour un dîner de « noces de campagne, et demain vous « ferez partir ces braves gens-là. Ah, le « lendemain du mariage, Servent, sa « femme et ses enfans viendront s'éta- « blir à ma maison de la Chaussée d'An- « tin. Servent ne sait pas encore ce que « c'est que garder une porte; mais il « ne faut pas bien du temps pour ap- « prendre à ne rien faire, à brûler le « bois et l'huile du propriétaire, et à

« répondre monsieur est visible, ou il
« ne l'est pas.

« Après demain, vers onze heures,
« je penserai qu'on se marie là-bas, et
« pensers de mariage ont toujours
« quelque chose d'agréable. Je verrai
« d'ici le dîner, qui ne vaudra pas celui
« qu'avait arrangé du Reynel; mais un
« repas est toujours bon, quand il
« amène les tapes sur l'épaule. N'est-il
« pas vrai, Eustache?

« A propos de du Reynel, pourquoi
« donc ne l'ai-je pas vu? Monsieur,
« me répond Georges, je n'ai pas cru
« nécessaire de dire à tout Paris que
« vous êtes chez mademoiselle Fan-
« chette; mais tout Paris s'est fait écrire
« à votre porte.

« —Adieu Claire, adieu Eustache;
« adieu Tachard, adieu père et mère
« Servent; adieu aussi aux petits frères...

« Ah, ces pauvres enfans paraîtront-
« ils à la noce comme les voilà ! Geor-
« ges, vous les ferez habiller sur le quai
« de l'École. »

Vous jugez bien que je recueillis encore quelques bénédictions. Mes petites sœurs voulurent savoir pourquoi on me bénissait. Fanchette leur raconta avec beaucoup d'emphase ce que je vous ai dit très-simplement, et pendant qu'elle contait, je prenais mon potage, je croquais l'aile de poulet, une aile tout entière, ma foi.

Hé, mais, les petites sœurs, enchantées du récit de mademoiselle Fanchette, me bénissent aussi. Elles prétendent que j'ai tout ce qu'il faut pour faire un saint. « La canonisation le plus tard possible, mes chères sœurs. »

J'ordonnai, j'exigeai que Sophie, Fanchette et une de mes religieuses

s'allassent coucher. Elles résistaient : je déclarai que je ne me coucherais moi-même que quand elles seraient sorties. Elles cédèrent à la crainte de me voir abuser de mes forces renaissantes. Sophie envoya chercher un carrosse de place; elle offrit un lit à l'une des sœurs; Fanchette se retira, je ne sais où, et je restai seul avec la petite sœur Élisabeth, la plus jolie des deux.

A la manière dont elle s'y prit pour me déshabiller, il fallait qu'elle eût une haute idée de ma sainteté, ou la conviction intime de mon impuissance. Je remarquai, moi, qu'elle avait tout ce qu'il faut pour damner un élu.

Je dormis fort bien, quoique je fusse auprès d'une très-jolie fille. Mais je m'aperçus le matin que le diable et le vin de Beaune ne tarderaient pas à agir, et qu'il était temps de congédier les petites sœurs, si je voulais me conduire en homme à principes. Je résolus de

rappeler Georges : une figure de soixante ans est pour moi le plus puissant des exorcismes.

CHAPITRE III.

Oh, comme la santé me revient !

FANCHETTE rentra de très-bonne heure, un consommé à la main; je ne vis plus la sœur Élisabeth : qui peut-on voir auprès de Fanchette? Oh, qu'elle me paraît bien cette Fanchette ! La douleur siérait-elle aux femmes, ou reviens-je à la vie avec des organes nouveaux? Il me semble voir Fanchette pour la première fois; mes yeux ne peuvent se détacher du visage charmant. « Prenez « donc garde, monsieur; votre bouillon « tombe sur vos draps. » Je pense bien à mon bouillon, vraiment.

Pourquoi baisse-t-elle ses yeux noirs, elle qui aime tant à chercher dans les miens l'amour et la volupté? Les yeux

baissés et un teint incarnat!... Il y a contradiction. Ah, sœur Élisabeth est là; elle en impose.... J'ai déjà grand besoin de la présence de Georges.

Le voilà. Qu'il soit le bien venu. « Georges, vos soins me suffiront désor-« mais. Donnez cent francs à la sœur « Élisabeth, que je remercie du fond « du cœur, et qui ira prendre sa com-« pagne chez madame de Mirville. — « Monsieur, nous ne recevons jamais « d'argent. — Non? Georges, du café, « du sucre, des liqueurs.... Une grande « caisse bien remplie. Vous la ferez por-« ter à la communauté. Une provision « particulière pour les deux bonnes « sœurs, dont j'ai tant à me louer. »

Georges part. La sœur Élisabeth se lève et me fait une révérence.... un peu mondaine. Jolie petite sœur! Fanchette la retient jusqu'au retour de Georges, sous le prétexte qu'elle est obligée de veiller sur sa boutique. Elle n'y veillait

pas les jours précédens. Que signifie cette fantaisie? De la légèreté, du caprice! Fanchette ne serait-elle qu'une femme comme il y en a tant?

« Sœur Élisabeth, le lit me fatigue, « me déplaît; je voudrais me lever. » Sœur Élisabeth s'empresse et m'habille. Fanchette ne lui aide pas. Elle se recule; elle semble craindre de me toucher. Cette conduite est inexplicable.

Je suis piqué, très-piqué. J'ai renoncé à elle; mais je n'entends pas qu'elle cesse de m'aimer.... Voilà bien l'injustice la plus complète! J'en conviens; mais qu'a-t-elle? Je veux le savoir.

Et moi aussi je trouve des prétextes, quand j'en ai besoin. « Fanchette, je « voudrais voir votre petit ménage, « l'arrangement de votre boutique. » Elle ne peut refuser; elle vient à moi, elle m'offre son bras. Son visage est serein; mais elle ne me regarde pas.

Je me promène avec elle dans la boutique, dans l'arrière-boutique, dans sa petite cuisine. Je remarque en gros l'élégance d'une propreté recherchée; les détails m'échappent, parce que je cherche des mots qui la forcent à une explication, en éloignant tout espoir d'un rapprochement. Je ne trouve rien qui remplisse ce double but. Que diable, je n'ai jamais passé pour un sot. Ah, les cordes de la raquette ne sont pas tout-à-fait retendues.

Elle s'arrête; elle me regarde enfin; elle paraît aussi préoccupée que moi. Elle m'avance un siége; elle me fait asseoir; elle se tient debout devant moi.... Elle va parler, bon. Elle donnera lieu à une réponse, et une phrase en amène toujours un autre.

« Monsieur, j'ai amené, dans des cir-
« constances bien différentes, ces mo-
« mens si doux où j'épuisais dans vos
« bras la volupté et ma vie. Je sais com-

« ment se termine entre nous une con-
« versation particulière, et ce n'est pas
« pour moi seule que je dois vous aimer.
« Vous n'avez pas un mouvement se-
« cret, une pensée d'amour qui m'é-
« chappent, et je veux vous sauver de
« vous-même. Il faut rentrer à votre
« hôtel. Madame de Mirville vous aime
« passionnément ; mais sa vertu lui est
« plus chère que son amour ; vous serez
« en sûreté avec elle. Ici, vous perdrez
« la vie, parce que demain, ce soir,
« dans une heure peut-être, je n'aurai
« plus la force de me vaincre : je n'aurai
« pas même celle de le vouloir. Partez,
« monsieur, emportez avec vous mon
« cœur et tout mon être ; emportez
« jusqu'au souvenir de quelques jours
« heureux que j'ai dus à votre présence.
« Mais si madame de Mirville consent
« à vous donner la main ; si le charme
« de cette union suffit à votre cœur,
« souvenez-vous alors de la rue Saint-

« Antoine ; venez sans crainte voir « quelquefois Fanchette. Elle ne vous « dira pas un mot d'amour. Elle respec- « tera le nœud qui vous liera à une autre. « Jusque-là, elle ne doit rien à madame « de Mirville, et vous rendre mainte- « nant à sa tendresse, à ses innocentes « mais voluptueuses caresses, est l'ef- « fort le plus pénible que puisse faire « une femme qui aime autant que « moi. »

Dames du grand monde, dont on respecte la naissance et le rang, dont on recherche l'esprit, les grâces, la beauté, que celle de vous, qui égale Fanchette en délicatesse, en dénouement, condamne les transports que j'éprouvai en écoutant cette fille unique. Je la presse dans mes bras ; mon cœur bat contre son cœur ; mes lèvres cherchent ses lèvres.... « Laissez-moi, « monsieur, par grâce laissez-moi. Ne « voyez-vous pas que je brûle ? Ayez

« pitié de nous deux. » Elle se dégage, elle fuit. Elle va retrouver sa raison et des forces auprès de la sœur Elisabeth.

Georges rentre. Un crocheteur est à la porte; il ploie sous la caisse de friandises : tant mieux. Mes bonnes sœurs se souviendront quelque temps de moi.

Sophie et la compagne d'Élisabeth paraissent, et il n'est que huit heures! Qu'elle est bonne, attentive, prévenante, cette chère Sophie! « Madame,
« lui dit Fanchette, monsieur a résolu
« de retourner chez lui. Il sent qu'il est
« déplacé ici, et vous encore davan-
« tage. J'ai besoin à deux pas de son
« hôtel pour des affaires de commerce
« que j'ai négligées depuis douze jours.
« Je vais lui envoyer son carrosse. » Elle n'attend pas de réponse; elle s'éloigne. Sans doute elle veut éviter un dernier

adieu. Un dernier adieu est si cruel pour un cœur tendre !

Georges va chercher un fiacre. Il y met les deux sœurs et la caisse. Il ferme la boutique, et retourne à l'hôtel pour m'y préparer ce qu'il me faut. Me voilà seul avec Sophie. Depuis que j'ai été blessé, c'est la première fois qu'elle est seule avec moi.

Que de charmes ! que de grâces dans tous ses mouvemens ! Quelle douce et pure volupté dans toute sa personne ! Quel tendre et entier abandon ! Quelles expressions enchanteresses ! C'est ainsi que parlait l'amour, quand il avait son innocence.... Laquelle des deux aimé-je le plus ?

Nous avions souvent été seuls au château d'Ermeuil ; mais les portes étaient ouvertes. Sophie d'ailleurs se défiait d'elle et de moi.

Aujourd'hui, un reste de pâleur lui persuade que je ne suis pas à redouter

encore. Sa confiance est entière, et je jure sur mon honneur que je ne pensais pas à en abuser.

Elle est assise sur mes genoux; elle a un bras passé autour de moi; l'autre main, que je couvre de baisers, ne s'échappe que pour effleurer mes yeux, mes joues, être reprise et dévorée encore. Elle oublie une longue contrainte; elle veut prendre du bonheur pour l'époque très-prochaine où elle sera obligée de s'observer.... Déjà je ne suis plus à moi, et ses lèvres fixées sur les miennes achèvent de m'égarer. Le siége que j'occupe se renverse; le lit, auquel il touche, prévient une chute.... Il en amène une autre... Lit heureux!... Lit!....

« Ne pleure pas, mon amie, oh, ne « pleure pas. Ma fortune, ma main, « mon cœur, ma vie, tout n'est-il pas « à toi? Permets que j'essuye tes lar- « mes; que les plus tendres baisers

« en tarissent la source.... » Elle est au désespoir; elle me repousse; elle fuit à l'extrémité de la chambre; elle se jette à genoux sur le carreau; elle demande pardon à Dieu pour elle et pour moi. En me nommant, elle se tourne, elle me regarde avec une expression qui a quelque chose de céleste. Je m'élance, je suis à genoux auprès d'elle, je prie avec elle.... Le Dieu de Sophie doit être le mien.

Cet acte de piété modère sa douleur.
« Il se repent aussi, mon Dieu, il vous
« demande grâce; pardonnez-nous à
« tous deux. Ah, mon ami, que ce
« péché a de charmes et qu'il est cruel
« d'être obligés de nous le reprocher!
« Péché charmant, la privation que je
« m'imposerai désormais est plus que
« suffisante pour t'expier. »

Nous étions à genoux l'un à côté de l'autre. Nos mains, élevées vers le ciel, se rencontrèrent, je ne sais comment...

Ma bouche retrouve sa bouche ; je respire son haleine, et son haleine est dévorante. « Ah, m'écriai-je, les patriar-
« ches se mariaient-ils autrement et les
« patriarches n'étaient-ils pas les enfans
« chéris de ton Dieu ? — Crois-tu que
« nous puissions les imiter ? crois-tu
« que Dieu l'ordonne ? crois-tu du
« moins qu'il le permette ?... Oh, oui ;
« mon ange, je reconnais sa volonté à
« ce torrent de délices qui coule dans
« mes veines ; tant de félicité ne peut
« venir que du ciel. Mon Dieu, j'ac-
« cepte vos bienfaits, je cède à votre
« puissance. »

Je l'enlève, je la reporte sur l'autel.... Où donc ai-je pris tant de forces ! ... Je vais les épuiser tout-à-fait. ... On frappe à coups redoublés à la porte de la rue.... Je ne puis me présenter, et le moindre délai donnera des soupçons. Sophie va ouvrir, sans réfléchir au dé-

sordre.... Soulanges se présente. Dans quel état il me voit !

J'avoue que je ne sus que lui dire ; Sophie, en proie au plus pénible embarras, cachait dans un coin sa rougeur, sa modeste honte : Soulanges savait tout. « Je ne suis point un rigo-
« riste, nous dit-il ; remettez-vous tous
« deux, et souvenez-vous à l'avenir que
« les plaisirs arrangés ont rarement des
« suites, et qu'une surprise des sens
« en a presque toujours. — Oh, oui,
« monsieur de Soulanges, une surprise
« des sens, c'est bien cela ! Hélas, je
« bravais le monde, quand j'étais inno-
« cente ; qu'imaginera-t-il maintenant,
« qui aille au-delà de la vérité ? Que je
« suis malheureuse ! Que d'années il
« me reste encore pour pleurer la faute
« d'un moment !

« — Madame, des larmes n'ont ja-
« mais réparé un malheur, et ce qui

« vient de se passer n'a rien en soi d'af-
« fligeant, mais doit amener des ré-
« flexions utiles. Ce que j'ai vu, et la
« santé, bien éprouvée de votre ami,
« m'autorisent à vous dire clairement
« ce que j'ai cru devoir vous cacher jus-
« qu'ici. Je vais vous parler raison à
« tous deux : écoutez-moi.

« Comment monsieur a-t-il pu se
« flatter que le public prendrait le
« change sur son affaire avec Solignac
« et Vercelles? L'homme le mieux élevé,
« le plus décent s'est imaginé qu'on le
« verrait entrer dans une maison que
« les gens comme lui ne fréquentent
« pas, sans lui supposer des intentions.
« L'homme le plus doux, le moins in-
« téressé a cru qu'on attribuerait à la
« perte de quelques fiches des excès
« auxquels ne le porterait pas la ruine
« absolue de sa fortune. Personne n'a
« été dupe du stratagème, et le lende-
« demain de ce combat, on a dit par-

« tout que monsieur avait pris un
« moyen détourné pour attaquer les
« ennemis de sa maîtresse.... Oui,
« madame, de sa maîtresse. On a épié
« vos démarches : votre disparition,
« votre séjour ici n'ont été un secret
« pour personne. Enfin je tranche le
« mot : votre réputation est perdue.

« Votre mère que vous ne voyez plus,
« et qui a tant besoin de consolation,
« gémit de votre absence et des bruits
« affreux qui circulent dans le monde.
« Hier soir, elle est venue me trouver;
« elle m'a supplié, les larmes aux yeux,
« de vous ramener dans ses bras. Que
« je la voie, disait-elle, une heure, un
« moment; que je l'embrasse, et qu'elle
« sorte de Paris, où elle ne peut plus
« se montrer. Si elle le désire, je passerai
« avec elle le reste de ma vie ; nous irons
» nous établir dans une de nos terres.
« L'absence éteindra ce funeste amour...
« — Jamais, monsieur de Soulanges, ja-

« mais. Il fait partie de mon être ; il
« ne dépend plus de moi de le surmon-
« ter. »

« — Hé bien, madame, il est un
« moyen de tout concilier, d'imposer
« silence aux méchans, de vous réta-
« blir dans l'estime des gens honnêtes,
« de rendre le repos à votre mère,
« d'assurer votre bonheur et celui de
« votre ami. Quelqu'éloignement que
« vous ayez pour le mariage, vous de-
« vez sentir qu'il est votre unique res-
« source, et vous avez l'âme trop belle
« pour ne pas vouloir vous tirer de
« l'opprobre où des circonstances mal-
« heureuses vont ont plongée. Réflé-
« chissez, madame, et songez que quelle
« que soit votre détermination, je me
« suis engagé à en instruire votre mère.

« — Je verrai ma mère, je la verrai
« aujourd'hui. Je pleurerai avec elle ;
« mais je ne peux ni l'épouser, ni me
« séparer de lui. »

Je tombai à ses pieds. Je la priai, je la suppliai. Je mêlai aux expressions brûlantes de l'amour ce que le raisonnement a de plus fort; je lui rappelai ce que les bienséances ont de respectable. Sa tête était penchée sur mon épaule; elle tenait mes mains dans les siennes; je sentais ses larmes couler sur ma joue, et elle ne répondait rien.
« Pense donc, ô ma Sophie, que tu
« t'es donnée à moi, que tu es réelle-
« ment mon épouse, que la cérémonie
« ne peut rien ajouter à mes droits, et
« que je ne la sollicite que pour te faire
« remonter au rang des femmes respec-
« tables. »

Ce dernier raisonnement l'a ébranlée. Soulanges joint ses prières aux miennes. Elle relève sa tête charmante.
« Tu le veux, mon ami; vous le voulez
« tous deux; ma mère le veut aussi;
« vous m'assurez tous que ce sacrifice
« est nécessaire; c'en est assez; je me

« résigne. Je te perdrai ; tu cesseras « d'aimer ta Sophie ; mais tu seras son « époux. »

Je croyais n'avoir besoin, pour la rassurer, que de laisser parler mon cœur. Ce cœur, ivre de plaisir, mais avide d'espérance, parait l'avenir d'un coloris enchanteur. Il peignait la jouissance sans nuage, la constance sans langueur. Exalté, délirant, il allait se fondre dans celui de Sophie ; il y portait le feu divin qui l'embrasait. Bientôt ces deux cœurs vibrèrent à l'unisson et Soulanges n'entendit plus que des soupirs brûlans.

Tout à coup, elle se dégage de mes bras, elle se lève et me regardant fixement : « Et Mirville aussi m'avait dit les « mêmes choses ; sa voix avait le même « charme ; comme la tienne, elle pénétrait au fond de mon cœur ; il était « sincère comme tu l'es en ce moment,

« J'ai cru Mirville, et Mirville m'a trahie.

« On n'a plus rien à craindre, ni à « espérer de sa femme. On tremble de « perdre une maîtresse chérie, et cette « crainte est l'aliment continuel de l'a- « mour. Jamais tu ne seras mon époux.

« On dit dans le monde que je suis ta « maîtresse. Hé bien, je le serai ; je « mettrai ma gloire et mon bonheur à « l'être. Je te donne le reste de ma vie ; « je te sacrifie ma vertu, parce que je « crois que c'est le seul moyen d'être « long-temps aimée, et que je ne peux « vivre que de ton amour. Viens, suis- « moi, partons, allons cacher notre fé- « licité dans ma terre de Champagne. »

Soulanges lui fit de sérieuses représentations sur l'inconvenance de cette démarche. « Hé, que me font les con- « venances ? Les méchans m'ont-ils « épargnée, quand je m'y suis soumise ? « Ils m'ont appris à tout braver.

« Et votre mère, madame? — Ma
« mère!... ma mère!... Non, il ne
« faut pas qu'elle soit malheureuse. Elle
« partira avec nous. Elle y consentira.
« Elle a connu l'amour, et son cœur
« n'est pas flétri encore; il ne portera
« pas le désespoir dans le mien. Réponds-
« moi, mon ami, veux-tu me suivre?
« — Si je le veux, Sophie! »

Soulanges allait insister. Je crus qu'il avait fait ce qu'exigeaient de lui l'amitié et la raison : je le priai de ne pas aller plus loin.

« Permettez-moi, dit-il, une der-
« nière réflexion. Vous allez partir,
« madame, partir avec votre amant!
« Vous allez vous livrer sans réserve à
« des sensations depuis long-temps as-
« soupies, et qu'il vient de réveiller si
« malheureusement. Mais croyez-vous
« qu'il puisse suffire au délire qui vous
« égare tous deux? Avez-vous oublié

« qu'il était mourant, il y a quatorze
« jours, et que vous demandiez à Dieu
« sa vie pour unique grâce ?

« Oh, voilà de l'amitié, lui dit-elle,
« en l'embrassant avec affection. Qu'al-
« lais-je faire, mon ami ! retourne chez
« toi. Je jure à la face du ciel de ne te
« pas voir d'un mois. Ce mois, je l'em-
« ploierai à gagner ma mère, à embel-
« lir ta retraite, à penser à toi, à t'écrire,
« à relire tes lettres. Monsieur de Sou-
« langes, avez-vous là votre carrosse?
« —Oui, madame. — Faites-moi le
« plaisir de me reconduire. »

Je m'avançais pour l'embrasser.
« Non, mon ami, non, plus de bai-
« sers aujourd'hui ; ils sont trop dan-
« gereux. Dans un mois !.... dans un
« mois !.... »

Elle se retira avec Soulanges. Je les
conduisis jusqu'à leur carrosse. Le mien
arriva un instant après. Georges en des-

cendit. Je le laissai pour veiller à tout, jusqu'au retour de Fanchette, et je rentrai chez moi au milieu des acclamations de mes bons domestiques.

CHAPITRE IV.

Les deux Lettres.

Me voilà seul avec Georges, qui s'ingère de me tenir compagnie et de vouloir m'amuser. Il débute par une longue sortie contre les duels, il peint la douleur de la famille du vaincu, l'embarras de celle du vainqueur, le désespoir des épouses, des amantes, quand il y en a. Son discours improvisé est décousu, délayé, quelquefois inintelligible, et cependant il y a par-ci par-là des idées neuves, fortes, attachantes. Georges, sans étude et sans préparation, prêche presqu'aussi bien que l'abbé Aubry.

Cependant, comme le sermon le plus court est toujours le meilleur, je priai Georges de finir. « Oh, monsieur,

« je sais de quoi il faut vous parler « pour fixer votre attention. » Le rusé m'entretient de cinq à six femmes, toutes plus jolies les unes que les autres; il arrive assez naturellement à la sœur Élisabeth, et par une transition toute simple, il passe à Fanchette, de laquelle il parle avec une complaisance! C'est là qu'il en voulait venir.

Le bon homme me connaît bien! Je m'assis et je l'écoutai avec une extrême attention. « Qu'elle est jolie cette Fan« chette! Hé bien, monsieur, son cœur « est au-dessus de sa figure. Quand on « vous a apporté chez elle, le saisisse« ment, la crainte, la reconnaissance « l'ont fait extravaguer pendant plus « d'une heure. » La reconnaissance! Le mot est bien trouvé. « Elle gémis« sait; elle baisait, elle suçait votre « plaie; elle vous donnait les noms les « plus tendres. Je ne sais où elle allait « les chercher : il n'y a qu'un roman,

« ou une tête dérangée qui s'exprime « ainsi. Et puis, ses larmes s'arrêtaient; « ses yeux devenaient fixes; une pâleur « mortelle lui couvrait le visage; ses « dents se serraient; ses bras se roi- « dissaient; je croyais qu'elle allait mou- « rir avec vous. — Oh, comme tu l'as « fort bien observé, mon vieil ami, le « saisissement, la crainte..... Et Sou- « langes était-il présent à cette scène-là? « — Comment, monsieur, s'il était pré- « sent! C'est lui qui a rendu mademoi- « selle Fanchette à elle-même. Il lui a « frotté les tempes et le dedans des « mains avec du vinaigre; il lui a ôté « ses jarretières; il a coupé le lacet de « son corset.......—En voilà assez, en « voilà assez. Quelles que soient vos « idées sur tout cela, vous voudrez « bien, Georges, ne les communiquer « à personne. Voyez si mon cuisinier « s'occupe de moi. »

Trop aimante, trop confiante Fan-

chette! tu as sucé ma plaie! C'est peut-être à toi que je suis redevable de la vie, et lorsque tu fais tout pour moi seul, et rien pour toi, que tu crains que mon âme s'exhale entre tes bras, que tu maîtrises tes sens, toujours agités près de moi, que tu me crois en sûreté auprès de Sophie, c'est avec elle, c'est chez toi, c'est sur ton propre...... Ah! Fanchette, divine Fanchette, pardonne-moi une infidélité.... Que dis-je? N'ai-je pas connu, aimé Sophie la première?.... Hé, non, non, il n'y a ici ni primauté, ni distinction, ni préférence. Je ne suis infidèle à aucune. Je leur suis fidèle à toutes deux.

La singularité de cette conclusion me frappa au point, que j'éclatai de rire comme un fou. L'affaire la plus importante a toujours un côté plaisant, et c'est celui-là qui se présente au rieur. Lorsque pendant trois grands

actes d'une tragédie nouvelle, le public a traité avec ménagement des rois et des princesses, il suffit d'un quolibet pour faire tomber l'échafaudage, et les têtes couronnées ne sont plus que des pantins. Que de pantins dans ce monde pour celui qui voit de près et qui voit bien !

Ma gaîté se soutint pendant quelques instans, et je pensai avec assez d'aisance au passé et à mon avenir. Je réfléchis d'abord que Soulanges avait mes deux secrets, quoique je ne lui en eusse confié aucun. Mais ne sais-je pas le sien, quoique jamais il ne m'ait dit un mot de sa liaison avec la comtesse ? et n'est-il pas tacitement arrêté entre les gens du monde qu'on devinera, qu'on verra tout, et qu'on ne dira rien.

Pourquoi a-t-il adressé ses réflexions à Sophie uniquement, et pas un mot à moi ? Ah, ce qu'il sait de Fanchette

lui persuade que mon cœur est partagé ; qu'ainsi je suis capable d'un sacrifice, et que je contribuerai volontiers à rendre Sophie à elle-même et aux bienséances. Je ferai tout pour la vaincre et la conduire à l'autel. Mais la quitter !

Comment cette adorable Sophie si candide, si pure, si attachée aux principes, a-t-elle tout oublié en un instant ? Comment l'attrait du plaisir et la crainte de perdre mon cœur l'ont-ils portée au parti le plus extrême ? C'est qu'il est plus facile d'imposer un silence absolu à ses sens, que d'en régler l'usage ; c'est que l'athlète le plus vigoureux se lasse enfin de combattre ; c'est que la voix impérieuse des sens est plus forte que la morale des livres, que ces préceptes que nous avons tous à la bouche, et que nous transgressons si facilement. Et moi aussi, ne parlé-je pas comme Bourdaloue sur le danger des

passions, quand elles cessent de m'agiter? Il faut cependant que la morale soit quelque chose de respectable, puisque nous affectons tous de la respecter.

Allons, allons, cette affectation n'est pas générale. D'ailleurs elle peut conduire les hommes à vouloir devenir meilleurs. Peut-être un jour me vouerai-je exclusivement au culte de la morale, et jusque-là qu'aurai-je à me reprocher? D'aimer passionnément un sexe enchanteur : c'est le péché des gens honnêtes, et puis, j'ai toujours remarqué qu'un homme qui n'aime pas les femmes est sans énergie, sans imagination, un automate enfin, et ma foi, je serais très-fâché de ressembler à cet homme-là.

« Que me veut monsieur Georges, « avec cet air affairé? — Monsieur, ma« demoiselle Fanchette est venue de« mander en bas si la voiture ne vous a « pas incommodé. — Et où est-elle cette

« séduisante Fanchette? Allez, courez,
« allez donc; priez-la de monter. —
« Monsieur, je le lui ai proposé. Elle
« s'est retirée, en disant que vous aviez
« besoin de repos. — J'ai besoin de re-
« pos! et qui lui a dit cela? J'ai besoin
« de la voir, de lui parler; je ne l'ai pas
« remerciée encore de ce qu'elle a fait
« pour moi. Pourquoi l'avoir laissé
« aller, vous qui vous piquez d'être si
« pénétrant? — J'apporte peut-être à
« monsieur de quoi le dédommager de
« ma maladresse. — Que m'apportez-
« vous qui puisse.... — Une lettre de
« madamedeMirville.—De madame de
« Mirville! où est-elle cette lettre? Finis-
« sez-en donc....assieds-toi là, Georges.
« Parle-moi de Fanchette. — Monsieur
« ne saurait lire et m'écouter en même
« temps. — Bah! César dictait à quatre
« secrétaires en styles différens. »

J'ouvre la lettre.... Oh, ce n'est pas l'amour timide qui a dicté celle-ci.

C'est Vénus en délire appelant Adonis, l'attirant dans ses bras, brûlant de lui donner l'immortalité. O Sophie, te plaire, te posséder est plus qu'être immortel. « Elle n'est jamais si jolie que « lorsqu'elle prononce votre nom. — « Qui? madame de Mirville? — Non, « monsieur, mademoiselle Fanchette. « Ses joues ressemblent à deux pêches. « — Et ses yeux, Georges, et ce cou « d'albâtre, et cette gorge divine!... » *Sa mère s'oppose à mon départ : mais sa résistance s'affaiblit insensiblement, et puisqu'il faut renoncer au monde, que lui importe que nous soyons trois ou deux dans ce château de Champagne? Ne gagnera-t-elle pas en affection et en soins ce que Sophie ne pourrait lui accorder, si je n'étais pas avec elle? Et pour lever tous les scrupules, ne peut-elle prendre mon nom, répandre dans le village qu'un mariage récent*...... Hé sans doute. *Qu'il lui*

sera doux de le porter ce nom! Et à moi de le lui donner. « Avez-vous « remarqué, monsieur, l'effet de ce « bas de coton à jour ? — Et ce pied « moulé, Georges! et ce bas de jambe! « Et sa main, sa main dont tu ne « parles pas..... un peu fatiguée en« core; mais dans quelques semaines... « — Oh, monsieur, comme cette main« là doit écrire ! — Elle écrit comme « elle pense, sans art, sans prétention, « et ce qu'elle écrit va à l'âme. — Si « monsieur avait lu la lettre de ma« dame de Mirville..... — Hé bien, « que ferais-tu ? — Je vous remettrais « un billet que mademoiselle Fan« chette m'a laissé en se retirant. — « Hé, donne, bourreau, donne donc. »

Je suis au milieu de mon ottomane, la lettre de Sophie à ma droite, celle de Fanchette à ma gauche. Je les regarde l'une après l'autre; je ne sais laquelle prendre. Si une main se porte

sur la lettre de Sophie, l'autre saisit celle de Fanchette, et je n'en peux lire qu'une à la fois. Celle dont j'ai lu quelques mots s'échappe et retombe auprès de moi. J'essaie de parcourir la seconde, et je reprends la première. Je quitte celle-ci ; je tiens celle-là..... Me voici encore entre mes deux lettres.

« Vous riez, monsieur le plaisant ? « —Hé, monsieur, qui ne rirait pas ? » Il a raison ; j'extravague. Mais aussi, pourquoi m'écrire toutes les deux en même temps ! « Georges, quand il t'ar-« rivera deux lettres, tu ne me parleras « de la seconde, que lorsque tu seras « bien sûr que j'aurai lu et relu la pre-« mière. Tiens, emporte celle-ci. Tu « me la rapporteras quand je sonne-« rai. .... Non, rends-moi cette lettre « et prends l'autre....... Par grâce, « prends-en une, celle que tu voudras, « et va-t'en. »

Georges ne sait que dire, que faire.

Les deux lettres lui passent alternativement dans les mains. Une d'elles glisse de ses doigts, engourdis par les années, et tombe dans le réchaud à l'esprit de vin, sur lequel il a préparé mon thé. La lettre s'enflamme; je veux la sauver ; je ne fais qu'un saut. Je me brûle les doigts; je renverse le réchaud; l'esprit de vin bouillant tombe dans une de mes pentoufles. Je crie, je jure, je porte la main à mon pied, et quand je me relève, la lettre n'est plus qu'une pincée de cendres.

« Georges, laquelle des deux est « brûlée? — Monsieur, c'est celle de « madame de Mirville. — Ah, quel « malheur! — Non, monsieur, non, « c'est celle de mademoiselle Fan- « chette.—Et je n'en ai pas lu quatre « mots! Cette perte est irréparable. « —Rien de si facile à réparer, mon- « sieur. Je vais aller chez elle, et je la « prierai de refaire son billet. — Elle

« écrira d'elle-même, et j'aurais eu « deux lettres au lieu d'une. Tu ne te « doutes pas, Georges, de ce que c'est « qu'une lettre de plus ou de moins. « — Puisqu'elle écrira d'elle-même, il « est donc inutile que j'aille chez elle. « — Comment inutile! Hé, savez-vous « s'il n'y avait rien d'important dans ce « billet, rien de pressé, rien de..... « Allez, allez vite. Faites-vous donner « le cabriolet. »

Il est parti..... Où est donc l'autre lettre? La voilà........ Charmante Sophie, je peux te lire, te relire, sans craindre les distractions. Où en suis-je resté?....*Ah! qu'il me sera doux de porter ton nom! J'attends le moment du départ avec une impatience inexprimable! Je brûle de vivre pour toi, et j'espère en la miséricorde divine: Agar a vécu avec Abraham, et Dieu ne l'a pas maudite.*

Et par post-scriptum: *On ne m'a pas*

ménagée innocente : on m'épargnera bien moins à présent, et tu ne sais rien supporter. Ne sors pas, bon ami, je t'en conjure. Conserve une vie qui m'est si chère, et qui m'appartient tout entière.

Oh, oui, ma vie est à toi, toute à toi. Te la consacrer, c'est la vouer au bonheur.

Relisons cette lettre. Elle ne renferme pas un mot qui ne doive être gravé dans ma mémoire. Écrivons à notre tour, et subissons la loi qu'elle impose. Un mois d'arrêts est bien long, mais puis-je lui refuser quelque chose, à elle qui m'a tout accordé ?

Je sonne........ Philippe, portez cette lettre.

Que vais-je faire à présent ? Il est midi...... Dix à onze heures encore à consumer avant de penser à me mettre au lit ! Et trente jours ensuite à consumer, à perdre de même ! Il n'y

a de temps employé que celui qu'on donne à l'amour.

Passons dans ma bibliothèque.....

L'Art d'aimer de Bernard...Bah! de jolis vers qui ne sont pas faits avec le cœur. Laissons cela.

Le Temple de Gnide..... Encore de l'esprit, beaucoup d'esprit, mais rien que de l'esprit.

Les Lettres d'une Péruvienne. Oh! c'est une femme, une femme sensible qui a écrit cet ouvrage. Mais je le sais par cœur.

La Nouvelle Héloïse. Quelques lettres brûlantes, de l'éloquence partout. Mais du raisonnement, de l'esprit de système, l'auteur, toujours l'auteur, et c'est de l'amour qu'il me faut, toujours de l'amour; de l'amour tel que je le sens, et que je le peindrais, si j'écrivais comme Jean-Jacques.

Les Grands Hommes de Plutarque.

Pourquoi ce livre-là est-il ici? Des grands hommes qui ne sont pas amoureux! Vive Henri IV : voilà mon héros.

Ma foi, je ne lirai pas......... Que ferai-je donc pendant ce mois éternel? Des romances, paroles et musique : la romance est le premier genre de poésie pour un homme sensible. J'avoue que je fais des vers comme Sedaine, et de la musique comme Duni; mais le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit. D'ailleurs, c'est pour moi seul que je travaillerai. Je me chanterai cela à moi-même, et très-probablement je serai content de moi.

Allons, faisons une romance.

Il n'est qu'un bonheur dans la vie,
C'est d'aimer et d'aimer toujours.

Cela est plat, prosaïque.

L'unique bonheur de la vie
Est de vivre avec les amours.

Pitoyable jeu de mots. Essayons cependant de finir le couplet.

L'unique bonheur de la vie
Est de vivre avec les amours.
Heureux qui vit pour sa Sylvie
Et qui peut lui plaire toujours.

Fi ! fi donc. C'est cela qui devait tomber dans le réchaud. Mes vers n'auront pas les honneurs du bûcher. Je les déchire, et je les abandonne aux vents. Que j'ai de confrères, qui devraient se faire justice comme moi !

Philippe, prends cette raquette, mets-toi là, et jouons au volan....... Ce jeu me fatigue, je ne peux continuer. Retourne à l'antichambre.

Ah ! mon bilboquet !..... Le sot jeu ! Que nous sommes à plaindre, nous autres gens du grand monde, qui ne savons rien, que dépenser bien ou mal notre argent ! Quand je m'examine de la tête aux pieds, je trouve

que vingt artisans ont travaillé à m'habiller, et je suis incapable de rien faire pour aucun d'eux. Les sots ! ils m'admirent, je les dédaigne, et il est constant que mon cordonnier est plus utile que moi.

Je veux aussi savoir faire quelque chose d'utile. « Philippe, va m'acheter « un tour, et amène-moi un tourneur. » Je tournerai. Quand les bras sont occupés, la tête et le cœur sont tranquilles.

« Hé bien, Georges, tu as vu Fan« chette, tu lui as parlé, elle t'a ré« pondu. — Oui, monsieur, et comme « nous vous aimons tous deux, il n'a « été question que de vous. — Elle a « écrit sans doute. — Elle s'y refusait « d'abord. — Comment, elle s'y refu« sait ! — Mais je lui ai tant répété que « je serais mal reçu, si je n'avais rien à « vous remettre, qu'enfin elle s'est dé« terminée. Voilà son billet. »

« Je n'ai pu résister ce matin à l'im-

pulsion de mon pauvre cœur ; il était navré et incapable de rien calculer. Vous ne m'avez rien promis ; je n'ai pas le droit de vous faire des reproches, et j'avais osé vous en adresser. Ce que je vous ai refusé, ce que je devais vous refuser, un autre l'a obtenu, chez moi, au moment même où vous veniez de me presser dans vos bras !.... J'ai reconnu des traces..... Je suis bien aise que vous n'ayez pas lu mon premier billet : je ne veux avoir à vos yeux d'autre tort que celui de vous aimer. »

« Ne te le disais-je pas que la perte « de ce billet est irréparable ? Ces « tendres plaintes, qu'elle se reproche « de m'avoir adressées, n'étaient-elles « pas une preuve nouvelle de son « amour ? Gémit-on de l'infidélité d'un « homme qu'on a cessé d'aimer ? Ce « pauvre cœur, ce cœur navré m'entre- « tenait de sa peine, et ses soupirs sont

« perdus pour moi! Fanchette, chère « Fanchette, je vole à tes pieds, dans « tes bras! J'essuierai tes pleurs; mes « baisers en tariront la source. Geor- « ges, qu'on mette les chevaux. — Y « pensez-vous, monsieur? Dans l'état « de faiblesse où vous êtes encore..... « — J'ai affligé Fanchette; je ne vois « que mes torts. Ma voiture, vous dis- « je. — Permettez-moi, monsieur, de « vous désobéir. — Georges, vous abu- « sez de l'affection que j'ai pour vous. « Ma voiture; je la veux. — Hé bien, « monsieur, souffrez que je retourne « chez mademoiselle Fanchtte. Je lui « ferai part de votre résolution. Je la « supplierai de vous épargner une dé- « marche, qui peut vous être funeste. « Elle me suivra, j'en suis sûr, et pour- « vu que vous la voyiez, qu'importe que « ce soit chez elle ou ici. — Hé bien, « je consens à l'attendre. Mais dis-lui,

« répète-lui que je pars, si elle n'arrive
« à l'instant.

« Ah!...... Prends mon carrosse,
« baisse les stores.... Encore un mot.
« Je n'y suis pour personne, pour per-
« sonne, entends-tu? Qu'on dise que
« je repose. »

Reposer! pas de repos pour moi, que je n'aie rappelé le sourire sur les lèvres de Fanchette. J'ouvre ma croisée. Je regarde les voitures qui passent et repassent. J'appelle Fanchette d'un bout de Paris à l'autre, et mon carrosse n'est pas sorti encore....... Le voilà. Bon, le cocher pique ses chevaux. Il disparaît...... Quand le reverrai-je?

CHAPITRE V.

Arrangemens de ménage.

« MONSIEUR, voilà le tour et le tour-« neur. — Oh, j'ai bien autre chose en « tête que ton tour et ton tourneur. « Mets le tour dans un coin, et le tour-« neur à la porte... » Qu'ai-je ordonné là? Mes expressions sont d'une dureté.... « Philippe, je ne veux pas que « cet homme ait été dérangé infruc-« tueusement pour lui. Qu'il établisse « le tour dans cette petite pièce qui tient « à la salle à manger. Qu'il apporte en-« suite du bois à gâter, le bois néces-« saire à un commençant. — J'avertirai « monsieur, quand tout sera prêt. — « Non, tu prendras leçon pour moi. Tu « tâcheras de profiter, entends-tu, et « quand j'aurai un moment à moi, j'irai « te voir travailler. »

Quand j'aurai un moment à moi ! Ne semble-t-il pas à m'entendre que je sois l'homme du monde le plus occupé ; et qu'ai-je fait depuis ma naissance ? Je me suis laissé gâter pendant douze ou quatorze ans. J'ai appris ensuite à monter à cheval, à tirer des armes, à danser. J'ai lu quelques bons livres avec assez de fruits, j'en conviens ; mais à quoi cela m'a-t-il mené ? à m'ennuyer à mourir, si je n'étais amoureux. Amoureux ! Ne dirait-on pas qu'il n'est permis de l'être qu'à ceux qui ont cinquante mille livres de rente, un cordon rouge, et des armoiries sur les panneaux de leur carrosse ? Mon tourneur l'a été, l'est ou le sera. Il ne s'exprimera pas comme moi ; mais il se fera entendre à merveille de l'objet qui parle la même langue que lui. Et puis, faut-il parler pour dire j'aime ? la beauté a-t-elle besoin de répondre pour se faire entendre ? Sous le rapport de l'amour, mon tour-

neur est à mon niveau. Il a sur moi l'avantage d'une vie active, laborieuse, qui rend le repos plus doux, les jouissances plus vives... Allons, allons, je veux savoir tourner. Je m'imposerai la tâche de chaque jour. Je ferai des bonbonnières aux dames, des tabatières aux hommes. Je renouvellerai toutes les chaises de ma maison. « Philippe....
« le tour est-il monté ? — Oh, pas en-
« core monsieur. Il faut au moins deux
« ou trois grandes heures.... — N'en-
« tends-je pas un carrosse ?... Oui, c'est
« le mien.... Hé, non.... C'est lui; les
« stores sont baissés; elle est dans la
« voiture; elle arrive, je le sens aux
« battemens précipités de mon cœur.
« Va, Philippe, va tourner, et que je
« ne te revoie pas d'aujourd'hui. »

Je sors, je cours au-devant d'elle; je suis au milieu des degrés... Elle les monte avec la légèreté d'un oiseau; mes bras s'ouvrent: « Que faites-vous, mon-

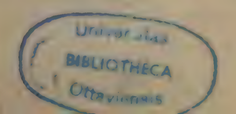
« sieur ? Allez-vous vous donner en « spectacle à vos gens ? » Elle arrive en deux sauts dans ma chambre à coucher ; je la suis ; la porte se ferme ; je m'approche d'elle et je commence une explication, qu'il n'est pas facile de tourner à mon avantage.

Elle m'interrompt et me prie de l'écouter. Elle va s'asseoir à l'autre extrémité de la chambre. Un air grave succède à ces traits de flamme qui s'échappent de ses yeux, au vif incarnat qui couvre ses joues, quand elle est près de moi. Je remarque une robe perfide, fermée jusqu'au menton ; un grand fichu, méchamment croisé par devant et noué par derrière. Ces précautions sont d'un fâcheux augure. N'importe, écoutons-la d'abord, et nous verrons ensuite. Ce ne serait pas la première fois que l'amour, placé entre nous deux, aurait fait taire la raison.

« Je ne suis venue ici, monsieur,

« que par la crainte de vous voir faire « une démarche aussi déplacée que « dangereuse. Mais j'ai résolu de mettre « à ma condescendance deux condi- « tions, que vous accepterez, si vous « ne voulez pas que je me retire à l'ins- « tant. La première, c'est que vous ne « me direz pas un mot de ce qui s'est « passé ce matin chez moi. » Cet excès de générosité me confond et me ravit. Je me lève, je m'élance.... « N'appro- « chez pas davantage, monsieur. Re- « tournez à votre place, je vous en « prie.

« Voici ma seconde condition. Vous « laisserez entre nous un intervalle tel « que je n'aie rien à redouter pour vous « des suites de cette entrevue. — Quoi, « Fanchette, vous me croyez capable « d'un tel empire sur moi-même ! — « Vous aimez moins que moi, mon- « sieur, je n'en doute pas, et cependant « j'ai la force de soumettre mon faible



« cœur. Il souffre cruellement de la
« contrainte que je lui impose ; mais
« ma raison l'emportera, et ce que je
« peux, vous le pouvez plus facilement
« encore. »

Je sentais ma tête et mon cœur s'échauffer, s'égarer. Je ne sais ce que je répondis, peut-être des sons vagues, malarticulés qui devaient à l'accent seul toute leur expression. Mais qu'elle est forte et enivrante cette expression d'une âme de feu, pour l'âme qui sympathise avec elle ! Les roses reparaissaient sur les joues de Fanchette ; le sourire embellissait sa bouche ; sa voix tremblante répétait le mot raison, et ce mot voulait dire amour.

Je n'avais pas quitté mon siége, et insensiblement j'étais arrivé au milieu de ma chambre. J'avais les bras étendus vers Fanchette ; je l'invoquais, je l'implorais. Ses bras aussi s'étendaient vers moi ; son sein palpitait ; ses paroles ex-

piraient sur ses lèvres ; elle ne balbutiait que des soupirs. Son fauteuil perdait de son immobilité.... Nos mains se rencontrèrent.

« Cet état est insoutenable, dit-elle, « en se levant brusquement. Il faut « fuir, ou succomber. » Elle court se jeter dans mon cabinet ; elle en ferme la porte sur elle. Le rideau qui couvre le vitrage est de mon côté. Je le lève. Je vois Fanchette assise. Ses mains couvrent son visage charmant, et son attitude tient à la fois de la douleur et de la volupté.

Quoi, il n'y a entre moi et le bonheur qu'un misérable carreau de verre, et ce frêle obstacle m'arrêterait ! Je prends une raquette ; je mets en pièces le carreau qui touche à la serrure ; j'allonge le bras... Fanchette a fermé les deux tours ; la clef est sur le parquet à l'autre bout du cabinet.

J'examine le vide qu'a laissé le car-

reau ; je juge qu'il m'est facile de passer. Je prends un tabouret.... Elle tombe à genoux devant moi ; elle me supplie à son tour. Je ne réponds pas ; elle insiste. Je la vois, et je la vois plus belle que jamais. Ses prières me retiennent ; mais ses charmes m'attirent ; je vais fondre mon cœur dans le sien. « J'ai fait tout ce que j'ai pu, s'écrie-t-« elle. Mes forces sont épuisées par « la résistance ; il ne m'en reste que « pour t'aimer. Tu le veux, je me rends. »

Elle va prendre la clef, elle ouvre la porte... Celle de ma chambre à coucher s'ouvre en même temps... C'est Soulanges.

Pourquoi est-il là ? Pourquoi l'a-t-on laissé monter, malgré ma défense ? Je chasserai mon suisse... Soulanges me regarde d'un air embarrassé : aurait-il forcé la porte !

« Mon cher ami, me dit-il, j'avais « résolu de colorer d'un prétexte quel-

« conque mon apparition inattendue.
« Mais je crois que la vérité est préfé-
« rable à de vains subterfuges, surtout
« quand elle fait honneur à quelqu'un.
« Georges, en allant prendre made-
« moiselle, est entré chez moi. Il m'a
« confié ce qu'elle et vous avez dit et
« fait aujourd'hui. La conduite de ma-
« demoiselle est d'une femme estima-
« ble, et vous êtes l'homme le plus ex-
« traordinaire qui existe. J'ai conclu du
« rapport de Georges que vous avez
« besoin d'être gardé à vue, et me
« voilà.

« — Quoi, Georges s'ingère de son
« autorité privée de régler mes actions,
« de me donner indirectement des lois!
« Cette audace sera punie. — Son zèle
« sera récompensé. La contradiction
« vous irrite en ce moment. Plus tard
« vous rendrez justice à ce fidèle servi-
« teur.

« Je m'établis chez vous. Je vais faire

« monter un lit dans cette chambre. Je
« ne vous quitterai ni le jour ni la nuit.
« Si vous sortez, je m'attache à vous
« comme votre ombre, et je ne vous
« rendrai à vous-même que quand vous
« serez aussi bien portant que moi.

« Vous êtes trop pénétrant pour ne
« pas sentir que je vous sacrifie quel-
« que chose. Mais l'amitié, sans dé-
« vouement, est tout au plus une liai-
« son. Pourquoi faire la mine, mon
« cher ami? Vous n'y gagnerez rien :
« mon parti est pris.

« Cependant je ne prétends pas por-
« ter mon ascendant jusqu'à la tyran-
« nie. Il faut se relâcher un peu en fa-
« veur des enfans et des fous : j'engage
« mademoiselle à venir dîner tous les
« jours avec nous.

« — Hé, monsieur, pensez-vous à
« ma position, à celle de votre ami, à
« l'indiscrétion des domestiques? Je
« ne m'occupe pas de moi : j'ai tout sa-

« crifié à l'amour, et ce sacrifice ne m'a
« pas coûté. Mais que dirait-on d'un
« homme bien né, riche, considéré,
« qui ferait exclusivement sa société
« d'une fille sans nom, sans fortune,
« sans état? — On dira qu'il vous doit
« beaucoup, et que la reconnaissance
« vous a rapprochés. On dira que vous
« lui continuez vos soins. On dira ce
« qu'on voudra, et puisque ce n'est pas
« votre intérêt personnel qui vous ar-
« rête, qu'importe à monsieur, qu'on
« le croie bien avec une des plus jolies
« femmes de Paris. »

Quelle est celle qui n'est pas flattée d'un éloge amené sans affectation? Une coquette eût répondu. Fanchette sourit légèrement, et fit une petite révérence, si drôle, si jolie!

Nous commençâmes à causer tous trois avec assez de liberté d'esprit, et nous réglâmes tout ce qui avait rapport au petit ménage que nous allions tenir.

On avait décidé d'abord que Fanchette viendrait à quatre heures, et que je la ferais reconduire à neuf. Mais je pensai qu'il était fort égal pour le public qu'elle fût ici à huit heures ou à quatre, et cela m'arrangeait beaucoup mieux. Cela parut aussi convenir à Fanchette, car elle rougit : c'est sa manière de répondre à une proposition qui lui plaît.

Soulanges observa que fermer sa boutique à huit heures du matin, n'est pas le moyen de faire prospérer son commerce. Fanchette répondit qu'elle était établie depuis trop peu de temps pour avoir des pratiques à perdre. J'allais ajouter que je comptais bien la dédommager des pertes que j'occasionnerais. Mais je pensai que cela se fait, et qu'on n'en parle pas.

Arrêté du petit comité portant que Fanchette arrivera à huit heures.

J'observai encore que puisque Fan-

chette devait venir à huit heures du matin, et ne s'en retourner qu'à neuf, il était indifférent au public qu'elle couchât chez moi ou ailleurs. « Cette pro-« position ne passera pas, dit Soulan-« ges. Je dors comme une marmotte, « et je ne suis venu ici que pour voir « ce qui s'y passe. » Fanchette garda le silence; j'insistai; Soulanges résista avec fermeté; il fallut me rendre.

On sent le besoin d'user le temps à quelque chose, quand on ne peut l'employer à faire l'amour. Il fut réglé de mon consentement :

Qu'on déjeunerait à huit heures ;

Que de neuf à onze, Soulanges montrerait à Fanchette à dessiner les fleurs ;

Que de onze à midi, Fanchette nous ferait une lecture ;

Que de midi à trois heures, je tournerais; que Fanchette, assise auprès du tour, s'occuperait de

quelque ouvrage d'aiguille; que Soulanges peindrait des fleurs, destinées à orner la chambre de notre compagne ;

A trois heures, le dîner;

De cinq à six, la conversation;

De six à neuf, une leçon de piquet ou de trictrac à Fanchette;

A neuf heures, le bonsoir.

Et pour que rien ne fût changé à l'ordre convenu, Soulanges imagina quelques articles réglementaires qu'il me soumit, que je combattis, que je fis changer ou modérer, et qui enfin, malgré mes réflexions, observations, additions, suppressions, furent rédigés ainsi qu'il suit :

1° *On se regardera comme on voudra; mais on ne parlera pas directement d'amour ;*

2° *On se prendra les mains quand on voudra; mais la pression ne du-*

rera pas plus de dix secondes, montre sur table;

3° *Mademoiselle Fanchette pourra quelquefois se laisser baiser la main; mais elle ne souffrira pas qu'on y tienne les lèvres attachées plus de quatre secondes;*

4° *On pourra prendre et donner, dans le courant de la journée, six baisers sur les joues, le front ou le menton, et pas ailleurs.*

Et pour la facilité de l'exécution des articles ci-dessus,

5° *Mademoiselle Fanchette ne viendra ici qu'avec la robe qu'elle porte maintenant, ou telle autre coupée sur le même modèle;*

6° *Elle portera continuellement sur son fichu un schall qui descendra jusqu'aux pieds par devant, et jusqu'au pliant du genou par derrière;*

7° Elle supprimera les bas fins à jour, et les souliers découverts;

8° Ses cheveux noirs bouclés descendront jusque sur ses yeux;

9° Elle ne pourra quitter ses gants que lorsqu'elle voudra prendre la main, se la laisser prendre, ou se la laisser baiser.

Soulanges avait un air triomphant; il se croyait un Lycurgue ou un Solon. Il ne réfléchissait pas que le code le plus parfait donne toujours lieu aux interprétations. A peine une loi est-elle promulguée, que vingt avoués savent comment ils l'éluderont, et j'étais plus qu'un avoué dans ce moment-là.

Quelque défectueuses que soient des lois, on n'en fait pas une collection en une heure. La discussion et la rédaction de celles-ci nous avaient menés jusqu'au dîner : Philippe entra pour nous servir.

« Philippe, où est Georges? — Mon-
« sieur, il craint de se présenter devant
« vous ; il attend que vous l'appeliez. »
Je sors ; je vais le chercher dans l'antichambre. « Mon vieil ami, les me-
« sures que vous avez prises m'ont
« donné beaucoup d'humeur ; elle n'é-
« tait que dans ma tête, et mon cœur
« s'empresse de rendre justice au vôtre...
« Pourquoi ces yeux baissés, cet air
« d'embarras? L'honnête homme lève
« la tête ; il aime à fixer celui qui l'es-
« time... Tu pleures, mon ami? —
« C'est de joie et de reconnaissance.
« Ah! monsieur, quel homme vous
« seriez, si vous n'aimiez pas tant....
« — Chut, chut, Georges. Tout homme
« aime quelque chose, et qu'y a-t-il
« d'aimable comme les femmes? Viens
« reprendre ta place et tes fonctions
« auprès de moi. »

Comment le législateur Soulanges

va-t-il nous ranger. Nous serons trois autour d'une table ronde, et je défie tous les faiseurs de lois, nés et à naître, d'empêcher que je sois à côté, ou en face de Fanchette. Soulanges me place vis-à-vis d'elle : c'est tout simple; j'en suis aussi éloigné que le permet le diamètre de la table. Mais une table de trois couverts n'est pas grande, et on a des pieds pour quelque chose.... « Va tourner, Philippe; Georges nous « suffira. »

« Dînerai-je avec mes gants, de- « mande Fanchette avec le ton mo- « deste d'un client qui parle à son rap- « porteur. Non, non, répond Soulan- « ges, ce n'est pas l'usage. Mais j'ai tout « prévu : j'avais mes raisons pour vous « éloigner l'un de l'autre. » Il n'a pas prévu que nos mains se rencontreront, quand je lui passerai une carafe, quand elle me passera une aile de pou-

let, et nous avons aussi nos raisons pour nous passer toujours quelque chose.... Soulanges sourit.

Je me lève, et je vais ranger les cheveux de Fanchette, qu'elle a religieusement placés sur les plus beaux yeux du monde. « Alte-là, dit Soulanges. « J'invoque l'autorité des règlemens. Il « est écrit, art. 8 : *Ses cheveux noirs « bouclés descendront jusque sur ses « yeux*. — Oui, mon ami. Mais il est « écrit, article premier : *On se regar- « dera comme on voudra*, et com- « ment voulez-vous qu'on se regarde « les yeux bouchés? Vous avez fixé « des heures où Fanchette doit *lire* ou « *travailler de l'aiguille*. Festonne-t- « on sans y voir? — Diable, il y a contra- « diction entre ces deux lois-là. Il faut « en rapporter une. — *L'article 8*, « mon cher Soulanges. — Non, mon « ami, *l'article premier*. — La majo- « rité décidera. C'est à mademoiselle

« à faire pencher la balance, et l'amour
« l'emportera. »

L'article 8 est supprimé.

Le dîner se passa en plaisanteries, et jusqu'à un certain point, Soulanges atteignait à son but : le cœur est calme, quand la gaîté s'y introduit.

Il ne nous fut pas aussi facile de nous posséder pendant l'heure consacrée à la conversation. Soulanges s'efforçait de la faire tomber sur des sujets sérieux et instructifs. *Amour*, disait Fanchette ; *bonheur*, lui répondais-je, et agissant d'après ma manière d'interpréter et de commenter la loi, la jolie main ne sortait pas des miennes. Je la pressais, je la baisais ; la montre était là. Je comptais scrupuleusement les quatre secondes ; je m'arrêtais à la cinquième, pour recommencer aussitôt. Soulanges se dépitait. « De quoi vous « fâchez-vous, mon ami ? Relisez *les* « *articles deux et trois : On se prendra*

« *la main quand on voudra.* Moi, je « le veux toujours. *Mademoiselle Fanchette pourra quelquefois se laisser* « *baiser la main. Quelquefois* ne dé- « termine rien, et la loi doit toujours « être expliquée en faveur de ceux pour « qui elle est faite. »

Je continuais; Fanchette riait aux éclats; Soulanges frappait du pied.

Il sauta au plafond, quand je commençai à user de la prérogative que m'accordait *l'article* 4. Je n'avais cherché ni les joues, ni le front, ni le menton. « Qu'avez-vous encore, mon cher « Soulanges? Le jury prononce sur la « question intentionnelle. Je déclare « n'avoir pas eu l'intention de rencon- « trer les lèvres de Fanchette. Qu'avez- « vous à me reprocher? »

Soulanges se fâche tout de bon. Il m'enlève Fanchette; il la porte dans le salon. Fanchette trouve une porte de dégagement, elle suit le couloir et ren-

tre dans ma chambre à coucher. Soulanges se désole : il voit son code du matin déjà tombé en désuétude.

« Allons, allons, dit-il, il faut que « je m'exécute de bonne foi. Je sens le « vice de ma rédaction et je supprime « toutes mes lois. Mais, mademoiselle, « c'est à vous que je confie ce dépôt « précieux, celui d'une vie qui vous est « chère. Rappelez toute votre pru- « dence. Prévenez ces émotions, dan- « gereuses pour mon ami et pénibles « pour tous deux, lorsqu'elles demeu- « rent sans résultat. Or, je suis ici. — « Je répondrai à votre confiance, mon- « sieur; je m'en montrerai digne. »

De quel ton auguste elle a prononcé ces effrayantes paroles ! Plaisante-t-elle ? Non, vraiment. Elle reprend son schall, elle remet ses gants; elle s'assied devant une table de jeu; elle ne voit plus que le tapis vert.

Oh, cela ne durera pas. Je suis assis

près d'elle, et j'ai des moyens sûrs de rétablir mon empire..... « Otez votre « main, monsieur.... Laissez mon ge- « nou... Vous me faites mal au pied. « — Je me retire, mademoiselle. — « Vous me ferez plaisir, monsieur. — « Vous me chassez; je ne reviendrai « plus. — Mon ami! — Fanchette! — « Vous m'affligez. — Je vous obéis. — « Revenez, par grâce, revenez. — Je « reviens, mais je boude.

« Mademoiselle, une quinte majeure « se compose de l'as, du roi.... » C'est Soulanges qui parle. « Mademoiselle, « laissez mon pied, à votre tour. — « Qu'il est méchant! — Voyez vos car- « tes. Que voulez-vous faire de mes deux « doigts emprisonnés dans votre gant? « — Mais taisez-vous donc. — Je veux « parler, moi. — A-t-on jamais vu pren- « dre ainsi une leçon de piquet? — « Mon cher Soulanges, a-t-on jamais « choisi un pareil moment pour la don-

« ner? — Ma foi, mon ami, vous me « ferez perdre volonté ou patience. — « Ma foi, mon ami, je vous invite à les « perdre toutes deux. — Mademoiselle, « vous justifiez bien mal ma confiance. « — Monsieur de Soulanges, regardez- » le. — C'est un très-joli homme, je le « sais, mademoiselle. Mais ce n'est pas « une raison pour le tuer. — Le tuer, « monsieur de Soulanges, le tuer, moi « qui donnerais ma vie pour conserver « la sienne. — Je ne veux pas que vous « mouriez, mademoiselle; mais si vous « vouliez qu'il vive, allez-vous-en et ne « revenez plus.

« Ah, Soulanges, quel ton vous pre- « nez avec elle! — Peut-être en trouverai- « je un qui me réussira. — Elle sort, « mon ami. — Tant mieux. — Brouillée « avec moi. — Ce n'est pas avec « vous. — Rappelez-la donc. — Je m'en « garderai bien. — Je cours après elle. « — Quel homme!

Je la suis, je la joins dans mon antichambre; je l'arrête, je la prends dans mes bras..... Une lumière! c'est cet hypocrite de Georges. « Monsieur s'expose à se blesser. — Non, monsieur, « je ne m'expose pas. — Mademoiselle « ne saurait descendre sans y voir. — « Il y a un réverbère sur l'escalier. — « Mais pour arriver jusque-là?.... Phi-« lippe! vite, un second flambeau. — « Georges, je me fâcherai sérieuse-« ment. — Mademoiselle, la voiture « est à vos ordres. » Elle descend sans dire un mot. Elle supporte tout pour moi, jusqu'à l'humiliation!

Je rentrai. Que pouvais-je faire de mieux? Soulanges riait à son tour à gorge déployée. « Vous l'emportez, « monsieur. — J'avais tout disposé pour « cela. — Sans les obligations que je « vous ai.... — Vous m'en aurez bien « d'autres. — Je ne le crois pas. — Vous « serez donc bien fin. — Peut-être au-

« tant que vous.—Mon cher ami, vous
« avez la fièvre chaude.—A la bonne
« heure, soit.—Pourquoi donc ne pas
« vous laisser conduire ? — Hé, vous
« faites de moi tout ce que vous vou-
« lez. — Raisonnons un moment.—
« Cela vous est bien facile, homme à
« la glace.

« — Vous ne rêvez que folies; je
« vous éveille, ai-je tort ? — Je ne dis
« pas cela. — Vous aimez deux fem-
« mes à la fois..... — Mon ami, je
« crois que j'ai deux cœurs.— Vous
« vouliez d'abord en garder une ici le
« jour et la nuit.—J'aurais également
« voulu garder l'autre.—Du repos et
« de la sagesse, voilà ce qu'il vous faut.
« — Vous croyez cela ? — D'ailleurs,
« si Fanchette fût restée ici, quand au-
« riez-vous lu la lettre que Georges a
« sans doute à vous remettre; quand
« y auriez-vous répondu ?—Une let-
« tre de Sophie ! — De Sophie, plus

« jolie peut-être que Fanchette ; qui
« vous aime autant qu'elle ; qui a un
« nom, un rang ; que vous avez perdue dans le monde ; à qui vous devez une réparation, et qui, à tous
« égards, mérite la préférence. Georges,
« vous avez une lettre pour monsieur ?
« — La voilà.

« — Lisons-la ensemble, mon ami :
« vous savez que vous n'avez plus de
« secrets pour moi.

« Arrêtez-vous à cette phrase-ci, à
« celle-là, à cette autre. Dites-moi si
« Fanchette a cette facilité, cette grâce,
« cette abondance, cette chaleur. —
« Oh, Fanchette n'écrit pas mal. —
« Lisez, lisez, et avant d'être à la fin
« de la troisième page, vous ne rêverez
« plus qu'à Sophie. »

Il a raison. Personne ne pense, n'écrit comme cela. Mais je le devine : il veut détruire une impression par une autre. Qu'y gagnera-t-il, si l'image

séduisante de Sophie remplace celle de Fanchette dans ce cœur. Pauvre cœur ! Et cependant trop heureux mortel.

« Georges, apprêtez-moi ce qu'il faut « pour écrire. — Et pendant que vous « écrirez, il m'arrangera un lit. — Ici ! « — Oui, ici. Je vous l'ai dit, je ne « vous quitte plus. — Allons, Georges, « un lit à mon garde. »

Écrivons.... Ah ! voilà deux lignes en *post-scriptum*, qui m'étaient échappées. « Je te dois un dédommagement « de ta docilité, de tes privations ; on te « le remettra avec cette lettre. »

« Monsieur Georges, vous avez en- « core quelque chose à me donner. — « Ah, pardon, monsieur. J'oubliais un « très-petit paquet, que j'ai mis dans « la poche de ma veste. Mais comment « penser à tout, quand on est toujours « en l'air, tout à vos mouvemens, à « l'inflexion de votre voix, aux signes de « monsieur de Soulanges ? — En voilà

« assez. Voyons le petit paquet.... C'est « elle, c'est bien elle ! c'est ainsi qu'elle « me regarde, qu'elle me sourit ! Sou-« langes, voyez donc ce portrait. Il est « frappant de ressemblance, et jamais « peintre n'a fait d'idée une aussi sé-« duisante figure.... Oh, Sophie, ma « Sophie! femme adorable et adorée!..» Je couvre le portrait de baisers. Je le porte à mon cœur; je le reporte à mes lèvres.... Qu'est-ce que cela? Une chaîne d'or. Elle a tout prévu; elle indique tout. Je passe la chaîne à mon cou. L'image précieuse est fixée sur mon cœur.... Fixée, non. Je la prends, je la regarde, je la baise encore.... « Mon ami, vous n'êtes pas rai-« sonnable. Pensez donc à l'état où « vous voilà. Faudra-t-il vous ôter jus-« qu'à ce portrait? — Non, Soulages, « non. Je me possède et j'écris.

« Ces messieurs n'ont plus besoin de « rien, demande Georges? Non, ré-

« pond Soulanges. » Il congédie le vieux domestique ; il ferme toutes les portes à double tour ; il prend toutes les clefs ; il les met sous son oreiller ; il se déshabille avec la morgue d'un chef des eunuques du grand-seigneur.

« Ah, çà, monsieur, je suis donc pri-
« sonnier chez moi ? — Je vous ai dit,
« monsieur, que je dors profondément,
« et je ne veux pas que vous m'échappiez
« pendant mon sommeil. — J'irai courir
« les rues de Paris, à pied, à l'heure
« qu'il est, n'est-il pas vrai ? — Écri-
« vez, écrivez mon ami. Moi, je vous
« souhaite le bonsoir. »

Oh, parbleu, il m'a donné là une bonne idée. Très-certainement je lui échapperai, et aussitôt que je pourrai tromper sa surveillance et celle de mes gens, tous conjurés contre moi.... Continuons d'écrire....

Il dort, ou il en fait le semblant, Sachons jusqu'à quel point je peux

compter sur son sommeil. Je n'ai pas la maladresse de lui adresser la parole : il ne donnerait pas dans un piège aussi grossier. Je me parle à moi-même, et sur tous les tons. Je reprends le précieux portrait ; je me laisse aller à la vivacité de mes sentimens. Exclamations, invocations, passion, tout cela est employé avec un enthousiasme vrai, parce que tout cela est senti, et il ne fait pas le moindre mouvement. Je lui passe sous les yeux une bougie allumée.... Allons, c'est un homme mort jusqu'à demain matin. L'heureuse découverte!

Ai-je encore quelque chose à dire à la belle des belles, à la meilleure des femmes? Non. Je ferme mon paquet, et comme Soulanges, je vais essayer de fermer les yeux.

Fermer les yeux! Trouvez donc du repos, vous, qui avez trente ans, qui portez au cou le portrait de votre maî-

tresse, qui brûlez de la voir, et qui êtes agité par le souvenir du jour et l'espérance du lendemain ?

CHAPITRE VI.

Roman astronomique.

Tout s'use, tout passe, jusqu'à Mesmer, Fénaigle et Gall. Cette belle chaleur du sang s'affaiblit ; ces émotions voluptueuses se dissipent ; les plus douces, comme les plus brillantes illusions, cèdent à la voix impérieuse du besoin : l'ambitieux dort quelquefois ; les amans tous les jours.... plus ou moins cependant.

Il était tard quand je m'éveillai. Soulanges était déjà dans une bergère. Il attendait mon réveil, un livre à la main. « Il me semble, mon ami, que « vous ne perdez rien pour vous endor-« mir après les autres. J'ai demandé le « déjeuner. Un convalescent doit avoir « appétit en ouvrant les yeux.—Supé-

« rieurement pensé, mon cher Sou-
« langes. Allons, je vais me lever.
« Georges? — Monsieur? — Habillez-
« moi.... Qu'est devenu l'habit que j'a-
« vais hier? — Mon cher ami, vous
« n'avez plus ici d'habits, de culottes,
« ni de chapeaux. Je me défie de mon
« sommeil, je vous l'ai déjà dit, et j'ai
« envoyé tout cela.... — Où? — Je
« vous le dirai quand je vous rendrai
« la liberté. — Voilà qui est un peu fort.
« Georges, où sont mes habits? — Voilà,
« monsieur, des pantalons, des robes
« de chambre du meilleur goût, des
« bonnets de coton, des madras, des
« casquettes. Monsieur a de quoi choi-
« sir. — Où sont mes habits, vous dis-
« je? — Je l'ignore, monsieur. — Vous
« mentez. — Monsieur de Soulanges
« m'a fait faire une malle, m'a envoyé
« chercher un commissionnaire; j'ai
« aidé à charger la malle; monsieur de
« Soulanges a glissé une adresse dans la

« main du porteur, il est parti. — C'est « bien joué, très-bien joué, mon cher « Soulanges. Mais puisque vous atta- « quez, je peux me défendre. Des pré- « cautions aussi adroitement prises pi- « quent mon amour-propre, et m'in- « vitent à les déjouer. Nous voilà en état « de guerre : tenez-vous bien. — Oh, « c'est ce que je compte faire. Déjeu- « nons, mon ami.

« — Ah, mon Dieu !... mon por- « trait !... ce portrait chéri, qui me « tenait lieu de tout.... qu'en avez- « vous fait ? Je ne supporterai pas cela, « par exemple. — Mon ami, vous dor- « mez aussi bien que moi : je l'ai déta- « ché, sans que vous ayez donné signe « de vie. — J'espère, monsieur, que « vous allez me le rendre. — Je vous « laisse le choix entre deux partis. Vous « vous contenterez d'avoir quatre fois « par jour le portrait à votre disposition, « et pendant cinq minutes à chaque fois,

« ou je le renverrai à madame de Mir« ville. — Vous avez une fureur de faire « des règlemens !... et vous savez com« bien de temps ils durent. — J'entends. « — Quand vous tiendrez le portrait, « vous ne vous en dessaisirez plus. « Mais je le reprendrai demain matin, « et sans pitié je le ferai disparaître « pour quinze jours. — Cette menace « me ferme la bouche. — Allons, je re« cevrai de vous le portrait quatre fois « par jour, et je vous le rendrai fidèle« ment. Déjeunons. — Déjeunons.

« — Le portrait, mon ami. — Ce por« trait et une digestion facile ne s'ac« cordent pas. — Vous êtes un tyran, « un tyran inexorable. — Pour que de « grands mots produisent leur effet, il « faut bien se garder de rire en les pro« nonçant. Prenez-vous encore quel« que chose? — Le portrait, si vous « voulez me le donner. — Oh, le bel « effet de lumière! Observez donc, mon

« ami, ces rayons qui jouent à travers
« les masses de vos maronniers. — Hé,
« mon ami, j'ai tant vu le soleil! —
« Passons sur ce balcon. Jouissons de
« la fraîcheur de la matinée — Soulan-
« ges, vous voulez me détourner de
« mon objet, et vous vous y prenez
« gauchement. Je connais tous les ré-
« bus qui entrent dans la fabrication
« d'une idylle, la nature, la campagne,
« les oiseaux, les coteaux, les trou-
« peaux, les pipeaux. Tout cela ne vaut
« pas Sophie, ne vaut pas même son
« portrait.

« — Ce jugement est un peu hasardé.
« Madame de Mirville est charmante,
« sans doute, comme la rose qui est
« éclose hier et qui se flétrira à midi.
« Madame de Mirville et cette rose se-
« ront remplacées par d'autres fleurs
« dont on admirera un moment l'éclat,
« dont on savourera un moment le par-
« fum, et on ira ensuite cultiver la fleur

« nouvelle qui aura succédé à celle-ci,
« et qui l'aura fait oublier. Mais la na-
« ture, toujours jeune, toujours forte...
« —Mais le papillon, qui suce le miel
« de la fleur, vieillit et meurt avec elle.
« Ainsi tout est égal entre eux sous le
« rapport de la durée. Mon portrait.

« — Qu'appelez-vous la durée? Le
« temps existé en effet, pour une por-
« tion de matière organisée, d'une mo-
« dification à une autre. Mais, pour
« l'ensemble des choses, il n'y a pas de
« succession.—Ah, vous voulez m'en-
« traîner d'objets en objets, d'une dis-
« cussion à une autre.-Ce grain de sable
« sera peut-être verre démain; le verre
« sera cassé après-demain, et il serait
« plaisant que le grain de sable et le
« verre voulussent avoir leur almanach,
« non d'un an, d'un mois, d'une se-
« maine, mais un almanach à secondes,
« et qu'ils prétendissent mesurer le
« temps à l'univers, d'après leur exis-

« tence d'un jour. Voilà pourtant ce « que nous faisons, nous autres grains « de sable, qui, semblables à la boule « de neige, que grossissent les enfans, « roulons jusqu'à ce que le dégel resti- « tue à la terre les parties intégrantes « de cette pauvre boule, qui se croyait « quelque chose parce qu'elle était bien « blanche et bien grosse relativement à « une fourmi. Nous ne sommes qu'un « point imperceptible, saillant ici, s'é- « teignant là, dans la foule innombra- « ble de points qui meurent et qui re- « naissent sans interruption. — Ce que « vous dites là est très-moral, pourrait « être le sujet d'un sermon, et n'a rien « de commun avec un portrait.

« — Ce portrait est un point, comme « cette planète que vous voyez là-bas. « — C'est Vénus. Croyez-vous, Soulan- « ges, qu'on fasse l'amour dans Vénus? « — Comment, si je le crois! On fait « l'amour partout où il y a chaleur et

« mouvement. — On ferait là-bas l'a-
« mour comme ici! — Comme ici pré-
« cisément, cela ne me paraît pas pro-
« bable. — Comme ici, ou comme là,
« on aime toujours bien, quand on sent
« avec énergie. — Comme vous. —
« Comme moi. — Vous êtes modeste.
« — Mais pourquoi avancez-vous,
« Soulanges, qu'une planète grosse
« comme la terre n'est qu'un point dans
« l'univers? — C'est que cette terre que
« nous considérons comme le premier
« des mondes, parce que nous avons la
« vanité de tout rapporter à nous, n'est
« elle-même qu'un point dans l'immen-
« sité; c'est que si nous pouvions nous
« transporter sur cette boule, consa-
« crée, je ne sais pourquoi, à la mère
« des amours, nous verrions dans le
« fond du tableau autant de mondes
« encore que nous en apercevons d'ici,
« et que si nous allions au dernier de
« ces mondes, nous n'aurions encore

« devant nous que l'infini. — Que l'in-
« fini ! Il faut pourtant que tout finisse.
« — Oui, pour le grain de sable, le
« verre, et la boule de neige. Mais pour-
« quoi, être pensant et orgueilleux, ne
« voulez-vous pas que le monde soit in-
« fini ? — Parce que je ne conçois pas
« l'infini. — De ce qu'un sourd et muet,
« sans instruction, ne conçoit pas que
« deux et deux font quatre, s'ensuit-il
« que la géométrie n'existe pas ? — Les
« géomètres se communiquent, s'en-
« tendent; je peux parvenir à m'enten-
« dre avec eux : donc la géométrie
« existe. Mais l'infini !

« — Mon cher ami, vous êtes borné
« et vous voulez que tout vous ressem-
« ble. L'aversion que vous inspire l'i-
« dée de la destruction de votre être
« vous fait admettre facilement une
« éternité de choses, parce que vous
« voudriez être éternel vous-même. —
« J'avoue que ce système ne répugne

« pas à ma raison. — Dites qu'il flatte
« vos espérances secrètes, et convenez
« qu'il n'y a pas plus d'analogie entre
« votre frêle machine et l'éternité,
« qu'entre un ciron et l'infini. Or, si
« vous admettez la première, pour-
« quoi rejeter le second ? Le monde
« n'est pas infini, dites-vous. Que vou-
« lez-vous qui le termine ? Un fossé,
« une haie, un mur, le chaos ? Vous
« ne voulez sans doute ni mur, ni haie,
« ni fossé ? — Non, j'aime mieux le
« chaos. — Prenez garde : le chaos sup-
« pose l'espace avec le dérangement
« de toutes choses. Si vous admettez
« l'infini de l'espace, pourquoi vouloir
« le chaos ? Pourquoi l'ordre qui règne
« autour de vous ne règnerait-il point
« partout ? — Je sens que cela impli-
« querait contradiction. — Et il ne peut
« y en avoir dans l'arrangement du
« grand tout. L'univers s'écroulerait
« sur lui-même, si quelqu'une de ses

« parties cessait un moment d'être sou-
« mise à la loi générale. — Mais je le crois.
« — Le monde est donc infini. — Je le
« veux bien. Donnez-moi mon portrait.
« — Oh, c'est trop juste. Le voici. »

Sophie n'est qu'une rose ! Elle vivra ce que vivent les roses ; elle passera comme elles ! Arrêtons sa fugitive existence ; prolongeons-la ; embellissons-la de toutes les illusions, et que l'amour, après s'être long-temps bercé sur cette tige svelte, sur ce sein embaumé, brise son arc et ses flèches. Sophie lui a rappelé Psyché : rien ne lui rappellera Sophie.

« Hé bien, mon ami, vous avez eu
« un moment de calme ; cette tête s'est
« reposée, même en voyageant dans
« les cieux. Convenez que les sciences
« sont bonnes à quelque chose, et cul-
« tivez-les..... A quoi pensez-vous
« donc ? — Aux transports, à la fureur
« divine, qui doivent agiter sans relâ-

« che les heureux habitans de Vénus.
« —Et ceux de Mercure, ce petit vol-
« can perdu dans l'orbite du soleil?
« C'est là que les amans brûlent de feux
« inextinguibles, et que la jouissance
« ne produit que la soif de jouir. —
« C'est là que j'aurais dû naître, c'est
« là que je voudrais vivre. Je me sens
« digne d'être mercurien... Je le suis
« peut-être. — Et Fanchette aussi? —
« Et Sophie aussi. — La bonne idée! —
« Pourquoi n'aurais-je pas comme vous
« le droit d'en émettre d'extraordinai-
« res? — Au moins vous développerez
« celle-ci. — Et en peu de mots. Le
« soleil, disent les physiciens, pompe,
« attire les vapeurs les plus légères de
« notre globe. Pourquoi ne pomperait-
« il pas Mercure comme nous? — Prou-
« vez d'abord que dans Mercure il y ait
« quelque chose à pomper. Les rivières
« de la petite planète pourraient bien
« n'être qu'un composé de métaux en

« fusion. — Je vous passe votre infini,
« monsieur. — Et moi les vapeurs
« aqueuses de Mercure. Continuez. —
« Si le soleil a la puissance de prendre
« là, il doit avoir celle de porter ici. —
« A la conséquence. — Elle est très-
« simple. Le germe précieux d'un mer-
« curien s'est perdu là-haut, n'importe
« comment. Un rayon l'a aspiré et l'a
« déposé dans l'atmosphère de Paris.
« Il est passé, avec d'autres particules
« de matière subtile, dans l'estomac
« des trois papas, et de l'estomac......
« — La bonne plaisanterie! Il est fâ-
« cheux pour vous de ne pouvoir l'ap-
« puyer d'aucun raisonnement. — En
« trouverez-vous contre? — Vingt, et
« un seul suffit. Les exhalaisons ter-
« restres ne peuvent arriver qu'à un cer-
« tain degré d'élévation, comme le
« liége que vous avez retenu au fond
« d'un vase, s'arrête à la superficie de
« l'eau, comme un aérostat cesse de

« monter, lorsque l'air qui l'environne « est aussi léger que l'air qu'il ren- « ferme. Ainsi un corps céleste ne sau- « rait être dépouillé de la moindre de « ses parties, et je conseille à Zéphire « de renoncer pour lui et ses deux bou- « tons de rose à leur origine aérienne. »

« — C'est bien dur. — Mais bien rai- « sonnable, et s'il nous venait ici des « germes de Mercure, très-probable- « ment ils ne se développeraient pas. « — Pourquoi cela? — Parceque chaque « globe doit produire des êtres ana- « logues à la qualité de sa matière, et « à sa température, et que rien dans « Mercure brûlant ne peut être en « analogie avec rien de ce qui existe « sur notre froide et humide terre.

« — Savez-vous, mon cher Sou- « langes, que vous me donnez là une « grande idée de la fécondité de la « nature. — Pourquoi tout en elle ne « serait-il pas infini? Combien l'imagi-

« nation s'agrandit et s'élève, lorsqu'on
« pense que ce nombre infini d'étoiles
« sont autant de soleils qui vivifient une
« quantité infinie de planètes, que nous
« ne distinguons pas, parce qu'elles
« n'ont qu'une lumière de réflexion,
« trop faible pour percer l'espace im-
« mense qui les sépare de notre terre.
« Quelle richesse, et quelle prodigieuse
« variété dans les espèces, si on admet
« que tout est différent dans chacun
« de ces globes. — Il est fâcheux pour
« vous de ne pouvoir appuyer cette
« supposition d'aucun raisonnement.
« — J'établirai du moins des vraisem-
« blances.

« Examinez d'abord l'incalculable
« variété, en tout genre, qui existe sur
« notre globe. Voyez ici des hommes
« blancs et barbus ; là, des hommes
« blancs et imberbes ; plus loin, des
« hommes cuivrés ; là-bas des nègres,
« des Lapons, des Caffres, des Albi-

« nos, des chiens de trente espèces,
« et une multitude d'autres animaux
« qui ne peuvent vivre que dans l'air.

« Voyez les poissons, pour qui l'air
« est mortel, et qui, par leur forme
« extérieure, n'ont aucun rapport avec
« les habitans de l'air. Remarquez l'ex-
« trême disproportion qui existe entre
« une baleine et un goujon, entre la
« voracité du requin et les habitudes
« paisibles d'une carpe.

« Remarquez ces espèces emplu-
« mées, dont l'atmosphère est le do-
« maine. Presque étrangers aux ani-
« maux aquatiques et terrestres, les
« oiseaux varient encore entre eux par
« la grosseur, les nuances de leur plu-
« mage et leur instinct.

« Arrêtez-vous à cet insecte qu'on
« n'admire pas, parce qu'on le voit
« tous les jours, et que l'habitude rend
« insensible à tout : la chenille est un
« prodige unique sur notre terre; elle

« rajeunit et se fortifie en se parant
« d'une nouvelle peau. A une époque
« déterminée, elle change entièrement
« de forme, ensuite elle prend des ailes :
« après avoir rampé sur la terre, elle
« se balance dans le vague des airs, et
« elle meurt, ayant offert à nos yeux
« inattentifs trois animaux tout-à-fait
« différens.

« Considérez la quantité de plantes
« et de fleurs qui existent entre le brin
« d'herbe et le chêne, entre la violette
« et le lis. Réfléchissez aux variétés
« que présente le corps du globe lui-
« même, en métaux, en minéraux,
« en espèces de terres, et osez con-
« damner la nature à se borner ailleurs
« à une froide et insignifiante unifor-
« mité.

« —Voilà en effet plus que de la
« vraisemblance. Ah, mon cher Sou-
« langes, que n'est-il possible de visiter
« quelques-uns de ces globes, de re-

« paître ses yeux d'un spectacle tou-
« jours nouveau, toujours enchanteur.
« —Les boutons de rose ne seraient
« pas là l'objet de l'admiration géné-
« rale. —Et pourquoi ? le beau est tou-
« jours beau. — Tout est relatif, le
« beau, le laid, le mauvais, le bon.
« Quelle impression produit un loup
« sur une hirondelle, un œillet sur un
« hibou, une laitue sur un corbeau, le
« plus beau cheval sur un hanneton ?
« Les linots et les chardonnerets se sont-
« ils arrêtés dans les bosquets d'Ermeuil
« pour contempler la comtesse, ma-
« dame de Mirville et Fanchette? Sont-
« ils venus se percher sur un doigt
« effilé, ou sur une épaule d'albâtre,
« pour becqueter des lèvres purpu-
« rines ? Ils ont fui à l'approche de la
« beauté, et sont allés porter leurs
« amoureux baisers à leur timide com-
« pagne.

« Si les habitans d'un globe diffèrent

« essentiellement des habitans d'un « autre, quel cas voulez-vous qu'ils « fassent de ce qui ne peut agir sur « aucun de leurs sens? — Quoi, vous « leur donnez aussi des sens étrangers « aux nôtres! — Sans doute, les sens « sont-ils autre chose qu'une consé-« quence de notre organisation? Y « verriez-vous sans yeux? entendriez-« vous sans timpan? goûteriez-vous « sans palais? — Mais quels sens don-« nerez-vous aux habitans d'un autre « globe? — Je ne leur en donnerai au-« cun, bien que je sois certain qu'ils « en ont, résultant également de leurs « organes, mais dont je ne peux avoir « d'idée. — Quoi, votre imagination... « — Mon imagination est dans la dé-« pendance de mes sens, et ne peut « aller au-delà de ce qu'ils embrassent. « Si je veux tracer la figure d'un ani-« mal qui n'existe pas sur notre terre, « je suis forcé d'emprunter différentes

« parties des divers animaux connus.
« Je fais un monstre ; mais que pro-
« duis-je aux yeux? la tête d'un cochon,
« la queue d'un cheval, les oreilles d'un
« lièvre, les pattes d'un chien basset,
« le corps d'un dromadaire, toutes
« choses qui ont frappé ma vue, et qui
« se sont gravées dans ma mémoire.
« Or, si les sens des habitans de Mer-
« cure et de Saturne sont tout-à-fait
« étrangers les uns aux autres, com-
« ment les mettrez-vous en rapport
« entre eux, ou eux avec vous?

« Quand on s'égare au-delà des bornes
« de sa vue, on ne peut juger de l'in-
« connu que par des analogies toujours
« très-imparfaites, surtout dans ce
« cas-ci. Mais supposons que nous
« montons ou que nous descendons
« dans Mercure; car il n'y a ni haut
« ni bas. — Il n'y a ni haut ni bas! —
« Non, mon ami : quand, ce soir,
« nous remplacerons ceux qui sont

« maintenant sous nos pieds, nous
« aurons toujours la tête en haut, et
« les étoiles fixes sur notre tête. —
« Laissons cette question incidente.
« Nous voilà montés ou descendus dans
« Mercure. Qu'y voyons-nous? — Rien,
« je crois, parce que l'excessive vivacité
« de la lumière nous a éteint la vue.
« Mais admettons que nous puissions
« voir quelque chose, et revenons aux
« analogies, car il m'est aussi impos-
« sible, je le répète, de rien préjuger
« de ce qui existe là, que de tracer ici
« la figure d'un animal qui ne ressemble
« à rien de ce que j'ai vu. Je vais me
« tenir dans le plus grand éloignement
« possible des ressemblances connues.
« Je prête aux jolies femmes de ce
« globe la figure qui ressemble le moins
« à celle d'une jolie femme de nôtre
« terre. J'en fais des huîtres. — Oh,
« des huîtres! — Si je les compare à
« elles-mêmes, que dirai-je à votre en-

« tendement et au mien? — Rien du
« tout. — Aimez-vous mieux que je les
« assimile à quelque chose de ce que
« nous appelons très-improprement
« matière inerte, à cette pierre, par
« exemple, que nous brisons, que nous
« taillons, et qui pourrait bien avoir
« une vie qui nous échappe, en raison
« de la différence organique absolue?
« — J'aime à vous en voir douter. —
« J'ai peut-être tort. On a trouvé au
« centre de masses énormes, pétrifiées
« depuis des siècles, des animaux pleins
« de vie, et nul ne peut donner ce
« qu'il n'a pas. — Cette réflexion peut
« nous mener loin. Observez que cette
« pierre a été partie intégrante de la
« terre; que si elle a une vie, c'est de
« la terre qu'elle la tient, et puisque
« nul ne peut donner ce qu'il n'a pas,
« la terre est vivante. — Votre consé-
« quence est parfaitement juste. — Je
« plaisante, mon ami, je ne crois n

« aux principes, ni à la conséquence.
« La terre vivante! A-t-on jamais fait
« un pareil rêve? — Eh, pourquoi en
« serait-ce un? — Quel animal, que
« cette boule sans organes, sans intel-
« ligence, sans action! — Faut-il que
« tous les animaux aient, comme vous,
« des bras et des jambes? Les poissons,
« les reptiles en ont-ils? Sans intelli-
« gence, sans action, dites-vous? L'ac-
« tion de la terre est continuelle, car
« action et mouvement sont la même
« chose. Et de quel droit lui refusez-
« vous de l'intelligence, par la seule
« raison que la vôtre ne peut se mettre
« en contact avec la sienne?... Ah,
« regardez cet homme qui est assis dans
« la rue, ce modèle barbu de l'acadé-
« mie de peinture; essayons à deviner
« ce qui se passe sur sa tête. Prenez
« votre télescope. Voyez-vous sur cette
« protubérance, qui sans doute est une
« haute montagne, ce petit vieillard

« en doctrinant un enfant ? — Je ne vois « rien. — Supposez que vous voyez, « comme je suppose que j'entends.

« Mon fils, dit le petit vieillard, je « suis parvenu à une extrême vieil- « lesse.....

« Il est au moins âgé de deux mois.

« *Stercus*, notre Dieu, irrité de nos « péchés, nous a punis un jour par un « déluge universel.

« Ce jour-là, le modèle devait poser « à l'académie, et il s'était lavé les che- « veux et la barbe dans un seau d'eau.

« Je me suis sauvé seul, avec ma « femme, sur la plus haute de nos mon- « tagnes.

« Cette montagne est la loupe que « vous apercevez au sommet du crâne.

« Les eaux se sont insensiblement « retirées. Ma femme et moi avons fait « des enfans, tant que nous avons pu, « et nous nous sommes remis à mois-

« sonner cette terre fertile, que *Stercus* a faite tout exprès pour nous.
« Vous sentez que les instrumens « aratoires sont les pattes et l'aiguillon.
« Le succès passait nos espérances, « et la vanité s'empara de nos têtes. « *Stercus* nous punit une seconde fois. « Il envoya dans nos immenses forêts « une armée innombrable de géans, « marchant en ligne, qui faisait ployer « devant eux les arbres les plus forts, « qui poussaient générations sur générations, qui les enlevèrent enfin et les « firent disparaître de la surface de ce « globe.
« Les succès, dont parle le petit vieillard, avaient occasionné certaine dé- « mangeaison, et les géans, qui marchaient en ligne, étaient les dents de « certain meuble d'ivoire, ou de buis, « que vous connaissez bien.
« Un savant, échappé du massacre, « prononça que cette partie de la terre

« serait toujours en proie à tous les « fléaux ; qu'il fallait habiter une autre « partie du monde ; qu'il devait y avoir « des antipodes, sans doute plus heu- « reux que nous, et que ce qu'il y avait « de mieux à faire, était de nous retirer « chez eux. Comme *Stercus*, qui autre- « fois conversait familièrement avec « nous, n'a pas dit à nos ancêtres qu'il « y eût des antipodes, on cria à l'héré- « sie, et on commença par manger le « savant.

« Cependant on réfléchit, et on con- « vint qu'il n'y avait pas d'inconvé- « nient à s'assurer si le savant avait eu « tort ou raison. Plusieurs colonies par- « tirent par différens chemins. Les jeu- « nes gens, toujours présomptueux, « s'engagèrent dans d'immenses dé- « serts, dans des gouffres profonds, « où la nature ne produit rien, et où « ils périrent tous.

« Vous comprenez que les antipodes

« sont les habitans de la barbe, et que « les déserts et les gouffres sont le front, « les joues, les narines et la bouche.

« Les plus sages, mon fils, et j'étais « du nombre, suivirent les forêts sans « bornes, où nous trouvons partout « une nourriture abondante. A la fin « d'un voyage, tel que personne n'avait « osé le croire possible, et qui dura au « moins une demi-journée, nous arri- « vâmes à la partie inférieure du globe ; « nous reconnûmes qu'il y a réellement « des antipodes, et nous réhabilitâmes « la mémoire du savant.

« En vérité, je vous le dis, mon fils, « et je vous le dis pour vous guérir de « la manie des voyages, nous avons « trouvé nos antipodes aussi malheu- « reux que nous, et assujétis aux mêmes « fléaux. Détachons-nous, en esprit, « de cette terre de misère, et espérons « que *Stercus*, dans sa miséricorde,

« nous fera passer de ce monde dans
« un meilleur.

« Croyez-vous que le petit vieillard
« soupçonne, sous l'épiderme qu'il pi-
« que et qu'il piquera, jusqu'à ce que
« monsieur le modèle se fâche sérieu-
« sement, croyez-vous, dis-je, qu'il
« soupçonne sous cet épiderme la vie
« et l'intelligence ?

« — Vous êtes l'Ésope de l'astrono-
« mie. Mais revenons aux dames de
« Mercure : je les préfère, tout huî-
« tres que vous les faites, à votre petit
« vieillard.

« — Retournons dans Mercure. Nous
« voilà au milieu d'un cercle d'huîtres
« les plus distinguées de la planète,
« et qui probablement sont fières de
« leur naissance, de leur opulence,
« comme bien des dames de ce monde-
« ci. Elles se ferment pendant le jour,
« pour se garantir de la chaleur, et

« comme beaucoup de nos dames, elles
« s'ouvrent la nuit pour correspondre
« entre elles, sans vue, sans ouïe, sans
« odorat, sans tact, sans goût, mais
« par des sens qui leur sont propres.
« De jolis messieurs huîtres sont au
« milieu du cercle, immobiles, mais
« très-aimables, très-aimés, et faisant
« leur cour à ces dames, nous ne sa-
« vons comment. Nous passons, nous
« repassons dans le cercle. On ne nous
« voit, ni ne nous entend ; on n'y sen-
« tirait pas même un Hottentot enfu-
« mé et couvert d'huile de poisson. Si
« nous mettons le bout du pied sur le
« bord festonné de la coquille d'une de
« ces dames, elle se ferme, à peu près
« comme nous fermons l'œil, lorsqu'un
« corps étranger s'y introduit, sans que
« nous puissions dire ce que c'est.

« — Je vous arrête l'homme aux
« systèmes. Vous dérogez à vos princi-
« pes. Si la dame huître sent le bout

« de mon pied, elle a le sens du tou-
« cher. — Vous avez raison, et comme
« je vous le disais tout à l'heure, on ne
« peut juger de l'inconnu que par des
« analogies imparfaites, qui toujours
« nous ramènent à nous.

« Que sera-ce si nous supprimons
« les analogies, qui du moins nous
« donnent des idées quelconques, et
« si nous nous bornons à dire que ces
« habitans de Mercure n'ayant aucun
« rapport avec nous, échapperont né-
« cessairement à toutes nos recherches?
« — Que ce n'est pas la peine d'y
« aller.

« — Concluons qu'il est très-probable
« que chaque monde a sa physionomie
« qui lui est exclusivement propre;
« que chacun doit vivre chez soi, et
« qu'il y aurait de la folie à se rendre
« visite, si la chose était possible, si
« même nous devions trouver là-haut,
« ou là-bas, des êtres à peu près con-

« formés comme nous. — Oh, alors,
« je ne balancerais pas ; je partirais. —
« Vous gêleriez en arrivant dans Saturne, et toute la satisfaction que
« vous tireriez du voyage, serait la certitude que votre corps existerait aussi
« long-temps que Saturne lui-même,
« parce qu'il ne dégèle jamais sur cette
« planète-là. Si vous alliez dans Mercure, vous n'y trouveriez pas d'alimens propres à votre estomac, pas
« une goutte d'eau pour vous désaltérer ; votre sang s'évaporerait en
« transpiration, et je crains bien que
« sur quelque globe que vous pussiez
« arriver, une mort prompte fût le prix
« de votre noble audace.

« Il n'est pourtant pas impossible
« que les habitans de certains globes
« puissent communiquer entre eux, si
« on conclut de leur proximité que
« leur organisation est à peu près la
« même. La lune, la plus voisine de ce

« gros vilain Saturne, décrit son cercle
« autour de la grande planète en qua-
« rante-cinq de nos heures. Or, Sa-
« turne a dix mille lieues de diamètre,
« et la lune qui parcourt un tel espace
« en si peu de temps, doit raser Sa-
« turne d'assez près, pour que les ha-
« bitans des deux globes puissent se
« voir, et même se parler, s'ils ont des
« yeux, une langue et les poumons de
« Stentor. — Mon cher Soulanges, ils
« passent peut-être les uns chez les
« autres, à l'aide d'un prinstoc. —
« Qu'est-ce qu'un prinstoc? C'est le
« nom que donnent nos habitans des
« Pays-Bas à une longue perche, dont
« ils fixent un bout à terre : ils s'en-
« lèvent sur l'extrémité supérieure, et
« franchissent ainsi des fossés de dix-
« huit à vingt pieds de largeur. — Oh,
« je ne prétends pas que la lune, dont
« nous parlons, passe précisément à
« dix-huit ou vingt pieds de Saturne.

« Et puis votre prinstoc éloignerait un « peu les voyageurs de leur but. — « Comment cela ? — Ce gros Saturne « fait son tour sur lui-même en dix de « nos heures. Ainsi un point parcourt « en une heure trois mille lieues envi- « ron, et d'après cette force de rota- « tion des deux globes, vos hommes « aux prinstocs tomberaient probable- « ment dans quelque province fort éloi- « gnée de celle où ils auraient eu l'inten- « tion d'aller. Peut-être sauteraient-ils « chez des ennemis, chez des anthro- « pophages, et dans ce dernier cas, « le résultat du prinstoc n'aurait rien « d'amusant.

« Vous apercevez-vous que nous « voilà plus que jamais lancés dans les « analogies, et que petit à petit nous « avons fait des gens de Saturne des « hommes semblables à nous ? Reve- « nons au système de variété infinie,

« et croyons que les habitans de Sa-
« turne ne peuvent avoir la tête faite
« comme la nôtre, car il n'en est pas
« une sur notre terre que la prodigieuse
« rapidité du mouvement de Saturne
« ne fît tourner en un instant. Peut-
« être n'est-il ici aucun animal, qui ne
« fût suffoqué là par l'action de l'air,
« que ce mouvement presse et pousse
« avec une violence dont la plus forte
« de nos tempêtes ne peut nous don-
« ner d'idée. Il est donc plus que vrai-
« semblable que les habitans de Saturne
« n'ont ni poumons, ni tête, et par
« conséquent pas d'yeux. A quoi d'ail-
« leurs leur serviraient-ils ? Saturne
« met trente ans à faire sa révolution
« autour du soleil ; ainsi certaines de
« ses parties ont des nuits de quinze
« ans. Dix fois plus éloignés que nous
« de l'astre lumineux, ses habitans ne
« le verraient pas plus grand, que nous

« voyons certaines étoiles fixes, et il « ne faut pas d'yeux, où il n'y a pas « de lumière.

« — Vous êtes cruel, mon cher Soulanges; supposons-leur-en qui soient « organisés comme ceux des chats et des « oiseaux noctunes. — Tout à l'heure « vous mettiez des hommes et des prinstocs dans Saturne; vous le peuplez « maintenant de hiboux et de chauve-souris. Laissons les comparaisons toujours inapplicables du connu à l'inconnu, et contentons-nous de croire « que les gens de la grande et de la « petite planète doivent connaître parfaitement leur conformation respective, s'ils ont des sens qui les rendent « habiles à observer et à juger.

« Voilà qui me dégoûte furieusement « des voyages. — Restez ici; jouissez « de la vie; ne vous inquiétez plus de « ce qui se passe ailleurs, et aimez « cette terre qui nous donne à tous ce

« qui est utile à la conservation et aux
« plaisirs des êtres qu'elle produit.
« Que dites-vous ? C'est la terre qui
« m'a produit ! — Et quoi donc ? —
« Voilà une idée plus extravagante en-
« core que les autres. — Voilà mes
« gens superficiels, qui prononcent sur
« tout sans avoir rien approfondi. Ré-
« pondez-moi, monsieur ; de quoi se
« forme et se grossit un animal quel-
« conque dans le sein de sa mère ? —
« De la nourriture qu'elle lui commu-
« nique. — L'animal, nouveau-né, est-
« il habile à produire au moment de sa
« naissance ? — Il ne le sera que lorsque
« son corps aura pris l'accroissement né-
« cessaire. — A quoi devra-t-il cet accrois-
« sement et ses moyens prolifiques ?
« — Parbleu, à ses alimens. — De quoi
« se composeront-ils ? — De fruits, de
« légumes, d'herbes, pour la plupart
« des animaux. — D'où viennent ces
« fruits, ces herbes, ces légumes ? —

« De la terre. — Donc la terre vous a-
« produit.

« — Vous m'étonnez, mon cher Sou-
« langes. Je ne vous croyais pas si pro-
« fond. — Moi, mon ami, je ne sais
« rien. J'ai lu quelques livres, et les
« idées des autres font fermenter les
« miennes; c'est le coup électrique qui
« se communique de proche en pro-
« che — Oh, nous parlerons encore
« astronomie; ces rêves-là en valent
« bien d'autres. — Ceux surtout qui
« échauffent le sang et la tête, et qui
« troublent le sommeil. — A propos de
« cela, Soulanges, passez-moi le por-
« trait : il est temps de redescendre sur
« la terre. — Le portrait ? En écoutant,
« en répondant, vous l'avez mis dans
« votre poche. — C'est parbleu vrai.
« Vous me faites tout oublier, rusé
« que vous êtes. — Ce n'est pas moi,
« c'est l'astronomie. Vive la science. —
« Oui, quand j'en aurai.

« — Ces messieurs sont servis. —
« Dînons, Soulanges. Il est agréable de
« régir l'infini, le verre à la main....
« Cette Sophie si séduisante, si aima-
« ble, si candide et si spirituelle vien-
« drait tout simplement d'une botte de
« céleri ! — Ou d'une truffe élaborée ;
« tous deux ont de la vertu. — Ce teint
« si frais, ces lèvres rosées seraient un
« composé de laitues, de concombres,
« de cresson ! — Un brochet, quel-
« ques côtelettes d'un mouton, formés
« comme elle, ont peut-être arrondi
« cette gorge que vous aimez tant, et que
« je soupçonne si jolie ! — Un verre de
« Pomard là-dessus. Je le bois à Sophie.
« — Mon ami, c'est boire aux laitues,
« aux truffes, aux brochets et aux cô-
« telettes. — Pas du tout, monsieur.
« En admettant qu'ils soient principes,
« ils le sont comme les couleurs qui
« entrent dans la composition d'un ta-
« bleau. Je jouis quand je vois les Sa-

« bines; la palette a disparu. A Sophie
« et à David. — A la comtesse. — Et
« à tous ceux et surtout à celles qui
« concourent à embellir notre exis-
« tence.

« Soulanges, je fais une réflexion.
« Tout notre être vient de la terre, et
« y retournera pour être autrement
« modifié. Cela semblerait indiquer la
« fragilité des individus, mais l'éter-
« nité des espèces et des choses.

« —Sans doute, mon ami, la ma-
« tière est éternelle. Si on admet un
« commencement, rien n'existait, et
« il y a eu création. S'il y a eu créa-
« tion, il a fallu d'abord créer l'espace;
« on ne saurait meubler un boudoir
« avant que la maison soit bâtie. Où
« mettre cet espace? — Nulle part? —
« Cela ne se peut pas. Dans une étendue
« déjà existante? — L'étendue et l'es-
« pace sont la même chose, et si vous
« admettez l'éternité de l'étendue, vous

« devez admettre l'éternité de la ma-
« tière. Pourquoi le tout serait-il pos-
« térieur à la partie?

« — Georges, donnez-nous du café.
« — Point de café, Georges; ce sont
« des calmans qu'il faut à votre maître.
« — Vous en prenez, Soulanges; vous
« vous imposez une privation..... —
« Qui ne me coûte rien, si elle est utile
« à mon ami. Voulez-vous faire un
« trictrac? — Je le veux bien.... Une
« gorge faite avec des côtelettes!....
« — Six points d'école, mon cher. —
« Soit. Croire presser des lèvres de
« roses, et ne baiser que des radis
« rouges ou des betteraves!.... — En-
« core une école, mon ami. — Hé,
« comment voulez-vous que mon ima-
« gination se concentre dans un tric-
« trac, lorsque nous arrivons des ex-
« trémités de l'univers. — Lorsque
« nous arrivons des extrémités de l'u-
« nivers! Quelle tournure d'idée et de

« phrase! Lorsque nous venons d'er-
« rer dans l'infini.

« — Monsieur, voici une lettre de
« madame de Mirville. — Donne, mon
« bon Georges, donne.... — Hé bien,
« que signifie cette dilatation de phy-
« sionomie, ces sauts, ces exclama-
« tions? — Mon ami, je suis dans l'i-
« vresse. Sa mère consent que j'aille la
« joindre dans sa terre de Champagne.
« Elle permet que nos jours ne soient
« qu'une suite de jouissances et de fé-
« licités. — La mère est donc aussi
« folle que sa fille et que son amant.
« — Sophie m'annonce son départ avec
« les expressions de l'amour en délire.
« Elle emmène avec elle son architecte
« et son peintre décorateur. Sa mère
« et moi partirons à la fin du mois.
» Quelles sensations délicieuses l'espé-
« rance seule me fait éprouver.... Mais
« pourquoi attendre l'expiration de ce
« mois éternel? Je me porte bien,

« très-bien, à merveilles. Mon ami, je « vais prendre la poste ; je veux la de- « vancer. Quelle surprise je lui mé- « nage ! Elle part ; elle croit me laisser « à Paris ; elle soupire, en pensant à « l'intervalle qui nous sépare, et qui « s'agrandit à chaque instant. Elle ar- « rive ; je cours, j'ouvre la portière. « Elle me reconnaît, elle jette un cri « et se précipite dans mes bras. Je « l'enlève, je la porte..... Georges, « envoie chercherdeschevaux. — Geor- « ges, restez ici. — Par grâce, mon « cher Soulanges, par pitié.... — Je « suis impitoyable. — Mon ami, mon « bon ami ! — Vous ne partirez pas. « — Je m'évaderai. — Je vous en dé- « fie : je suis votre soleil ; je vous sou- « mets à la loi de l'attraction. — Si vous « étiez immobile comme le soleil je ne « vous craindrais pas. — Le soleil im- « mobile ! Il tourne sans cesse sur lui- « même. — Sans changer de place ? —

« On le dit. — Hé bien, pirouettez ici,
« moi je m'en vais en Champagne. —
« En robe de chambre et en bonnet de
« nuit ? — Je m'habillerai au Palais-
« Royal. — Les savans ne sont pas de
« la même opinion sur le mouvement
« du soleil. — Oh, laissons là les sa-
« vans. — Il en est qui croient que tous
« les soleils possibles marchent en tour-
« nant sur eux-mêmes, d'occident en
« orient, entraînant avec eux les pla-
« nètes qu'ils régissent. — Cette opi-
« nion me paraît la meilleure. Com-
« ment supposer un corps céleste tour-
« nant sur lui-même, à la même place
« et n'étant sujet à aucune influence,
« qui le pousse ou l'attire ? Soulanges,
« la Champagne est pour Paris sur la
« route d'orient en occident : attirez-
« moi en Champagne. — Mon ami, on
« explique tout à présent, et la fixité
« du soleil comme autre chose. Vous
« avez vu quelquefois de ces rouages

« en artifice, qu'on place sur une « nappe d'eau. On met le feu à l'arti-« fice. La machine reste exactement à « la même place, et tourne sur elle-« même autant de temps qu'elle est « soumise à l'action du feu. — Cette « comparaison n'est pas satisfaisante. « Votre artifice passe en deux minutes « et le soleil est éternel. — Une com-« paraison encore sur l'éternité du so-« leil. Nous connaissons certaines mou-« ches qu'on nomme éphémères, parce « qu'elles ne vivent qu'un jour. Dans « les infiniment petits, il existe peut-être « des insectes qui échappent à toutes « nos recherches, et dont la durée « n'est que d'une seconde. Il en faut « cent vingt pour deux minutes, et « certes lorsque cent vingt généra-« tions ont vu une même chose, elles « sont fondées à la croire éternelle.

« Que répondriez-vous à un de « ces insectes à secondes, qui vous

« affirmerait que le rouage d'artifice
« est éternel, parce que cent dix-
« neuf générations l'ont vu avant lui,
« et que sans doute des générations sans
« nombre le verront après? — Je fer-
« merais la bouche à l'insecte, en lui
« répondant que j'ai vu le commence-
« ment de l'artifice, et que j'en vais voir
« la fin. — Si au lieu de vivre soixante
« ans, les hommes vivaient quelques
« millions d'années, vous trouveriez
« peut-être aussi quelqu'un qui aurait
« vu le commencement du soleil. —
« Prenez garde, Soulanges, vous voilà
« en contradiction avec vous-même.
« Si le soleil a commencé, que devient
« l'éternité de la matière?

« — Je vais concilier ce qui vous pa-
« raît contradictoire. Il est constant,
« mon cher ami, qu'en 1572 on dé-
« couvrit une étoile nouvelle dans la
« constellation de Cassiopée; en 1664,
« on en découvrit deux dans l'Eridan,

« et il est convenu entre nous que les
« étoiles sont autant de soleils.

« D'où sont venus ces trois soleils-
« ci ? Du néant ? Le néant est un mot
« vide de sens ; il n'est du moins appli-
« cable qu'à une portion de matière qui
« change de modification, et qui, si elle
« avait de la mémoire, perd le souvenir
« de ce qu'elle a été. Ces soleils étaient
« sans doute des planètes, qui se sont
« embrasées, lorsque l'équilibre entre
« le feu et l'eau aura cessé à l'avantage
« du feu. — Oh, mon ami, s'il y a par-
« tout, comme ici, équilibre entre le feu
« et l'eau, que devient le système de
« variété infinie ? — J'avoue que je suis
« battu, pour avoir encore raisonné par
« analogie. Quelle que soit la cause de
« l'embrasement de ces trois planètes,
« il nous suffit de savoir qu'il s'est opéré
« en 1572 et en 1664, et que trois so-
« leils nouveaux nous sont apparus dans
« l'immensité des cieux. Si demain notre

« lune s'enflammait, nieriez-vous l'existence de ce petit soleil-là, quelque incommode d'ailleurs qu'il pût être pour nous? — Non, sans doute, parce que j'aurais été témoin de ce grand changement. — Je vous l'ai dit: vous ne pouvez voir les planètes que régissent les étoiles, à cause de la faiblesse de leur lumière réfléchie et de leur extrême éloignement, et il n'y a ici de différence, pour votre entendement, entre notre lune embrasée et ces trois planètes devenues soleil, que dans le plus ou le moins de distance.

« — Des planètes qui se transforment en soleils! cela est difficile à croire. Quel désordre une telle révolution doit occasionner dans les mondes voisins! — Nous appelons désordre ce qui nous nuit individuellement. Ainsi une épidémie, qui moissonne des milliers d'hommes, un tremblement de terre, qui engloutit toute une gé-

« nération, sont désordre relativement
« aux victimes, et ne sont qu'une con-
« séquence forcée des lois générales.
« Ces nouveaux soleils doivent, par
« une suite de ces mêmes lois, forcer
« leurs lunes, s'ils en avaient, étant
« planètes, à venir se coller à eux, et
« à brûler avec eux, ce qui est très-
« malheureux, je l'avoue, pour les ha-
« bitans, s'il y en a, mais ce qui ne
« dérange en rien l'harmonie univer-
« selle. — Je vois l'harmonie qui régnait
« dans cette lune-là, furieusement dé-
« rangée. — Un homme meurt dans un
« petit village ; on l'enterre, et les au-
« tres continuent à jouir de la vie. Les
« habitans d'une planète ne sont pas
« plus pour l'infini, qu'un homme pour
« un village, et il n'y a encore ici de
« différence que du petit au grand.

« — Allons, vous avez réglé en sou-
« verain le sort des lunes attachées à ces
« planètes devenues soleils. Que faites-

« vous des planètes leurs voisines? —
« Moins sujettes, par leur éloignement,
« à la force d'attraction, elles pren-
« nent un mouvement de rotation, et
« décrivent leur cercle autour du nou-
« veau soleil, planète hier, chef de
« mondes aujourd'hui.

« — Mon cher Soulanges, tout cela
« m'embarrasse fort. Si un corps céleste
« a un commencement comme soleil,
« il doit aussi avoir une fin, car ce qui
« alimente ses feux, ne saurait être im-
« périssable. — Impérissable! Ceci sera
« l'objet d'une nouvelle discussion. Mais
« je pense, comme vous, que les soleils
« finissent par s'éteindre. Nous savons
« que la constellation des Pléïades était
« composée de sept étoiles, et il n'en
« reste que six. Une autre étoile s'est
« éteinte dans la petite Ourse, une
« autre encore dans Andromède. — Et
« vous allez me dire, peut-être, que ces
« soleils sont devenus planètes et ont

« produit de nouveaux habitans? — Je
« le dirai certainement. Je ſais plus, je
« le crois.

« — Ainsi ces grandes masses suspen-
« dues sur nos têtes sont assujéties
« aux mêmes variations que nos petits
« corps si frêles, que nous aimons tant,
« que nous cherchons tant à conserver?
« — Sans doute, et ces variations sont
« plus ou moins lentes, en raison de
« la grandeur ou de la petitesse des
« masses; mais elles sont certaines par-
« tout, sur tout, et j'y tiens essentiel-
« lement, parce qu'elles lient toutes les
« parties du système qu'il n'y a ni pro-
« duction, ni destruction. Tout varie,
« tout change de forme. Ce que nous
« appelons, très-improprement, putré-
« faction dans les animaux, n'est que
« la division des parties organiques,
« opérée par une multitude d'êtres, qui
« naissent pour s'en nourrir, et se réu-
« nir ensuite au grand tout.

« — Voudriez-vous bien résoudre une
« difficulté que je vais vous proposer ?
« — Très-volontiers, si je le peux. —
« Un soleil a brûlé des millions d'an-
« nées. Comment remplacez-vous la
« portion de matière que le feu a con-
« sumée ? — Rien ne se consume, mon
« ami. Le feu s'éteint par une raison
« inverse à celle qui l'a allumé. — Rien
« ne se consume ! Qu'est devenu le bois
« qu'on a mis ce matin dans ma che-
« minée ? — Une pincée de cendres.
« — Et vous prétendez qu'une pincée
« de cendres est égale au volume d'une
« bûche. Ainsi dans un boisseau de
« cendres vous me présenterez une fo-
« rêt. — Avez-vous vu quelquefois arra-
« cher un arbre ? — J'en ai vu arracher
« cent. — Tant mieux. Avez-vous ja-
« mais remarqué dans la terre une cavité
« égale en profondeur à la hauteur de
« l'arbre qu'on venait d'en extraire ? —

« Je n'ai vu de vide que la place qu'oc-
« cupaient ses racines. — De quoi donc
« était composé ce chêne qui étonnait
« par sa grosseur, son élévation, et
« l'étendue de ses rameaux? — Pouvez-
« vous me le dire? — Il se composait
« essentiellement d'eau, d'air et de feu.
« Le feu extérieur qu'on a appliqué à
« votre bûche a développé le feu inté-
« rieur; l'air qu'elle renfermait s'est ré-
« pandu plus ou moins chaud, dans
« votre chambre; l'eau s'est exhalée en
« fumée; la pincée de cendres est une
« faible portion de parties terrestres
« qui ont suffi pour unir entre eux les
« trois autres élémens, et faire un corps
« solide de choses, qui, en apparence,
« ont le moins de solidité. Pressez une
« éponge mouillée dans votre main,
« vous en expulsez l'air et l'eau; vous
« la réduisez au dixième de son volume
« ordinaire, et vous ne lui avez ôté au-

« cune de ses parties. Il en est de même
« de ce que le feu paraît avoir con-
« sumé.

« — J'ai bien peur, mon cher Soulan-
« ges, que vous ayez raison. — Pour-
« quoi peur ? — Quoi, le soleil peut s'é-
« teindre et la terre s'enflammer, et
« vous ne voulez pas que je tremble !
« — Tremblez-vous quand vous pensez
« à votre fin, que vous savez être iné-
« vitable ? Ne venez-vous pas de la pro-
« voquer vous-même l'épée à la main ?
« Qu'importe que vous finissiez d'un
« coup d'épée ou de l'excès du froid,
« ou de celui de la chaleur ? Cette
« mort est-elle plus douloureuse que
« celle qui termine les maladies lon-
« gues et cruelles auxquelles est assu-
« jéti le sexe le plus aimable et le plus
« délicat ?

« Oui, mon ami, le soleil est sujet
« à des altérations. On a vu sa surface
« s'encroûter sur divers points. On y

« aperçoit, à l'aide des télescopes un « grand nombre de bouches qui jettent « des torrens de feu. Les bords de ces « fournaises sont formés de croûtes noi« râtres, sensibles à la vue. Le soleil est « donc un corps opaque qui brûle et « qui doit s'éteindre quand son feu man« quera d'aliment.

« Après la mort de Jules César, la « chaleur fut si faible pendant deux ans, « probablement par l'effet de ces croû« tes, ou écume, que le soleil pousse « par intervalles à sa superficie, qu'à « peine les fruits et les légumes mûri« rent en Italie. Les augures n'auront « pas manqué de dire que la fin du monde « allait venger la mort de César, qui les « payait; les gens éclairés auront réflé« chi; les gens raisonnables se seront « résignés à finir quelques jours plus tôt.

« Si le soleil doit un jour redevenir « planète, la terre doit, par une consé« quence toute simple, devenir soleil.

« Peut-être l'a-t-elle déjà été. Peut-être « même a-t-elle fait partie de notre so- « leil. Elle peut n'être qu'une de ces « énormes croûtes que la force volca- « nique, ou telle autre cause a lancée au « loin dans l'espace. — La supposition « est forte, autant que bizarre. — Hé! « elle n'est pas trop dénuée de vraisem- « blance. Partout on rencontre sur ce « globe des traces d'un feu qui n'est « plus. Partout on trouve des amas de « pierres calcinées et noires, entassées « sans ordre, et paraissant avoir été « agitées dans tous les sens par la plus « violente fermentation. Les pierres « que ce globe produit lentement dans « ses entrailles s'y forment au con- « traire par couches horizontales et « régulières.

« Au reste, que notre terre ait été, « ou non, un soleil, son embrasement « futur est présumable, d'après une « observation cent fois répétée. La di-

« minution sensible des eaux laisse aux
« feux des volcans plus d'activité et plus
« de moyens de s'étendre. Ces volcans,
« mon cher ami, sont déjà un com-
« mencement d'incendie général. —
« Qui pourra fort bien, mon cher ami,
« ne pas s'étendre plus loin. Vous pré-
« tendez que les eaux diminuent. Moi,
« je suis fondé à rejeter une assertion
« que vous ne prouvez pas.

« — Saint-Omer, qu'on prétend être
« le *Portus-icius*, où Jules César s'em-
« barqua pour aller soumettre L'Angle-
« terre, est aujourd'hui à huit lieues de
« la mer. — Qu'on *prétend être*, dites-
« vous? Vous donnez une présomption
« pour une autorité. — Laissons le *Por-*
« *tus-icius*.

« Fréjus, ce port célèbre dans l'his-
« toire, qui recevait les galères romai-
« nes, n'existe plus. Son ancien bassin
« est séparé de la mer par un lac d'eau
« douce.

« Aigues-Mortes, où Louis IX s'em-
« barqua pour la conquête de la Pales-
« tine, est maintenant à plusieurs milles
« de la mer.

« Damiette, qui en est éloignée de
« dix milles à peu près, était située à
« l'embouchure du Nil, lorsque Louis
« IX l'assiégea et la prit.

« Le château de Rosette, en Egypte,
« n'était pas, il y a cent ans, à une por-
« tée de fusil de la mer : il en est pré-
« sentement éloigné de plus d'un mille.

» — Que prouvent ces faits-là? Que
« la mer abandonne une partie de ter-
« rain pour en couvrir une autre. — Et
« qu'a-t-elle été couvrir, quand elle s'est
« retirée des sommets des plus hautes
« montagnes? — Ah, les cimes des Alpes
« ont d'abord été autant de petites îles?
« — Oui, monsieur l'incrédule, et les
« corps marins, et les coquillages pé-
« trifiés qu'on y rencontre, prouvent
« la vérité de ce que j'avance. — Qui

« sait si autrefois il n'y avait pas là des
« cabarets, et de jolies marchandes
« d'huîtres à la porte?

« — Mon ami, je ne plaisante jamais
« quand je défends mes opinions, et je
« vais vous écraser sous le poids des preu-
« ves. — Diable! — La montagne du can-
« ton de Lucerne, nommée le Champ du
« Belier, n'est qu'un amas de coquilla-
« ges de mer pétrifiés. Les collines des
« environs de Pise offrent à l'observa-
« teur des bancs d'écailles d'huîtres de
« deux à trois milles d'étendue. On voit
« de ces bancs à six lieues de Bordeaux,
« entre Condillac et Saint-Macaire. La
« substance des pierres qu'on tire de la
« montagne Saxenhausen, près de Franc-
« fort sur le Mein, n'est qu'un composé
« de petites coquilles pétrifiées. Il n'y a
« presque pas de province qui ne pré-
« sente le même spectacle à l'œil scru-
« tateur des secrets de la nature.

« Que répondrez-vous à Fulgose, au-

« teur italien, qui rapporte qu'en 1460,
« dans le canton de Berne, à cent bras-
« ses de profondeur, on découvrit un
« vaisseau tout entier, et dans ce vais-
« seau les ossemens de quarante per-
« sonnes ? — Je répondrai à Fulgose
« qu'il en a menti. — Nier un fait at-
« testé par une foule de témoins est
« une extravagance. Allez donc aussi
« au Champ du Belier, à Pise, à Bor-
« deaux, à Francfort et ailleurs, don-
« ner un démenti à vos yeux.

« — Ne vous fâchez pas, Soulanges.
« Ce n'est pas avec de l'humeur qu'on
« établit des vérités. Je crois tout ce
« que vous me dites ; mais permettez-
« moi de vous faire modestement une
« question. Que sont devenues ces eaux
« qui ont couvert des montagnes, éloi-
« gnées aujourd'hui de la mer de cent
« et de deux cents lieues ? — Diable !...
« diable ! . . . je ne sais trop que répon-
« dre à cela. — Il faut pourtant répon-

« dre à tout, quand on veut faire pas-
« ser un système.

« Georges, pourquoi cuisez-vous ma
« limonade ici? Je ne veux de feu que
« le matin. — Monsieur, il y en a si
« peu! En faisant votre limonade moi-
« même, je sais comment elle est faite;
« en la faisant ici, je suis toujours à
« vos ordres. — Prenez donc garde. La
« force d'ébulition enlève l'eau par-des-
« sus les bords du vase. — Mon ami...
« mon cher ami, la difficulté que vous
« venez de m'opposer est résolue. —
« Bah! qu'ont de commun les Pyrénées
« et ma cafetière!

« — Il n'y a qu'un moment, l'eau
« montait au-dessus des bords de cette
« cafetière. Elle est diminuée de deux
« doigts; elle va diminuer encore. Quelle
« est la cause de cette diminution? —
« Parbleu, elle est bien simple. L'eau
« se dilate par l'effet de la chaleur, et
« se resserre à mesure que cette chaleur

« se dissipe. Approchez-vous d'une « prairie inondée, dont l'eau s'est con- « gelée dans la nuit. Vous voyez son « étendue diminuée de bien des pouces « dans son pourtour, et vous recon- « naissez encore des marques du sé- « jour de l'eau qui s'est resserrée sur « son centre. — A l'application. — Je « vous en charge.

« — N'est-il pas convenu entre nous « que le soleil doit s'éteindre un jour « par la diminution successive de sa « chaleur ? — Je ne nie pas cela. — Si « vous admettez un refroidissement « successif, nierez-vous que la chaleur « du soleil fut, il y a un million d'ans, « incomparablement plus forte qu'au- « jourd'hui ? — Non. Cette seconde « proposition est une conséquence de « la première. — Mon cher ami, votre « foyer est le soleil, et votre cafetière « les Pyrénées. — J'entends. Le soleil « par sa chaleur, incomparablement

« plus forte, a pu jadis dilater l'eau au
« point qu'elle ait couvert les plus hau-
« tes montagnes, et à mesure qu'il s'est
« refroidi, les eaux se sont retirées sur
« elles-mêmes. — Et continueront de
« se resserrer dans la proportion du re-
« froidissement du soleil. — Vous ne
« vous apercevez pas que vous faites
« de l'océan une omelette soufflée. —
« Pardonnez-moi, et vous saisissez
« parfaitement mon idée. Bravo, bra-
« vo! — Encore une difficulté à résou-
« dre. — Et laquelle? — Comment les
« huîtres de ce temps-là, organisées
« comme celles d'aujourd'hui, suppor-
« taient-elles cet excès de chaleur? —
« Tout devient habitude, mon ami.
« La chaleur, en Syrie, est communé-
« ment de cinquante à cinquante-cinq
« degrés. Le froid, en Laponie, est de
« trente à trente-cinq degrés. Il y a donc
« d'une température à l'autre la prodi-
« gieuse différence de quatre-vingt-dix

« degrés, et le Syrien et le Lapon se « portent à merveille.

« —Je ne sais si vous avez raison ; « mais je n'ai rien à répliquer.

« —La terre perdra insensiblement « ses habitans par la diminution pro- « gressive des eaux de la mer, qui sont « la source des pluies et des rivières. « Ce qui restera d'hommes se retirera « dans les profondes vallées, passera « vers les pôles, où long-temps encore « existeront une fraîcheur et une fé- « condité bannies du reste de la terre. « Le globe enfin subira la grande révo- « lution. Le feu intérieur s'étendra de « toutes parts. Il remuera, il boulever- « sera ce terrain où fleurissent les scien- « ces et les arts et que nous foulons « d'un pied tranquille. Partout il bri- « sera les barrières qui le retiennent. « Mille, dix mille, cent mille bouches « volcaniques s'ouvriront, lanceront « des torrens de lumière, et notre hum-

« ble petite terre figurera à son tour
« parmi les étoiles fixes et occupera les
« astronomes des autres mondes. — S'il
« y en a.

« J'espère, Soulanges, que ni nous,
« ni nos descendans ne serons témoins
« de ce dénouement-là. — Pour nous,
« il n'y a pas d'apparence; mais je ne
« garantis rien pour nos descendans.
« Au reste, ces gens-là seront nos pa-
« rens de si loin, que ce n'est pas la
« peine de s'en occuper.

« — Mais lequel des deux maux se-
« rait le moindre que le soleil s'éteignît,
« ou que la terre s'embrasât?

« — On demandait à Arlequin ce
« qu'il préférait d'être roué, ou pendu?
« il répondit : j'aime mieux boire.

« — Arlequin et plaisanterie à part,
« dites-moi ce que vous pensez à ce
« sujet.

« — Si la terre s'enflamme, tout sera
« fini à l'instant pour ses habitans. —

« Hé, non. Nous sommes animaux « d'habitude, vous le disiez tout à « l'heure. — Ah, vous plaisantez à « votre tour. — Je ressemble à ces « gens qui ont peur la nuit, et qui « chantent. Poursuivez.

« — Si le soleil s'éteint, notre terre « roule dans l'espace, sans lumière et « sans chaleur à sa superficie. Que d'a« larmes, de cris, de pleurs! Aux ris, « aux jeux, aux amours, à l'éclat de la « renommée et de la puissance, suc« cède l'aspect affreux d'une mort pro« chaine, misérable et prévue.

« .... Mais bientôt on distingue une « étoile fixe quelconque. D'heure en « heure, elle s'agrandit à nos yeux; « l'espoir rentre dans tous les cœurs; « une douce chaleur pénètre nos mem« bres engourdis; nous avons retrouvé « un soleil nouveau qui va rajeunir no« tre monde. On se cherche, on se « mêle, on se parle, on rit, on danse,

« on célèbre le premier jour. Le danger « commun, le besoin réciproque de « secours on fait oublier l'inégalité des « rangs. Les souverains se communi- « quent, les grands sont sans fierté, « l'ambition et la guerre sont bannies « par la catastrophe qui a prouvé le « néant de la gloire. L'âge d'or vient « de renaître.

« —Oh, mon cher Soulanges, quel « tableau séduisant! Vous me faites « désirer la fin de notre vieux soleil. — « Point de vœux indiscrets, mon ami. « J'ai peint la grande révolution en « beau : elle peut avoir des suites « cruelles. Supposons au nouveau so- « leil une force d'attraction telle que « notre globe ne puisse y résister. Cette « douce chaleur, qui nous ranimait il « y a un moment, devient insuppor- « table. Tout se dessèche, tout périt, « pour être remplacé par des animaux « et des plantes d'une organisation con-

« forme à cette nouvelle température.
« Ou si cette petite terre, toujours at-
« tirée, avance toujours et se colle en-
« fin à l'étoile brillante.... — Ah, mé-
« chant, vous allez tout brûler ensem-
« ble! — Oui; mais notre terre, en
« compensation des habitans qu'elle a
« perdus, reçoit une portion de ceux
« du soleil, dont elle fait maintenant
« partie. — Vous mettez aussi des ha-
« bitans dans le feu! — Et pourquoi
« n'y en aurait-il pas? Croiriez-vous, si
« jamais vous n'aviez vu de poissons,
« qu'un animal peut vivre dans un élé-
« ment mortel pour vous? N'y a-t-il
« pas une plante incombustible sur vo-
« tre planète, si aqueuse, si froide, si
« différente en tout du soleil par son
« état actuel? Quoi, la nature aurait
« placé l'amiante ici, et rien de sem-
« blable dans le foyer universel!

« — Laissons les habitans du soleil et
« les colonies de Salamandres qu'il en-

« verrait chez nous. Redonnons à no-
« tre pauvre petite terre l'équilibre heu-
« reux, qui tout à l'heure y ramenait
« l'âge d'or. Rappelons-y la paix, l'a-
« bondance et les amours. Que tout
« aime, que tout s'unisse. Que la beauté,
« plus belle encore par le plaisir, vole
« au-devant de son heureux vainqueur.
« Que le premier des devoirs soit de
« communiquer la vie, que le péril et
« la crainte ont rendue si précieuse ! —
« Ah, mon ami, quel rôle brillant vous
« joueriez sur cette terre régénérée ! —
« A propos de cela, je n'ai pas répondu
« à Sophie, et voilà dix heures !....
« Vite, vite, du papier...... Ce n'est
« pas cela. Ce que j'écris est pauvre,
« insignifiant. J'ai la tête pleine de so-
« leils qui s'éteignent, de planètes qui
« s'embrasent, et le cœur froid comme
« un habitant de Saturne. Couchons-
« nous, Soulanges. Je répondrai de-
« main matin. »

Le fripon ! Je l'entends dire tout bas à Georges : « Je suis enfin parvenu à « le distraire pendant toute une jour-« née. » Ah, vous y mettez de l'amour-propre, monsieur de Soulanges ! Ah, vous caressez votre vanité ! Demain j'aurai mon tour.

CHAPITRE VII.

L'Évasion.

Comme il dort! et il se croit amoureux !. J'avoue cependant qu'hier son rêve astronomique m'a fait oublier mon cœur. Je le rétablis dans tous ses droits : les soleils, les planètes ensemble ne valent pas un sourire de la beauté.

Il n'a pas pensé à m'escamoter de nouveau le portrait chéri, dont je me suis si peu occupé en écoutant son interminable bavardage. Je commence la journée en lui donnant les mille et un baisers que je lui dois : c'est ma prière du matin. L'un adresse la sienne à Brama, l'autre à Vitsnou, celui-ci à Fo, celui-là au Diable, moi à Sophie.

Je me lève; je me mets à mon se-

crétaire. Ce portrait m'inspire. Oh, comme j'écris! Professeurs d'éloquence, enseignez à sentir, supprimez les préceptes.

Il s'éveille, tranquille et frais, comme un chanoine de 1788. « Hé bien, mon « ami, où en sommes-nous restés hier? « — A l'amiante, mon cher Soulanges. « Je brûle toujours, et comme elle, je « suis incombustible. D'après cela, je « ne doute plus de l'existence des ha- « bitans du soleil : voilà la discussion « terminée.

« — Mon ami, l'amiante a d'autres « propriétés... — Mon ami, vous m'a- « vez fait subir hier tout un cours d'as- « tronomie. Vous avez aujourd'hui le « projet de m'endormir sur l'histoire « naturelle. Je vous préviens que je sais « par cœur Pline, Pluche, Buffon, La- « cépède et Cuvier. — Oh, tant mieux, « mon ami. Je ne suis pas fort sur cette « partie-là ; vous m'instruirez. — Je ne

« suis pas encore assez vigoureux pour « parler une journée entière. L'attention soutenue que je vous ai donnée « hier a suffi pour déranger ma santé « renaissante. Si vous le voulez, nous « nous coucherons ce soir de très bonne « heure. — Je ferai ce qui vous con-« viendra. »

Je veux éviter les conversations prolongées. J'ai besoin d'être tout à moi pour arranger un plan d'évasion.

« Ah, mon ami, j'ai oublié de vous « redemander le portrait. Il me semble « que vous en avez joui ce matin fort « au-delà du temps convenu pour toute « la journée. Voulez-vous bien me le « rendre ? — Oh, très-volontiers : ja-« mais je ne manque à mes engage-« mens. »

Une docilité apparente et une adresse réelle endorment l'argus le plus vigilant. Je serai libre ce soir, je le jure par Sophie.

« Georges, portez cette lettre, et
« faites-nous donner à déjeuner.

« — Je vois avec plaisir que votre
« incommodité ne vous a pas ôté l'ap-
« pétit. — Et cet appétit me prépare
« une nuit excellente... Hé bien, Sou-
« langes, que ferons-nous aujourd'hui?
« Moi, j'ai envie de tourner. — Et moi
« de peindre. Mais le jour est faux dans
« la pièce où Philippe a fait monter
« votre tour. — Peignez ici; moi, je
« tournerai là-bas. — Non, mon ami,
« non : nous sommes inséparables jus-
« qu'au jour que j'ai fixé. — Vous ne
« craignez pas que j'aille à midi courir
« les rues en robe de chambre et en
« pantoufles. — Vous en êtes bien ca-
« pable. — Quel homme! Voulez-vous
« que je fasse monter le tour ici? —
« Cela vaudrait beaucoup mieux. »

J'appelle Philippe; je lui donne mes ordres. Il m'amène un serrurier et un maçon. Soulanges dessine; j'ai l'air de

regarder les ouvriers et je ne vois rien. Ma tête fermente. Je raisonne, je calcule, je prévois tout.

Pas un habit, pas une culotte ! . . . . Qu'importe, puisque je ne sortirai que la nuit. Les clefs qu'il fourre sous son oreiller.... Je les prendrai aisément : il dort comme un loir. Mais mon coquin de suisse, qui ne me laissera pas sortir. J'aurai beau promettre, donner, menacer : il ouvrira de grands yeux, ne répondra pas un mot, et restera cloué dans sa loge. Voilà un obstacle qui me paraît insurmontable.

Descendre dans le jardin avec mes draps... Bah ! je n'ai pas encore recouvré toutes mes forces ; je me casserai le cou. Et puis, où trouver des échelles pour escalader cinq à six murs qui se présenteront entre moi et la rue ? Et les propriétaires de ces maisons et de ces jardins ? Un amoureux et un voleur, à califourchon sur une muraille, se res-

semblent beaucoup. Si ma course nocturne se terminait par un coup de fusil.... Ma foi, je ne veux pas m'y exposer.

Comment, je ne trouverai pas de moyen.... Voilà qui est désolant, désespérant. Je sortirai cependant, je sortirai. Ce soir, je verrai, j'embrasserai ma Sophie. Elle m'opposera ma santé et la raison. Je lui ferai une douce violence, et je lirai mon pardon dans ses yeux.

« Monsieur, une dame demande à
« vous voir. — Est-elle jeune, jolie?
« — C'est, je crois, la mère de madame
« de Mirville. — Soulanges, je redoute
« cette entrevue. — Ici, ou en Cham-
« pagne, elle est inévitable. — Madame
« d'Elmont ne doit pas me voir avec
« plaisir. — Songez qu'elle attend, et
« laissez des réflexions qu'il fallait faire
« avant de vous attacher à Sophie. —

« Georges, faites entrer, et retirez-
« vous. »

Madame d'Elmont se présente avec quelque embarras. Bien plus embarrassé qu'elle, je la salue, je lui fais avancer un siége, nous nous asseyons, nous nous regardions, sans nous rien dire. Il est des positions où deux individus s'observent mutuellement, et où chacun attend que l'autre le mette à son aise.

Soulanges intervint, fort heureusement pour tous deux. « Madame est
« mère, bonne mère; elle souffre dans
« ses opinions et dans son attachement
« pour sa fille. Je la prie d'être persua-
« dée que le projet de se retirer en
« Champagne n'a pas été suggéré à ma-
« dame de Mirville. Mon ami a em-
« ployé au contraire ce que la délica-
« tesse et l'amour ont d'entraînant et
« de persuasif pour la déterminer à re-
« cevoir sa main.

« — Je considère beaucoup mon-
« sieur, et la démarche que je fais en
« ce moment est la preuve la plus cer-
« taine du prix que j'attache à son es-
« time. Des circonstances impérieuses
« ont arraché mon acquiescement à un
« plan de vie que je condamne. Je
« viens, monsieur, vous faire part de
« mes motifs, et essayer de me justifier
« près de vous.

« Ma fille, malheureuse par son ma-
« ri, a pris la résolution de ne jamais
« former de nouveaux nœuds. — Je le
« sais, madame. — Elle avait aussi ré-
« solu d'éviter l'amour et de chercher
« dans l'amitié un bonheur calme et
« durable. Elle vous a vu ; elle a cru
« trouver en vous l'ami qu'elle désirait.
« Elle s'est abandonnée aux sentimens
« que vous lui avez inspirés, elle s'y
« est abandonnée sans réserve, et vous
« savez combien, dès leur origine, ils
« différaient de la simple amitié. Éclairée

« trop tard sur la situation de son cœur,
« elle s'est flattée de le soumettre aux
« lois de la pudeur et de la bienséance.
« Cette espérance est la dernière illu-
« sion d'une âme pure. Aimer est
« pour toutes les femmes se préparer
« une défaite; se confier dans ses forces,
« c'est l'assurer. Ma fille a succombé,
« et vos lettres qui la brûlent, et des
« sens rendus à leur impétuosité natu-
« relle, l'empêchent de regarder en ar-
« rière. Elle ne vit plus que dans l'ave-
« nir, et son existence est attachée à
« votre possession.

« Vous voyez, monsieur, que je
« n'ignore rien. Voici ce qu'il m'im-
« porte que vous sachiez.

« Quand madame de Mirville m'a
« appris où vous en étiez ensemble,
« et qu'elle m'a fait part de sa résolu-
« tion de . . . de . . . de vivre avec vous,
« monsieur, je tranche le mot, je lui
« ai opposé ce que la raison, soutenue

« de l'amour de l'ordre, a de plus fort et
« de plus vrai. Elle m'a constamment
« répliqué : le monde m'a condamnée
« innocente, que fera-t-il de plus main-
« tenant? J'ai voulu la rappeler au sen-
« timent de sa dignité, lui inspirer cette
« noble émulation qui porte à réparer
« une faute. J'ai vu que le dessein de
« les multiplier n'était pas l'effet du dé-
« couragement, mais d'un besoin in-
« surmontable d'amour et de jouissance.
« Je me suis flattée d'affaiblir votre in-
« fluence, en rétablissant la mienne.
« J'ai cherché à m'insinuer dans ce cœur,
« où naguère j'occupais une place mar-
« quante, et je l'ai trouvé plein de vous.
« Sans moyens, que ceux de l'autori-
« té, qui aliène, et ne persuade jamais,
« j'ai laissé parler ma douleur. Elle m'a
« répondu par des larmes. Elle s'est
« mise à mes genoux ; je l'ai relevée et
« j'ai pleuré avec elle.

« Il est trop vrai, monsieur, que par

« des circonstances indépendantes de
« votre volonté, ma fille est perdue
« dans l'opinion publique. Il ne lui est
« plus possible de se montrer dans Pa-
« ris; il faut qu'elle s'en exile, et quel-
« que lieu qu'elle choisisse, elle doit y
« trouver le ciel avec vous, la mort sans
« vous, ce sont ses expressions.

« Il est des femmes dans la bouche
« de qui le mot désespoir ne donne pas
« même l'idée d'une affection pénible.
« Madame de Mirville ne connaît pas
« d'exagération, et quand elle dit, j'en
« mourrai, elle a la conviction intime
« qu'elle mourra. Cet inconcevable
« amour me place entre des opinions
« que je respecte et la nécessité de les
« braver. Je n'ai que cette enfant, je
« l'aime avec la plus extrême tendresse,
« et l'amour, ou si l'on veut, la faiblesse
« maternelle l'a emporté sur toutes les
« considérations.

« Qu'eussiez-vous fait à ma place,

« monsieur ? répondez en homme vrai ?
« — Mon plus cher intérêt à part, ma-
« dame, je vous proteste que je me
« serais conduit comme vous. — Je
« peux donc espérer, monsieur, que
« vous ne me verrez pas d'un œil dé-
« favorable, que vous ne me confon-
« drez pas avec ces mères faciles et même
« complaisantes, que le public, juste
« à cet égard, marque du sceau de sa
« réprobation ? — Moi, madame, vous
« jugerez par mon respect, mes soins,
« mes prévenances, de la force des sen-
« timens que votre dévouement m'ins-
« pire. »

Je me levai ; je m'approchai d'elle ; je portai sa main sur mon cœur : « C'est
« celui d'un gendre, d'un fils ; il se par-
« tagera entre Sophie et vous.... Votre
« gendre !... Je le serai, madame, dans le
« sens le plus étendu de ce mot. Sophie
« est tout amour, générosité, délicates-
« se. Ces sentimens s'étendront un jour

« sur un être innocent et aimable, au-
« quel elle devra un nom et un état. Elle
« consentira à lui donner l'un et l'autre.
« Je prendrai sa main, je la conduirai
« vers vous, et je vous dirai : ma mère,
« bénissez-nous tous les trois. — Étrange
« situation ! ne pouvoir établir d'espé-
« rances que sur les suites mêmes du
« désordre ! n'importe, je saisis l'idée
« que vous m'offrez. Puissé-je voir le
« passé s'effacer de la mémoire des
« hommes ! puisse un avenir honorable
« s'ouvrir enfin pour ma fille ! puisse
« votre commun bonheur assurer celui
« de mes derniers jours !

« Nous partons demain. Toutes nos
« dispositions sont faites, et la triste
« vérité cachée, autant qu'il a dépendu
« de moi. J'ai persuadé à quelques per-
« sonnes, dont la discrétion n'est pas
« la première qualité, que ma fille vous
« a donné la main au moment où on
« désespérait de votre vie, et que les

« circonstances fâcheuses pendant les-
« quelles la cérémonie s'est faite, nous
« ont imposé l'obligation de la tenir se-
« crète. De nouveaux domestiques que
« j'ai arrêtés dans un quartier éloigné
« de celui que nous habitons, et qui
« n'ont point paru à l'hôtel, sont partis
« hier. J'ai chargé le maître d'hôtel nou-
« veau d'annoncer dans le village le
« mariage récent de ma fille. Elle y arri-
« vera avec votre nom, et si la fatalité,
« qui me poursuit, révèle le genre de
« votre union, j'aurai la force de con-
« soler ma fille infortunée. Je lui répé-
« terai ses propres paroles : le monde
« t'a condamnée innocente. Que fera-
« t-il de plus maintenant ? »

J'étais touché jusqu'aux larmes. Madame d'Elmont me jugea et me pressa sur son sein. « On n'est pas sensible,
« sans être bon. Vous ne verrez dans
« son éloignement pour le mariage
« qu'une bizarrerie, qui ne nuit à au-

« cune de ses qualités. Songez que votre
« estime lui est aussi nécessaire que
« votre amour, et que vous vous char-
« gez du bonheur du reste de sa vie. »

Que pouvais-je répondre? trouve-t-on des mots qui expriment des sensations, dont on ne peut se rendre compte à soi-même? J'embrassai madame d'Elmont; mes larmes coulèrent en abondance; elles se mêlèrent aux siennes.... « Ah, me dit-elle, vous m'avez répondu. »

Je l'invitai à dîner avec nous. Elle s'excusa sur les embarras inséparables d'un départ très-prochain, et nous nous quittâmes, infiniment satisfaits l'un de l'autre.

« Tout va bien, me dit Soulanges,
« et tout ira mieux encore si vous tenez
« votre parole à madame d'Elmont. Mir-
« ville n'a rien fait, et Mirville en valait
« bien un autre. — Moi, j'en vaux trois.
« — Je le sais; mais cela ne prouve rien.

« Tout dépend de la disposition des « vaisseaux spermatiques, et de celle « des trompes de Falloppe. Vous ne « savez peut-être pas.... — Je sais que « vous allez me parler anatomie et je « vous sais bon gré de l'intention. Mais « par grâce, mon cher Soulanges, laissez-« moi à mes sensations, elles sont dé-« licieuses. — Et nuisibles. Vous voilà « encore dans un état d'exaspération « que je n'aime pas. Laissons les scien-« ces, qui vous ennuient, et prenons « ce volant. J'aime mieux que vous vous « cassiez les bras que la tête. — Lais-« sons les sciences et le volant. — Vous « y jouerez, ou je ne vous rendrai le « portrait que dans huit jours. »

Oh, je compte bien, dans huit jours, n'en avoir plus besoin.

Il ne veut pas céder; il faut prendre une raquette. Si le tour était prêt! Ah, le volant a cet avantage qu'on peut penser en le chassant.

Mon entretien avec madame d'Elmont a ajouté au désir, au besoin de voir Sophie. Besoin irrésistible et que je ne combattrai pas. Je hasarderai, je risquerai tout, ma santé, ma vie : mourir dans ses bras, c'est plus que vivre ailleurs. Je m'échapperai ce soir, je le veux. Je le veux! Et il ne m'est pas venu encore une idée satisfaisante!

Ah, on annonce madame d'Ermeuil et du Reynel. A merveille. Ceux-là dîneront ici : il ne me sera pas difficile de déterminer la comtesse. Soulanges aura de l'occupation; du Reynel digérera; moi je combinerai mes opérations.

« Je sais, messieurs, à quoi s'expose « une jeune veuve qui rend visite à « deux jeunes gens. Mais du Reynel « m'a tant répété qu'il n'y a pas de dif- « férence de lui à la plus grave ma- « trone, que je me suis enfin laissé « persuader. — Pensez d'ailleurs, ma- « dame la comtesse, que visiter un

« pauvre malade comme moi est une « œuvre méritoire, dont.... — Vous « êtes trop aimable pour que le ciel me « sache gré de rien. »

Il est à remarquer qu'en entrant elle a salué Soulanges d'un air très-indifférent. Elle ne lui adresse pas un mot qui puisse faire soupçonner leur intelligence, et c'est pour lui seul qu'elle est venue. Voilà pourtant comment il faut se conduire dans le monde, pour avoir considération et plaisir. Ah, si Sophie et moi avions été susceptibles de cette modération !... L'amour vrai, cet amour qui agite, qui transporte, qui égare, est-il capable de rien calculer ! La comtesse et Soulanges ne se doutent pas de ce que c'est qu'aimer.

« Charmant malade, voulez-vous « nous donner à dîner ? — J'allais vous « proposer de rester, madame la com- « tesse : vous m'avez prévenu.

« Ce sera le dîner de noces, dit Sou-

« langes, quoique la mariée ne soit pas
« ici. — De quelles noces me parlez-
« vous, monsieur? — Quoi, vous ne
« savez rien, madame? — Non en vé-
« rité. — Ni du Reynel? — Je ne m'en
« doute pas. — Madame de Mirville
« s'est rendue enfin. — Plaisantez-
« vous? — Non, madame. Le mariage
« s'est fait ici ce matin, sans bruit, sans
« autres témoins que moi et Georges.
« — Ah, j'en suis enchantée. — L'é-
« pouse de notre ami et sa mère par-
« tent demain pour la province. Mon-
« sieur les ira joindre, quand il pourra
« être mari tout-à-fait. Ils vivront pour
« eux pendant un an, ou dix-huit mois.
« La malignité se lassera; les bruits qui
« circulent tomberont, et nos jeunes
« gens reparaîtront dans le monde avec
« un nouvel éclat. Si notre ami veut
« utiliser ses talens, il n'est point d'em-
« ploi auquel il ne puisse prétendre, et
« une grande fortune et une belle place

« mettent toujours les rieurs de notre
« côté. — Que je vous embrasse, mon-
« sieur le marié. — Mille remercîmens,
« madame, et du baiser et de l'intérêt
« que vous voulez bien prendre à notre
« félicité.

« Je n'embrasse pas, dit du Reynel,
« mais j'agis. Je dîne partout, et par-
« tout je dirai que cette pauvre petite
« Mirville, contre qui on s'est prononcé
« avec acharnement, est une femme
« tout aussi respectable qu'une autre,
« puisqu'elle a fini par épouser son
« amant. »

C'est là précisément ce que voulait Soulanges : un coup d'œil me met au fait. Bon Soulanges, comment m'acquitterai-je envers toi?... j'en trouverai peut-être l'occasion très-incessamment.

....Je crois m'apercevoir que les pieds et les genoux ne sont pas en concordance avec l'air très-décent qui règne sur les deux physionomies. Cet air-là

est sans doute le masque du sentiment. Allons, allons, quand on a la force d'en prendre un, on n'aime pas.

On boit à la mariée, au marié, à leur postérité, et voilà enfin de l'expression dans les traits de Soulanges. Le joli pied commence à produire de l'effet ; le champagne fera le reste.... Il leur faut du champagne! Oh, les drôles de gens !

« Monsieur de Soulanges, qui m'in-
« terdit le café, permettra-t-il à ma-
« dame d'en prendre ? — Oui, mon
« ami, pourvu que vous me promettiez
« de n'y pas toucher. — Pas plus qu'au
« champagne, mon cher Soulanges. Je
« sens la nécessité d'un régime modéré,
« et je m'y soumets pour trois semaines
« encore. »

Oui, compte là-dessus.

Du Reynel ne nous a pas adressé un mot. En revanche, il s'est extasié sur les talens de mon cuisinier, il a fêté tous les plats, sablé tous les vins et

fini par deux tasses de café, afin, dit-il, de ne pas s'endormir en nous écoutant. Il faudra pourtant bien qu'il dorme.

Je remarque dans le maintien, dans les mouvemens de Soulanges quelque chose qui ressemble à de l'impatience... Voici le moment de m'acquitter.

« Du Reynel, passons dans mon ca-
« binet. Je veux vous montrer quelque
« chose.

« Du Reynel, je vous le confie, dit
« Soulanges avec un empressement!... »
Je l'ai deviné.

Je tire un grand fauteuil; j'approche une table; je sors d'une armoire une très-belle optique, avec à peu près cent gravures, parfaitement coloriées, et je fais commencer à du Reynel un voyage autour du monde. Je lui explique très-haut et avec beaucoup de volubilité le sujet de chaque gravure. Je lui parle des mœurs, des usages des habitans avec

autant de facilité que si je tenais à la main l'histoire générale des voyages. Je soutiens son attention, en imaginant de temps en temps quelque anecdote piquante.

Je le conduis ainsi de Paris au Japon. Là, je commence la longue histoire de ces missionnaires et de leurs prosélytes, que le gourvernement n'inquiétait pas, mais qui jugèrent à propos de renverser le gouvernement. Du Reynel commence à bâiller et je deviens plus diffus, plus lourd dans ma manière de conter. Plus d'inflexions variées; une monotonie à endormir des farfadets et des lutins....Il s'assoupit!.... Bon du Reynel! il amène ici la comtesse pour.... Il ne faut pas qu'il s'en doute.

Je continue de parler; sa tête se renverse sur le dossier du fauteuil; ses bras tombent de son gros ventre à ses genoux : me voilà sûr de lui.

Ils sont occupés là-dedans; je pour-

rais m'échapper si ce cabinet avait une issue... Hé, pourquoi ne partirais-je point par ma chambre à coucher? Je présume que Soulanges n'est pas en position de courir après moi.... Mais la confusion de la comtesse, et ce diable de Georges, et Philippe, et les autres, qui sont sans doute en vedette de l'antichambre au bas de l'escalier, et cette robe de chambre, ces pantoufles.... Non, cela ne se peut pas.

Quel carillon !.... ils ont renversé mon trépied. Adieu ma cuvette et mon aiguière. Ils doivent être dans des transes! il faut les rassurer. « Parbleu, Sou-
« langes, vous avez une fureur de vo-
« lant, qui ne ménage rien. Je dormais
« auprès de du Reynel, et vous m'é-
« veillez en cassant mes meubles. » J'entends quelque chose d'un rire féminin qu'on s'efforce d'étouffer. Oh, comme elle me croit sa dupe!

« Soulanges, que s'est-il donc passé là?
« — Le pied a glissé à madame. — Elle
« est tombée peut-être ? — Ah, mon
« Dieu, oui. — Elle ne s'est pas bles-
« sée ? — Oh, pas du tout. Mais je l'en-
« gage à ne plus jouer au volant sur un
« parquet ciré. » Le rusé ! en me parlant, il s'approche de la porte du cabinet ; il lève le rideau ; il passe la tête par le carreau, dont j'ai brisé le verre ; il me voit, tout au fond, étendant les bras, me frottant les yeux...

Cela ne lui suffit pas. Il appuie le genou et le pied contre la porte. Il craint que je rentre trop tôt..... Je suis incapable d'un pareil trait. J'aime mieux passer pour un sot.

Il retire sa tête, il regarde derrière lui ; il se remet à sa lucarne et me propose un piquet à écrire. Je juge que je peux paraître, sans inconvénient pour personne. Je me lève, il ouvre la porte,

et je trouve la comtesse..... une raquette à la main. Voilà de la présence d'esprit. C'est bien.

Je sonne pour avoir une table de jeu. Soulanges court à la porte de l'antichambre.... Le maladroit! il a sans doute donné un tour de clef, et il a oublié.... Une porte fermée, dans certaines circonstances, donne plus à penser qu'une porte ouverte. Je ne dois pas entendre rouvrir celle-ci. Je vais à mon cabinet chercher mon mouchoir... que j'ai dans ma poche.

Nous jouons. Je propose de faire la chouette; on accepte, j'en étais sûr. Celui des deux qui ne jouera pas se tiendra derrière ma chaise; ses yeux pourront dire j'aime, et l'autre viendra lui répondre à la fin du *marqué*... Tout s'arrange ainsi que je l'ai prévu.

Ah, du Reynel a fini sa méridienne. Le voilà. Il nous trouve les cartes à la

main. Bien certainement il ne soupçonne rien. Le bonhomme !

On annonce l'équipage de la comtesse. Ces amours-là m'ont distrait ; ils m'ont ramené aux miennes ; ils m'ont rappelé à mes projets, à mes espérances ; j'ai joué tout de travers. Ils ont été aussi distraits que moi ; ils ont joué plus mal ; mais ils ont eu les *as ;* ils ont gagné, je paye.

Madame d'Ermeuil m'embrasse, sans doute pour autoriser Soulanges à lui demander un baiser. Il le demande, on lui en donne deux, et on me laisse en tête à tête avec l'homme qui va me prêcher les privations, accablé par la satiété. Oh, comme il va dormir !

Il me rappelle que j'avais l'intention de me coucher de très-bonne heure. Je réponds en lui souhaitant le bonsoir. Il congédie Georges ; il ferme tout, prend les clefs ; il les met à leur place ordinaire ; il se couche ; il s'endort.

Que vais-je, que puis-je faire?.... Rien. Projets de bonheur, résolution de tout surmonter, vous n'êtes plus que des illusions mensongères. Connaître Sophie, l'apprécier, brûler d'être auprès d'elle et ne trouver que des obstacles! Oh, ce supplice est affreux!

Quoi, je passerais la nuit dans ce lit solitaire, uniquement parce que monsieur le veut ainsi! Il reçoit ici sa maîtresse; c'est presque sous mes yeux qu'il.... Et moi je me bornerais à des vœux impuissans! non.

Le sort en est jeté. J'exposerais dix tête, si je les avais. Je sors par la fenêtre.

Hé, mais.... Oh, l'excellente idée! Si j'osais.... Hé, pourquoi pas. Ce qui peut m'arriver de pis, c'est d'être découvert, et alors nous verrons.

Je me lève doucement, bien doucement. Je retiens mon haleine; je m'approche du lit de Soulanges. Je prends

sa culotte; je la passe.... Hé, elle ne me va pas très-mal.

Je mets ses souliers, son gilet, son frac. J'enfonce son chapeau sur mes yeux.... Je suis bien, fort bien. Un peu d'adresse, et mon suisse y sera pris.

Il dort, oh, il dort! Jusqu'ici tout va bien; mais le plus difficile est à faire: il s'agit maintenant de prendre les clefs.

J'avance la main, je la retire; je l'avance encore; je hasarde.... Je touche le bout d'une des clefs, et je m'aperçois que le paquet est précisément sous sa tête..... Impossible de les tirer de là.

Quoi, l'amour ne m'inspirera rien!... Ah, j'y suis, j'y suis. J'ouvre mon nécessaire, je prends des ciseaux; je fends le drap derrière le lit, tout le long du traversin. Je glisse ma main dans l'ouverture. Je tire légèrement,

lentement, avec précaution. Le cœur me bat ! oh !

C'est qu'il serait si dur d'être surpris, si humiliant d'être obligé de lui rendre ses habits, d'être en butte à ses plaisanteries !.... Non, non, le paquet se dégage ; il ne tient plus à rien.... Le voici. Ah !

Allons, du courage. Ouvrons les portes, à présent.... Si la serrure, si les gonds crient !.... Je ne le crois pas. Soulanges a fermé, a ouvert, et je n'ai rien entendu. Je tâtonne un peu ; la lampe de nuit est si loin ! Et je ne peux la déranger sans lui passer la lumière devant les yeux.... Bon, la clef entre.... La porte est ouverte.

Que vois-je ! Georges est couché dans la salle à manger. Cette pièce est éclairée par un réverbère suspendu. En baissant la tête sans affectation, il est impossible qu'on distingue mes traits.

Avançons. Il ne dort pas ! Un peu d'audace me tirera d'affaire.

Je vais droit à lui ; je m'approche de son oreille, et je lui dis très-bas : « J'ai
« une affaire pressante à régler pour ma-
« dame d'Ermeuil, et je ne peux trou-
« ver de moment plus favorable que
« celui-ci. Votre maître repose, et je
« serai de retour au plus tard à minuit.
« Cependant il pourrait s'éveiller, et
« user contre vous de son autorité : je
« vais l'enfermer dans sa chambre. »

Je retourne effrontément à la porte et je donne un double tour..... J'en tiens déjà un sous la clef.

Je traverse ma salle à manger, j'ouvre l'antichambre.... Ah, c'est monsieur Philippe qu'on a établi ici ! Tudieu, comme les avenues sont gardées !

Dort-il, veille-t-il ? Il est immobile, la tête appuyée sur le poêle......... Donnons aussi un double tour à l'ami Georges..... Et de deux.

Philippe dort, une pipe à la bouche... Oh, le vilain! passons, et enfermons encore celui-ci..... Et de trois.

Je n'ai plus à tromper que mon cerbère. Mais le drôle est entêté....... comme un suisse. Allons, il faut prendre une démarche assurée, et enfoncer le chapeau un peu plus, si cela est possible. Je descends lestement ; je m'arrête devant la porte de la loge et je frappe au vitrage...... S'il pouvait tirer le cordon tout simplement, sans se mêler de mes affaires !

Ah, parbleu, il a sa consigne comme les autres. Il ouvre sa chatière ; il va me mettre une chandelle allumée sous le nez. « Le cordon. » J'ai grassayé à peu près comme Soulanges, et je me suis hâté de tourner le dos.

« Fous sortez, monsièr te Soulan-
« ches? — Le cordon. — Faut-il fous
« attendre? — Oui. Le cordon. —
« Foulez-fous que ch'appelle le cocher?

« Foulez-fous ein carrosse? — Je veux le « cordon. » Je m'avance toujours vers la porte qui reflète la lumière de la diable de chandelle, que le drôle a sans doute sortie de sa loge, pour faire une inspection complète de ma personne.... Ah! coquin, tu ne mettras jamais un voleur dans de pareilles transes....... Bon, il a enfin rentré sa chandelle; j'entends le bruit, tant désiré, du cordon; le ressort a joué...... Me voilà dans la rue.

Que de ruse, que d'adresse sont nécessaires pour s'échapper d'une prison, puisqu'il en faut tant pour sortir de chez soi!

CHAPITRE VIII.

Cette fois-ci c'est un crime.

TRICK avait raison de me proposer un carrosse : il fait un temps affreux. N'importe, commençons par mettre une rue ou deux entre mon hôtel et moi.

Il pleut à flots. Je me donnerai la fièvre. Hé, n'ai-je pas déjà celle d'amour ? Et puis quand Sophie me verra mouillé jusqu'aux os, elle me forcera à prendre un lit ; elle viendra causer avec moi, et le bord d'un lit est si près du milieu !

Bon, voici une place de Fiacres. « Cocher, à moi. . . . . . Rue Grange-« Batelière, numero 32. »

Oh, quelle mine fera demain Sou-

langes en s'éveillant ! Il appellera Georges. Quelle mine fera Georges en reconnaissant sa voix ! Je les vois d'ici, se parlant par le trou de la serrure, déplorant ma fuite, et s'appitoyant sur des résultats qui n'arriveront point : je suis de fer.

Ils veulent ouvrir les deux battans à la fois : chimère ! Mes pênes, fermés à deux tours, entrent de trois pouces dans leur gâche. Georges appelle Philippe; Philippe le cocher ; le cocher le suisse ; le suisse le serrurier. Le temps s'écoule...... Heureux et tranquille, je déjeune avec ma Sophie.

Soulanges accourt. Il fait un vacarme épouvantable. Il adresse des reproches à Sophie. Sophie baisse les yeux et rougit. Madame d'Elmont l'appelle ; je lui présente la main ; je la mets dans sa voiture; elle me dit un dernier adieu ; elle part. Je suis Soulanges avec la docilité d'un agneau. Je rentre ; je

me jette sur mon lit ; je dors trente-six heures, et tout est réparé.

Le cocher arrête ; je descends ; j'ai la main sur le marteau..... Que vais-je faire ? Me présenter à onze heures, il n'y a rien là d'extraordinaire. Mais passer la nuit ici, exposer Sophie aux réflexions de ses gens, à qui on n'a rien dit du mariage de convention, qu'on congédie, qui doivent avoir de l'humeur, et qui ne manqueront pas de répandre dans le monde....... Non, non, je ne la compromettrai pas davantage. Un instant, un éclair de bonheur, et je retourne, en homme raisonnable, me moquer de tous mes gardes du corps.

Pendant que je raisonne ma conduite, la porte s'ouvre, une femme sort....... C'est elle, oh, c'est elle !
« Monsieur, vos habits sont trempés ;
« vous voulez donc mourir ! — Je
« venais prendre congé de madame de

« Mirville, qui part demain. — Après
« avoir fermé ma boutique, je suis
« venu voir Caroline, lui demander de
« vos nouvelles...... Je ne sais où
« j'en aurai demain. — Traverser Paris,
« à pied, par le temps qu'il fait! — Que
« m'importe le temps? — Mon hôtel
« est bien plus près... — On m'en a ban-
« nie, vous le savez. — Non, Fanchette,
« non, Soulanges vous apprécie; mais
« il m'aime. Il vous a fait des représen-
« tations, vous vous y êtes rendue; il
« n'a pas eu la pensée cruelle de vous
« humilier : je ne l'aurais pas souffert...
« Fanchette, dans quel état vous êtes
« vous-même! Tout entier au plaisir
« de vous voir, de vous parler, je vous
« laisse sous les gouttières. — Je ne m'en
« apercevais pas. — Montons dans
« ce fiacre; nous y serons du moins à
« couvert.

« — Monsieur, faites-vous reconduire
« chez vous. — Et vous laisser seule,

« à l'heure qu'il est, exposée à la pluie !
« Cocher, rue Saint-Antoine, n° 45. »

Excellente fille ! elle m'enveloppe les jambes de son schall. « Il est mouillé, « monsieur, mais il vous garantira de « l'action de l'air. » Elle passe un bras autour de moi; elle m'attire contre son sein; de l'autre main, elle prend les miennes, elle les presse, elle les échauffe de son haleine....... « Ah ! « Fanchette, est-ce là que doit se por-« ter cette haleine de roses ? — Soyons « sages, monsieur. Je ne me console-« rais jamais si....si....» Ce ne sont plus mes mains que son haleine réchauffe.

« Cocher, marchez donc. Nous « irions plus vite à pied.—Je croyais, « monsieur, qu'on oblige un couple, « bien joli, bien amoureux, en le me-« nant au pas.—Ventre à terre, et « double course.

« Le froid me gagne, Fanchette.—

« Faites retourner le cocher. — Je ne « peux me résoudre à vous quitter . . . « Je ne te quitterai pas. » Elle me couvre le corps entier. . . . Avec quoi ? Elle n'a ici qu'elle même.

Nous arrivons, nous descendons. Elle fait un grand feu. Elle m'approche un fauteuil. Elle chauffe du vin et du sucre. « Je ne vous laisserai pas ces « vêtemens. — Que me donnerez-vous? « — Rien. Mettez-vous dans mon lit. « Je vais étendre vos habits devant le « feu : ils sècheront. »

Me voilà dans ce lit, où j'ai été porté mourant ; où j'ai été pleuré de Fanchette, où elle a sucé ma blessure, où elle m'a prodigué les soins les plus tendres. . . . . Jouis de mon retour à la vie : c'est à toi que je la dois.

Elle m'apprête une rôtie ; elle me la présente, comme ce restaurant à Chantilly. . . . avec un air d'intérêt si touchant, avec une grâce si naïve, une

modestie si attirante! La volupté a aussi sa pudeur.

Elle s'aperçoit qu'une douce chaleur commence à circuler dans mes veines. Elle retourne auprès du feu. « Ah, re-« viens, reviens. Est-ce en vain que « l'amour nous a réunis? — La pru-« dence nous sépare. — Fanchette? — « Monsieur? — Vous avez besoin de « vous sécher comme moi. — Je le sais. « — Il y a encore des chaises pour « étendre votre robe, et de la place ici « pour vous. — Je vais quitter ma robe, « mais.... mais.... — Votre cœur « dit-il non? — L'amour connaît-il ce « mot-là? — Tu consens donc! — Je « ne le peux. — Tu ne m'aimes pas. « — Je vous adore. — Et tu consultes la « raison! — La mienne se perd. — Un « baiser seulement. — Si j'en donne un, « j'en voudrai mille. »

Elle a quitté sa robe : elle ne pense pas à en prendre une autre. Elle est

appuyée sur le pied de mon lit. Un bras fait au tour soutient sa tête charmante ; son œil humide est fixé sur le mien.... « Du vin chaud et une femme qui re- « garde ainsi, c'est trop de la moitié.

Les bouts d'un fichu, légèrement jeté sur ses épaules, se plissent sur ma couverture. J'avance doucement une main ; je tire doucement le fichu. Elle soupire ; mais elle s'approche un peu ; un peu encore ; un peu davantage.... Elle tombe dans mes bras. « Tu veux « mourir ! ah, fais que je meure avec « toi ....

....

J'avais bien affaire de recommander d'acheter un lit si étroit ! Comment faites-vous, quand vous ne trouvez pas de place pour deux ?... Comme nous fîmes Fanchette et moi.

« Monsieur, avez-vous dit au cocher « d'attendre ? — Non. Et vous ? — Je « n'y ai pas même pensé. — Tant mieux,

« il ne pourra dire à personne qu'il m'a
« conduit ici. La boutique est bien fer-
« mée ? — Oh, de manière à sou-
« tenir un siége. — Si on frappe, nous
« ne répondrons pas.

« — Vous me faites faire une réflexion
« effrayante. — Et laquelle, Fanchette ?
« — Quand monsieur de Soulenges s'a-
« percevra de votre évasion, il se mettra
« sur vos traces. — Il viendra droit ici...
« et il me fera une scène ! — Mon ami, il
« faut nous séparer. — Fanchette, en-
« core une heure. — Pas une minute. »

Elle se dégage ; elle s'élance ; la voilà
debout. — Tu me quittes, Fanchette !
« — Il le faut. — Je ne me suis jamais
« mieux porté. — Je veux ménager cette
« santé-là. — Oh, reviens, reviens. —
« — Il me semble entendre monsieur
« de Soulanges. Je vous en prie, je vous
« en supplie, levez-vous. »

Elle me laisse. Elle va finir de s'ha-
biller, je ne sais où. Certainement je

me lèverai : que ferai-je ici sans elle ?

Je ne peux m'empêcher de rire, en reprenant les habits de Soulanges....
« Fanchette, Fanchette, il ne viendra
« pas si matin : il n'a à sa disposition que
« des robes de chambre et des pan-
« toufles. Il faut qu'il envoie chez lui, et
« un valet de chambre n'est pas levé à
« six heures. »

Elle ne répond pas !... la boutique est ouverte.... Elle est sortie ; elle m'échappe. Elle veut décidément que je me retire.... Hé bien, je m'en irai, je m'en vais, piqué, outré, je ne reviendrai jamais.

Oh, j'ai pris mon parti. Me voilà déjà à l'orme Saint-Gervais.... Je trouve un café ouvert ; j'y entre ; je me fais servir du chocolat.... et je suis encore si plein de Fanchette, que je ne pense pas à m'assurer si j'ai de quoi payer. Peut-être y a-t-il de l'argent dans ces habits que j'ai pris à la hâte, et dont je n'ai

pas visité les poches.... Douze, quinze, vingt-cinq louis ! Soulanges les reprendra dans mon secrétaire, car bien certainement je ne retournerai pas chez moi, je suis las d'être en prison.

Idées de plaisir s'évanouissent peu à peu. Mes sens calmés me rendent à la raison, et mes réflexions m'épouvantent.... Malheureux, d'où viens-tu? de tromper indignement une femme qui t'adore, qui soupire après le jour où elle pourra te prodiguer tout son être, qui s'expose pour toi aux traits acérés du mépris, qui dans le monde entier ne voit, ne veut que ton amour.

Et Fanchette ne m'a-t-elle rien sacrifié? Belle comme Sophie, aimante comme elle, ne connaît-elle pas aussi cet abandon absolu, source inépuisable de volupté?

Mais Fanchette tient-elle à quelque chose? fixe-t-elle l'attention? a-t-elle des parens qui s'affligeront de sa peine,

qui la partageront? Hé, n'a-t-elle pas assez d'elle-même pour aimer, jouir et pleurer?....

Mais cette mère qui m'implore pour sa fille, qui lui croit mon estime nécessaire autant que mon amour, qui par conséquent me croit estimable moi-même, qui espère, qui se flatte que le bonheur de Sophie et le mien feront le charme de ses derniers jours, qu'ils en prolongeront la durée!... J'ai tout trahi, l'amour, la confiance et la délicatesse que ces deux sentimens devaient faire naître et soutenir dans mon cœur.

Fanchette, Fanchette! oh, cette fois-ci c'est un crime: je le sens à mes remords!

Homme faible, sans caractère, suffit-il du remords pour expier une inconduite révoltante? A quoi servent de vains regrets, s'ils ne te rendent pas sans retour à l'amante abusée, à qui tu as promis, à qui tu dois tout? Guéris

d'une effervescence insensée qui prépare à Sophie des maux cruels et interminables. Sois homme, prends une résolution digne de toi, exécute-la sans balancer, l'honneur te le commande.

L'honneur! il t'a guidé jusqu'au moment où tu t'es soumis à l'empire des sens. Rétablis-le dans tous ses droits; que ta conduite soit telle, que tu puisses avouer hautement toutes les actions de ta vie future.

O ma conscience, ma conscience! ne me traites-tu pas avec trop de rigueur? Ai-je cherché une seule fois l'occasion.... Fanchette elle-même.... Les circonstances ont tout fait.

Leur suis-je tellement soumis qu'il me soit impossible d'en amener de favorables? Ne dépend-il pas de moi de m'éloigner de l'enchanteresse, d'aller chercher un asile contre moi-même entre les bras de Sophie, et quels char-

mes balanceront les siens, quand je ne verrai plus l'objet dangereux ?...

Je n'ai que ce moyen de prévenir une chute nouvelle, puisqu'une inconcevable fatalité nous réunit toujours Fanchette et moi. Je vais partir, je pars à l'instant même; je puis être rendu au château avant Sophie; je l'y recevrai; et si Soulanges a été me chercher chez elle, elle croira que j'ai voyagé pendant toute la nuit. Ce mensonge sera le dernier qui aura souillé mes lèvres : je serai vrai avec Sophie du moment où je ne vivrai plus que pour elle.

J'ai vingt-cinq louis, c'est beaucoup plus qu'il me faut. « Garçon, faites-« moi avancer une voiture... Cocher, « boulevard italien, chez Jacob, carros-« sier. » C'est le mien. Je prendrai une chaise de poste, et j'irai aussi vite... que mon imagination.

« C'est cela, Jacob; voilà ce qu'il me

« ſaut. Des chevaux de poste à l'instant, à la minute. Un louis à celui « de vos gens qui ira me les chercher, « s'ils sont ici dans un quart d'heure. « Je paye les guides comme un prince, « et je veux être mené en consé- « quence. »

Personne ne peut soupçonner ce que je vais ſaire ; personne ne viendra me chercher ici. Soulages ne trouvera aucun indice chez Fanchette, et Sophie est probablement en route. Pauvre Soulanges ! où ira-t-il ?

Que de peines il s'est données pour me procurer une nuit..... Éloignons cette idée. Tâchons d'oublier jusqu'au nom de Fanchette.

Je vais causer avec madame Jacob. Cela me distraira, et m'aidera à attendre les chevaux.... Hé, hé! elle n'est pas mal du tout madame Jacob. Trente ans, de l'embonpoint, de la fraîcheur, la main jolie, et elle entend à demi-

mot. Elle répond de même, et montre, en souriant, les plus belles dents du monde.

J'entends le bruit du fouet; je salue madame Jacob, qui veut bien m'accompagner jusqu'à ma voiture, qui me regarde monter,..... qui peut-être ne se ferait pas trop prier pour monter avec moi... Vaniteux!

« Postillons, à la Ferté-sous-Jouare.
« Ventre à terre, et un écu par poste
« aux guides. »

Me voilà parti. Oh, comme je vais! Mon postillon veut gagner son écu.

Me voilà parti, c'est fort bien. Mais je n'ai pas un habit à mettre, pas une chemise, pas un mouchoir! N'importe, j'écrirai quatre lignes de Meaux, et Georges m'apportera ce qu'il me faut.

Diable! mais si on allait courir après moi? Bah! j'aurai vingt lieues d'avance quand on recevra ma lettre. Oui, j'é-

crirai, par toutes sortes de raisons. Je dois à ce bon Soulanges de le tirer le plus promptement possible de l'inquiétude où il doit être à présent.

« Postillon, au premier relais, vous « mettrez un courrier en avant. » Je veux employer tous les moyens qui peuvent accélérer ma marche.

Je commence à sentir que les forces de cet homme, qui s'imagine en valoir trois, sont bornées comme celles d'un autre. J'éprouve dans tous mes membres une certaine lassitude... Ma tête s'appesantit... Je m'endors.

« Monsieur!.... monsieur!.... — « Que voulez-vous? — Vous êtes à la « Ferté. — Ah! qui donc a payé les « postes? — Ce sont des maîtres. Ils se « sont payés les uns les autres jusqu'ici. « — Et ils ne me connaissent pas. — « Votre carrossier vous a nommé au « postillon de Paris. — Et mon nom a « suffi pour me faire avoir du crédit?

« —On vous aurait mené ainsi jusqu'à
« Strasbourg, si vous n'aviez dit, en
« partant, que vous alliez à la Ferté. »

Je jouis donc en effet de quelque considération. Ma foi, vanité et Fanchette à part, je crois que je la mérite.

Avec quelle liberté d'esprit je nomme Fanchette ! Que l'homme du matin ressemble peu quelquefois à l'homme du soir !

« Quelle heure est-il ?... Onze heures.
« Quinze lieues en cinq heures, c'est
« bien aller. Vous êtes de braves gens.
« Ah, il faut que j'écrive, et que je
« paye, et que je déjeune : la tasse de
« chocolat est déjà loin.

« Un poulet froid ! bon, c'est cela,
« c'est excellent. Vite, vite, je n'ai pas
« un moment à perdre.

« Du papier, une plume et de l'encre
« sur la même table... Postillon, voilà

« votre argent. Des chevaux dans un
« quart d'heure. »

Je mange, j'écris, je bois, tout ensemble. Pauvre Soulanges! que dira-t-il en recevant ce billet? Que je suis incorrigible, et il aura raison. « Ah! mon « cher Soulanges, renvoyez-moi ce « portrait, qui va me devenir inutile, « mais auquel la bonté délicate qui me « l'a offert, donne un prix toujours « nouveau. Joignez-y les lettres de Sophie, des habits, du linge de toute « espèce et de l'argent. Adieu, l'homme... l'homme aux précautions inutiles.

« Postillon, à Montmirel. »

Me voilà reparti. Sophie est-elle passée, est-elle derrière moi? Le dernier postillon n'a pu me rien dire, et je n'ai pu, moi, interroger les autres en dormant. Je saurai quelque chose à la poste prochaine....

Non, il n'est pas passé ici de berline;

on n'y a pas vu de dame de toute la journée. C'est moi qui lui ferai les honneurs de son château...... Tendre et confiante Sophie! Elle me tiendra compte de tout; elle me plaindra d'avoir passé une nuit... Oh, ne parlons plus de cette nuit-là. Ne voyons, ne pensons, ne rêvons que Sophie. Vivons pour l'adorer et le lui prouver à chaque instant du jour. Transformons sa terre en un lieu nouveau. Que l'amour y déploie ses charmes et sa puissance.

J'ai dépassé Montmirel; je vais arriver à Yatry. Cest là qu'est ce château, où deux êtres, isolés du monde entier, vont se suffire à eux-mêmes, et s'oublier au sein de la plus pure félicité.

Parbleu, il faut que j'avoue que personne ne voyage comme moi, et que j'arrive partout d'une façon extraordinaire. A Ermeuil, en veste de nankin, en culotte de peau, et perclus de tous mes membres; ici, avec des

habits escamotés à leur propriétaire, qui me vont... à peu près, et je n'ai pas le moindre petit paquet. Comment serai-je reçu par des domestiques, qui ne me connaissent pas? Ils vont me prendre pour un aventurier, et, s'ils sont prudens, me mettre à la porte de chez moi... de chez moi! ce n'est pas encore le mot propre. Il le deviendra, je l'espère, je le crois, j'en suis sûr; je l'ai promis à madame d'Elmont, et cette promesse est si douce à remplir!

Ne l'ai-je pas dit? le maître d'hôtel me reçoit plus mal encore que La Roche; il me toise de l'œil, il fronce le sourcil; il écoute, en secouant de temps en temps la tête, l'histoire assez peu vraisemblable que j'ai arrangée en route. Je suis sur les marches du vestibule; le maître d'hôtel barre la porte vitrée, et demeure immobile. Le prendre par le collet, l'envoyer dix pas en arrière, se-

rait le moyen de tout terminer. Mais quelle manière de prendre possession d'un château ! Et puis, ce maître d'hôtel n'est pas seul ici : je ne veux pas renouveler la scène de l'oncle Antoine et de maître Jacques. Les voies de conciliation sont toujours les plus sages, et ce sont celles que je vais employer.

« Monsieur, vous parlez très-bien ;
« vous avez même l'air d'un fort hon-
« nête homme ; mais un honnête hom-
« me et un fripon se ressemblent beau-
« coup. Nous attendons madame de
« minute en minute ; mais madame
« n'a pas parlé de monsieur, et mon-
« sieur est un personnage assez mar-
« quant pour qu'on ne l'oublie pas.
« Monsieur, que l'usage devrait avoir
« placé dans la voiture de madame,
« arrive seul, sans domestiques, sans
« effets, en linge sale, habillé de façon
« à faire douter que ses vêtemens aient

« été faits pour lui, et monsieur doit
« sentir que ces circonstances réunies
« ne prouvent pas en faveur de sa vé-
« racité. Je conseille à monsieur d'aller
« s'établir ailleurs, et, quel qu'il soit,
« il conviendra intérieurement que je
« fais mon devoir.

« — Il faut donc que j'aille m'instal-
« ler dans un cabaret de village? —
« Pourvû que monsieur n'entre point
« ici, je le laisse maître absolu de ses
« actions. — C'est très-honnête. Vou-
« lez-vous bien au moins faire remiser
« ma chaise de poste? — Oh, selon les
« apparences, elle ne restera pas long-
« temps ici, et il sera tout aussi facile
« de la prendre dans la cour, que sous
« la remise. »

Il tire à lui les portes en bois, met les crochets, et me laisse en effet maître absolu de mes actions.

Allons, cherchons un cabaret. Dînons-y, restons-y jusqu'au dénouement.

J'entre dans une maison de très-mince apparence. J'y serai probablement fort mal.... Ah, une heure est bientôt écoulée, et c'est tout ce que je peux avoir en avance sur Sophie.

Bon, le cabaret est en face du chemin de Montmirel. Je verrai arriver la femme charmante... Non, je courrai au-devant de la voiture, dès que je l'apercevrai. La presser sur mon cœur cinq minutes plus tôt, c'est gagner une année.

« Que veut monsieur ? — A dîner..
« — Voulez-vous du lard salé ? — Des
« œufs frais. — Nous avons une gibe-
« lotte de lapin. — Des œufs frais. —
« Une épaule de mouton bouillie. —
« Des œufs frais, des œufs frais. — Des
« œufs frais, soit. »

A la fin de ce court dialogue, je vois entrer, dans la chambre où je me suis mis, deux gendarmes, le sabre au côté, et des pistolets à la ceinture. Ils vien-

nent me regarder sous le nez. Je n'aime pas cela, et je me retire à l'autre extrémité de la chambre. Les gendarmes m'y suivent. « Dites-moi, messieurs, où « vous avez appris à vivre? — C'est « nous, monsieur, qui l'enseignons aux « gens de votre espèce, et nous allons « vous donner une première leçon. « Voulez-vous bien nous accompagner « chez monsieur le maire du lieu? — « Je n'ai rien à faire chez lui. — Mais « il désire vous parler. »

Ce diable de maître d'hôtel a fait quelque *quiproquo*. Mes gendarmes insistent, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les suivre, accompagné, selon l'usage, de toute la canaille de l'endroit.

Monsieur le maire est un bon Champenois, dans toute l'étendue du mot, et une bête en place est toujours une bête redoutable. Il est temps que Sophie arrive et me reconnaisse, ou, se-

lon les apparences, les choses vont mal tourner.

Ah, c'est la fille du maire qui lui sert de greffier ! Le procès-verbal sera bon à lire, . . quand je serai sorti d'ici.

« D'où êtes-vous ? — De Paris. — « Votre nom ? — De Francheville. — « Vos qualités ? — Je n'en ai pas. — « Votre état ? — Je n'en ai pas. — Vos « papiers ? — Je n'en ai pas.

« — Que l'accusateur paraisse. » On fait entrer le maître d'hôtel. « Connais- « sez-vous ce monsieur-là — Que trop, « parbleu. — Mais il ne vous connaît « pas. — Oh, il me connaîtra bientôt. « — En attendant, je vous envoie en « prison. — En prison, moi ! — Tout « comme un autre.

« — Un moment, s'il vous plaît. En- « voyez à Montmirel : je suis connu à « la poste. » Si j'avais retenu mon postillon un instant de plus, rien de tout ceci n'arriverait. « Que j'envoie à Mon-

« mire! La gendarmerie y va demain :
« elle vous y conduira, et là, vous vous
« expliquerez à votre aise. En prison.
« — Mais, monsieur le maire... — Pas
« de mais. — Si.... — Point de si. En
« prison, en prison. »

Parbleu, c'était bien la peine de m'évader de celle de Paris, pour venir ici en poste me faire remettre dans une autre, qui, sans doute ne vaudra pas la première.

« Où diable me fourrez-vous là? —
« Oh, vous n'y serez que jusqu'à de-
« main, et une nuit est bientôt pas-
« sée. » Ils m'ont logé dans le bas d'un colombier, où je peux à peine me tenir debout, et les pigeons font un carillon infernal sur ma tête. La porte est solide, et ils ont tiré deux gros verroux sur moi !... Le joli traitement qu'ils me font là! Deux bottes de paille, du pain et de l'eau. Le concierge ne me brusque pas; mais il a pris ses pré-

cautions : pendant qu'il monte mon ménage, deux grands drôles sont en faction en dehors de la porte, armés chacun d'une fourche, dont les dents sont d'une longueur !....

« Monsieur le concierge, je voudrais « un meilleur ordinaire que celui-là.
« — Combien voulez-vous dépenser ?
« — Six francs. — Toutes mes provi-« sions ne les valent pas. Donnez-moi « vingt sous, et vous dînerez comme « un prince. »

Ce geôlier-là ne sait pas encore son métier.

Ma foi, je suis encore mieux ici qu'au château d'Ermeuil au moment de mon arrivée : je vais dîner comme un prince, et je ne suis pas menacé de la sauce piquante.

Diable, Diable ! le temps s'écoule bien lentement. Il est inconcevable que Sophie ne soit pas arrivée, et il n'y a qu'elle qui puisse me tirer d'ici......

Peut-être est-elle au château, et dans les premiers momens d'embarras, ce maudit maître d'hôtel n'aura pas pensé à parler de moi.

Ah, voilà le geôlier et son dîner de prince. Une gamelle garnie de pommes de terre, et une bouteille de vin du crû. Quelle pénitence je vais faire là ! Il faut rire, ou se désoler. Ma foi, j'aime mieux rire. Du Reynel s'arracherait les cheveux. Oh, que n'est-il ici !

« Monsieur le concierge, allez au « château, et sachez si madame de « Francheville est arrivée. » Madame de Francheville ! Que ce nom résonne agréablement à mon oreille ! Je vais devoir à cette femme céleste ma liberté d'abord, et les plus douces jouissances de l'amour. Que le bonheur me paraîtra précieux, acheté par cette courte épreuve !

Elle est un peu dure cependant. Hé, notre vie entière est-elle autre chose

qu'une suite d'alternatives de bien et de mal! Qu'est-ce que le repos, sans le travail, et l'amour sans contrariétés?... Ah, mon cœur n'en a pas besoin. Il sera toujours le même. Sophie y règnera toujours.

Elle n'est pas arrivée, dit le concierge. Voilà qui devient inquiétant. Une roue brisée, la voiture versée dans un fossé, dans un précipice, des voleurs... Que sais-je? « Mon ami, mon cher « ami, retournez au château; dites au « maître d'hôtel que madame devait « être ici à peu près aussitôt que moi; « qu'il lui est arrivé quelque accident; « que je veux, que je lui ordonne de « monter à cheval; que tous les domes- « tiques y montent; qu'ils courent sur « la route de Paris, et qu'ils ne revien- « nent que lorsqu'ils pourront me don- « ner des nouvelles de leur maîtresse. »

Le maraud me rit au nez. « J'veux, « j'ordonne! n'dirait-on pas qu'c'est

« vraiment l'seigneur du village qui « parle. » Il ferme mon guichet et me laisse en proie aux idées les plus affligeantes.

Dix heures sonnent à l'horloge de l'église ! . . . . . Je ne m'occupe plus de moi ; je suis tout à Sophie. Mon imagination alarmée ne me présente que de sinistres tableaux. Attente insoutenable, cruelle anxiété ! Oh, si j'étais libre, je volerais au-devant d'elle, et peut-être de la plus poignante des infortunes. . . . Cette porte est de fer ; il m'est impossible de l'ébranler.

Onze heures ! . . . . .

Minuit !...Je ne me possède plus.... Il faut sortir d'ici... Et comment ? Je n'ai pas observé les lieux, je suis dans les ténèbres et dépourvu de toute espèce de ferrement.

Je me roule sur cette paille. . . . Je me relève. . . je marche. . . J'accuse les

hommes, les élémens, la fortune ; j'invoque l'amour et le retour de la lumière... Une heure sonne! Je me rejette sur ce lit de douleurs, accablé, anéanti.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES

CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.

UNE
MACÉDOINE.

TOME QUATRIÈME.

Imprimerie de DUFEY, à Pontoise.

UNE

MACÉDOINE,

PAR PIGAULT-LEBRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

TOME QUATRIÈME.

Diversité, c'est ma devise.
LA FONTAINE.



A PARIS,
Chez J.-N. BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le Théâtre Français, n° 51.

1821.

UNE

MACÉDOINE.

CHAPITRE PREMIER.

Je la retrouve.

Un bruit soudain me tira de l'espèce de léthargie dans laquelle j'étais tombé. Je crus apercevoir, à travers quelques fentes de ma porte, des traits de lumière, qui disparaissaient, pour renaître l'instant d'après. Je me levai précipitamment, au cri de mes verroux, inquiet et impatient de savoir ce qu'on me voulait à cette heure.

Ma porte s'ouvre. La cour, cette

cour triste et fangeuse, est éclairée par cent flambeaux. Tout le village est rassemblé. Est-ce un *auto-da-fé* qu'on prépare ?.... Non, les paysans s'empressent, m'approchent. La bienveillance et la timidité sont peintes sur ces figures, si menaçantes huit ou dix heures auparavant.

Mes yeux percent la foulent, et s'arrêtent sur un groupe de femmes : dans toutes les circonstances de ma vie ; ce sexe a été l'objet de ma première attention, de mes hommages, de mon culte. Parmi ces paysannes, je distingue plusieurs dames, qui cherchent à pénétrer jusqu'à moi. La multitude, toujours croissante, s'ouvre devant elles avec des marques de respect. Une d'elles s'élance dans mon colombier : « Les cruels ! comme ils l'ont « traité ! » Je reconnais la voix de Sophie !

Je la vois, je lui parle, je la presse

sur mon cœur. Toutes mes alarmes sont dissipées ; j'ai oublié la nuit de douleur, qui s'est si lentement écoulée ; je renais au bonheur.

Monsieur le maire vient me faire de très-humbles excuses : j'ai bien le temps d'écouter ses sornettes. Il me prie d'observer que les apparences étaient contre moi : il n'y a que les sots pour qui apparence et conviction soient la même chose.

Ah ! voilà madame d'Elmont...... J'aurais dû la reconnaître plus tôt ; mais la mère d'une fille charmante joue toujours un rôle subordonné, quelqu'aimable qu'elle soit, quelques égards qu'on lui marque. Tout est amour pour sa fille ; tout pour elle est complaisance. On endort cerbère avec de petits gâteaux, et les mamans avec de petits soins.

Je vais à madame d'Elmont, je la salue, je l'embrasse....... Qui donc

veut-elle me présenter ? . . . . Hé, c'est ce faquin de maître d'hôtel, confus, repentant, qui veut aussi me haranguer. Au fond, cet homme s'est conduit en domestique vigilant, zélé. Il faut le rassurer, le rendre à lui-même.

Que viens-je donc de lui dire ? Je n'en sais rien. Mais un murmure général d'approbation s'élève autour de moi, et cela fait toujours plaisir.

Oh, encore des harangueurs ! Ce sont mes deux gendarmes. « Messieurs, « vous ne savez pas que j'ai plus « besoin de repos que de complimens; « abrégeons, s'il vous plaît. Tout le « monde a fait son devoir; je n'ai pas « d'humeur ; je suis très-sensible à « vos excuses ; mais je veux sortir « d'ici. »

Sophie me prend une main, j'offre un bras à madame d'Elmont. Tout le village nous suit, en criant, *Vive monseigneur*. Pour me débarrasser de ce

cortège incommode, je fais circuler ce qui reste d'espèces dans les goussets de Soulanges. Les acclamations augmentent. On nous accompagne jusqu'à la grille du château : on va y entrer avec nous. « Oh, ma foi, mes amis, vous « n'irez pas plus loin. Je crois qu'à six « heures du matin on peut se sou- « haiter le bonsoir. » Je ferme la grille après moi; je suis tout à Sophie.

A quoi comparer ce peuple, qui eût crié hier *bravo*, si on m'eût crucifié, et qui ce matin crie vive monseigneur? Le peuple est une boule toujours prête à rouler dans tous les sens.

Sophie n'a pas soupé; j'ai fait un fort mauvais dîner, et monsieur le maître d'hôtel nous engage à nous restaurer un peu. Il a raison. Je prévois d'ailleurs que bientôt il faudra nous séparer, et je suis si bien auprès d'elle! « Sophie, « quelques momens encore à l'amour. « Passons-les à table, puisqu'il faut se

« borner à cela. — Oh, bien certaine-
« ment il le faut. N'est-il pas vrai,
« maman? » Voilà maman établie mon médecin consultant.....Je mettrai sa vigilance en défaut.

Ce bon maître d'hôtel! comme il s'efforce de me faire oublier sa bévue! il me sert, il coupe mes morceaux; il mangerait pour moi, si la chose était possible. Comment mangerais-je? Je la vois, je suis assis près d'elle, près d'elle, que j'ai cru avoir perdue. Je puise dans ses yeux charmans une sève que ne peuvent communiquer les mets les plus exquis, le chambertin le plus délicat.

« Mon gendre, permettez que je me
« place entre vous deux. » Le docteur a raison, et j'ai tort de dédaigner ce que m'offre monsieur le maître d'hôtel. Pour aimer il faut vivre, et pour vivre il faut manger. Rien de simple et de vrai comme cela.

« Chère Sophie, ce repas est déli-
« cieux, après les angoisses cruelles
« qui l'ont précédé. — Mon ami, nous
« en avons tous éprouvé. — Et vous
« aussi, femme charmante ! — J'ai cru
« que ma fille perdrait la raison, quand
« Soulanges est venu savoir si vous
« aviez paru à l'hôtel. — Soulanges m'a
« cherché ? — Partout où il a présumé
« que vous pouviez être. — Ce bon
« Soulanges ! Et comment a-t-il fait
« pour sortir de chez moi ?

« — Vous sentez quel a été son éton-
« nement, lorsqu'à son réveil il ne vous
« a pas trouvé dans votre lit. Il s'est
« levé, il a fait dans l'appartement la
« plus exacte perquisition ; plus de
« Francheville, et plus de clefs sous le
« chevet de Soulanges. Il était facile de
« juger que vous étiez sorti par la
« porte, ainsi plus d'inquiétude sur
« les suites d'un saut par la fenêtre.

« Soulanges a appelé Georges, et

« Georges est demeuré stupéfait en re-
« connaissant la voix d'un homme qu'il
« croyait loin de l'hôtel. Tous deux
« ont approché l'oreille du trou de la
« serrure; ils se sont expliqués, et vous
« êtes demeuré convaincu d'avoir pris
« les vêtemens de votre ami, de vous
« être donné pour lui de chambre en
« chambre, et d'avoir ainsi gagné la
« rue.

« Cependant Soulanges et Georges
« étaient enfermés chacun de leur côté.
« Philippe, que Georges a appelé, l'é-
« tait du sien. Il fallait briser les portes,
« ou les faire ouvrir par un serrurier.
« Soulanges, qui aime les moyens doux,
« s'est décidé pour le second parti.

« Mais qui pouvait aller chercher le
« serrurier?... Écoutez-moi donc,
« monsieur; vous avez toute la vie
« pour regarder ma fille et lui sou-
« rire. — J'y suis, madame, j'y suis.
« — Le suisse seul était libre d'entrer

« et de sortir. Mais le bonhomme, à « qui le prétendu Soulanges avait dit en « sortant qu'il allait revenir, s'était « amusé avec sa bouteille, moyen cer« tain pour un suisse d'abréger le temps. « Il avait fini par s'endormir, et dormait « si bien que les cris de Soulanges, de « Georges et de Philippe n'ont pu le « réveiller.

« La patience a ses bornes, comme « toutes les vertus. Soulanges fait passer « le mot d'ordre à Georges, qui le rend « à Philippe, et ce mot le voici : jetez « par la fenêtre tout ce qui peut faire « du bruit sur le pavé.

« — Ah, mon Dieu, mes services « de porcelaine!.... le poêle démonté par « parties.... — Tout est brisé ! — Tout. « — Il valait mieux cent fois enfoncer « les portes. — Ah ! médite-t-on, cal« cule-t-on, quand on est inquiet sur « le sort d'un homme comme vous ? « Philippe, moins éloigné que les

« autres de la loge du suisse, pouvait
« plus aisément se faire entendre, et il
« a exécuté l'ordre avec une exactitude
« digne d'éloges.

« Le suisse bâille enfin; il étend
« les bras, et parvient à se mettre sur
« ses jambes. Le bruit des assiettes, des
« terrines, qui volent en éclats, l'atti-
« rent dans la cour. Il s'imagine que
« vous soutenez un siége, et il prend
« son sabre, non pour venir vous dé-
« fendre, mais pour aller, avec sûreté
« de sa personne, chercher du renfort
« aux écuries, et dans les dessus des
« remises.

« Le cocher et les autres domesti-
« ques arrivent, l'un en caleçon, l'autre
« en chemise; celui-ci a passé un bas et
« a oublié ses souliers, celui-là pour tout
« vêtement n'a que son chapeau. Ils ont
« pour armes défensives des fourches,
« des balais; des vans leur servent de
« boucliers. Ils marchent en ligne; ils

« arrivent dans la cour d'entrée, et trou-
« vent pour ennemis Soulanges, Geor-
« ges et Philippe, appuyés chacun sur
« leur croisée et riant aux éclats.

« La montagne en travail enfante une
« souris : les exploits de vos gens se
« sont bornés à faire lever une heure
« plus tôt que de coutume un pauvre
« serrurier, qui n'était pour rien dans
« l'escapade de leur maître.

« Soulanges a parlé ; le carrosse est
« prêt. Il se gardera bien d'envoyer
« prendre des habits chez lui : il sait
« qu'avec vous il n'y a pas une minute
« à perdre. Il passe votre robe de cham-
« bre, un pantalon, des pantoufles, et
« il vient nous éveiller dans ce burlesque
« équipage

« Un sourire de satisfaction a brillé
« sur la figure de ma fille, quand elle
« a appris votre évasion. Elle l'attribuait
« à l'amour, à l'empressement de vous
« réunir à elle. Mais quand elle a su

« que Soulanges avait été déjà dans deux
« ou trois maisons, où on n'avait rien
« pu lui apprendre de vous, l'inquiétude
« a commencé à naître, la réflexion a
« produit les alarmes; un nouveau duel,
« un assassinat nocturne pouvaient vous
« avoir ravi sans retour à sa tendresse.
« Bientôt la tête s'est perdue au point
« de vouloir aller elle-même vous cher-
« cher chez toutes les personnes que
« vous connaissez. La berline nous
« attendait depuis long-temps; Sou-
« langes nous engageait à partir; il lui
« promettait de continuer ses recher-
« ches; elle ne voulait s'en rapporter
« qu'à elle du soin de retrouver son
« époux.... Oui, embrassez-la, elle le
« mérite : jamais on n'a aimé comme
« elle. Mais venez vous remettre à
« votre place.

« La plus grande partie de la journée
« s'est écoulée en plaintes, en pleurs
« d'une part, en consolations de l'autre.

« Enfin, sur les quatre heures du soir, « Soulanges a paru dans ses habits ordi- « naires. Il tenait une lettre à la main : « c'est celle que vous avez écrite de la « Ferté. Le calme a reparu sur toutes les « figures ; la joie est rentrée dans tous les « cœurs. Ma fille a sauté les escaliers, « pour être plus tôt dans la berline, der- « rière laquelle Georges et Philippe « attachaient votre malle. Nous par- « tons.

« Elle ne cessait de presser les pos- « tillons, de répéter : courir la poste la « nuit, dans l'état de faiblesse où il est « encore ! Combien il mérite d'être « aimé ! »

Je me levai, hors de moi, je n'écoutai plus madame d'Elmont. J'embrassai Sophie, je l'embrassai encore ; oh, comme je l'embrassai ! je lui devais une expiation de mes torts, et je revenais dans ces embrassemens du trouble où m'avaient jeté sa bonne foi, sa

confiance. Chère, adorable Sophie, tu es loin de soupçonner.... Soulanges m'a sans doute été chercher rue Saint-Antoine, et n'a pas nommé la séductrice.... Oublions à jamais cette nuit et Fanchette.... Voilà dix fois que je veux oublier tout ce qui n'est pas Sophie, et ma mémoire, mon imagination, cruellement fidèles et ardentes, me retracent sans relâche.... Tout souvenir étranger à Sophie va disparaître devant elle. Ses yeux, ses mains, ses lèvres, tout en elle est expressif et caressant. Elle attire mon cœur, elle le fixe, elle l'enchaîne, il bat contre le sien. Il n'est plus pour moi qu'une femme dans l'univers, et je suis auprès d'elle.

« Vous oubliez, mon gendre, que le « mois n'est pas expiré. — Ah, maman, « il y a si long-temps que je l'ai vu! — « Ma fille, cet air suppliant ne me dé« sarmera point. Revenez ici, mon« sieur.... Oh, comme il me regarde!

« Vous ne réussirez pas plus que So-
« phie : je suis inexorable. Mettez-vous
« là, et écoutez la fin de mon histoire.
« On aime à conter à mon âge, et on
« sait bon gré à son auditoire de vou-
« loir bien être attentif. »

Elle me peint l'étonnement de Sophie, qui ne me voit point à son arrivée au château. Elle m'attendait à la portière de la berline ; elle me cherche des yeux dans la cour, sous le vestibule. Elle descend de voiture, elle court, elle va de chambre en chambre. Ses domestiques peuvent à peine la suivre. La rapidité de sa course éteint la moitié des flambeaux.

« Où donc est-il, s'écrie-t-elle enfin ?
« — Qui, madame. — Monsieur de
« Francheville. — Quoi, madame, c'est
« vraiment lui qui est arrivé aujour-
« d'hui ! — Hé, sans doute. Où est-il ?
« — Malheureux, qu'ai-je fait ! Je suis
« perdu. — Qu'y a-t-il donc ? Vous m'a-

« larmez. — Madame, je n'ose vous le
« dire. — Vous me faites mourir. Parlez
« donc, cruel homme. — Hé bien, ma-
« dame, monsieur est... il est... — Où ?
« — En prison. — En prison, en prison,
« dites-vous ! et qui l'a fait mettre là ?
« — Hélas, c'est moi, madame. Pardon-
« nez-moi, pardonnez-moi....

« En un instant le château est boule-
« versé. On court, on s'appelle, on se
« presse, on ne peut arriver assez tôt
« chez le maire. Les reproches de ma
« fille, les excuses du maître d'hôtel,
« les murmures, les réflexions des va-
« lets, des jardiniers, l'éclat de dix flam-
« beaux éveillent les gens du village, à
« mesure que nous le traversons. Ils
« sortent, vêtus à peu près comme
« vos gens, armés à la hâte pour votre
« défense. Nous arrivons chez le maire ;
« il nous conduit à votre colombier ;
« vous savez le reste. Mais vous oubliez,
« et moi aussi, qu'il est sept heures

« du matin, que nous avons passé la nuit
« en voiture, vous sur la paille, et qu'il
« est temps de nous mettre au lit.

« — Hé, madame, je ne demande
« que cela. » Je prends la main de Sophie; elle se lève, elle me devine, elle sourit; elle s'appuie mollement sur mon bras; elle me suit.

« Ah, ah! je croyais n'en avoir qu'un
« à garder, et je vois qu'il en faut sur-
« veiller deux. Arrêtez-vous, s'il vous
« plaît : Justine, faites conduire mon-
« sieur à son appartement. — Madame...
« madame.... — Hé bien, qu'est-ce?
« — Vous m'avez en effet donné des
« ordres; mais j'ai osé prendre sur moi
« de ne pas les exécuter. — Et la raison,
« mademoiselle? — Comment séparer
« un si joli couple, qui s'aime si ten-
« drement! Madame et monsieur pa-
« raissent avoir tant de choses à se dire!
« — Vous êtes connaisseuse; mais je
« prie de garder pour vous vos obser-

« vations, et de vous souvenir qu'un
« obéissance passive est le premier de
« vos devoirs. Allez faire ce que je vous
« ai ordonné.

« — Vous la grondez, maman. — Et
« j'ai tort, n'est-il pas vrai ? — Mais je
« crois presque qu'oui. — Sois raison-
« nable, ma Sophie, sois-le pour Fran-
« cheville et pour toi. Laissez-la donc,
« monsieur, et suivez-moi : j'ai à vous
« parler d'affaires importantes. »

On ne résiste pas à une maman aimable, quelque fâcheuse qu'elle soit d'ailleurs : je suivis madame d'Elmont.

Elle me conduit à son appartement, et les affaires dont elle veut m'entretenir se bornent à des remontrances très-raisonnables, très-prudentes sur la nécessité de me ménager encore. Les gens froids sont insupportables : ils jugent le genre humain d'après eux.

Madame d'Elmont termine un assez long discours, que j'ai écouté avec beau-

coup de docilité, en m'annonçant la résolution irrévocable de coucher dans l'appartement de sa fille, jusqu'à ce que le mois soit révolu.

A-t-on jamais rien imaginé de plus perfide?... J'allais répondre par cent argumens d'une force irrésistible.... Elle sort tout à coup, donne deux tours à la serrure, et emporte la clef.

Je suis donc destiné à passer d'une prison dans une autre! Je frappe du pied, je crie un peu, je me calme bientôt. Je sens intérieurement que des trois le plus sage est madame d'Elmont, et que je n'ai rien de mieux à faire que de dormir sept à huit heures. Je me résigne; je me mets au lit.... mais au réveil nous verrons. Il y a des jardins ici, des bosquets, peut-être quelque temple, quelques ruines.

Oh, comme je dormais, lorsqu'une petite main m'éveilla, en allant et venant légèrement sur ma couverture!

« Qui est là ? — C'est moi, monsieur.
« — Ah, c'est Justine. Et par où êtes-
« vous entrée ici ? — Toutes les portes
« ont deux clefs, et il faut bien que
« les domestiques en aient une : si
« on se trouvait incommodé la nuit,
« qu'on sonnât.... — Voilà qui est très-
« bien vu. Mais que me voulez-vous,
« Justine ? — Il y a six heures que mon-
« sieur dort, et madame aussi. J'ai
« pensé qu'ils ne seraient pas fâchés de
« se donner le bonjour sans témoins.
« — Oh, tu es une fille charmante,
« accomplie ! ... Mais madame d'El-
« mont ? — Elle a pris la chambre à
« coucher de madame de Francheville ;
« sa fille s'est contentée de mon cabinet,
« et j'ai aussi la clef d'une seconde porte
« qui donne sur un escalier dérobé. —
« Ma chère amie, il est impossible d'a-
« voir plus de pénétration, d'intelli-
« gence, et de rendre un service plus
« à propos. — Madame d'Elmont s'i-

« magine que tout le monde doit être
« aussi calme qu'elle et ses quarante
« ans.—Je ne te soupçonne pas ce
« défaut-là, Justine.—Ma foi, mon-
« sieur, le plaisir fait oublier le défaut
« de fortune.—Voilà en quatre mots
« tout un traité de philosophie.—Tour-
« nez-vous donc un peu, monsieur.
« — Tu as peur?—Non, mais la dé-
« cence....—Tu as raison, tu as raison.
« Donne-moi cette culotte.—Monsieur
« n'en a pas besoin. — Tu as encore
« raison. Passe-moi cette robe de
« chambre.—Mais, monsieur, vous
« me faites faire des choses....—Et
« tu fais tout à merveille. Marchons,
« Justine.

« J'espère que nous ne rencontrerons
« personne.—Et qu'aurait-on à dire?
« Monsieur passe chez madame : quoi
« de simple comme cela? Madame d'El-
« mont croit monsieur malade; mon-
« sieur croit qu'il se porte bien; aucun

« domestique ne s'ingérera de prendre
« parti pour ou contre. — Tu as de l'ex-
« périence. — Comme une veuve, mon-
« sieur. Mais taisons-nous; voilà le petit
« escalier. »

Avec quelle adresse elle ouvre et referme cette porte !... Je m'approche d'un petit lit bien blanc.... Le sommeil l'embellit encore. Tout est charmes sur sa figure; tout est volupté dans son attitude. Comme ce bras s'arrondit sous cette tête divine ! Comme ce sein se dessine, se détache et se soutient ! Pas de lacet, pas un ruban : c'est du marbre que couronne un bouton de rose.... Heureux, trop heureux mortel, tout cela est à toi !

Assurons-nous que rien ne troublera les délicieux mystères. Je mets les loquets partout. Madame d'Elmont aura le grand escalier à sa disposition.

Encore un lit étroit, mais étroit !... Il n'y a pas d'inconvénient qui ne pré-

sente quelque avantage à qui sait tirer parti de tout. Ses yeux charmans s'ouvrent, me fixent. Son cœur palpite de plaisir... « C'est toi, c'est toi! Oh, je « savais bien que tu tromperais la sur-« veillance de maman... » Voilà tout ce qu'elle peut dire.

Heureux qui dans le secret et le silence dépouille la pudeur de son voile; malheur à qui ne s'empresse de le laisser retomber devant un œil curieux ou indiscret : lecteur, je ne vous dirai rien de plus.

Aux transports les plus doux avait succédé un sommeil paisible. Pressés, enlacés l'un dans l'autre, nous n'avions plus qu'une âme et qu'un cœur. Les songes rians effeuillaient sur nous le pavot et la rose....Qui vient nous arracher à ce calme délectable, qu'on goûte si parfaitement, et qu'on ne peut décrire? On frappe à la porte du cabinet. « Sophie, ma fille! — Maman? — Cet

« homme-là a perdu la raison et nous la « fera perdre à tous. — Qui, maman ? « — Francheville. — Qu'a-t-il donc fait ? « Il est reparti. — Je ne le crois pas, « maman. — Il n'est pas chez lui, et « aucun des domestiques ne l'a vu. — Il « est sans doute allé prendre l'air dans « le parc. — Non, les domestiques ont « trouvé en bas toutes les portes fer- « mées. Mais ouvrez-moi donc. Je n'ai- « me pas à causer à travers une cloison. « — Maman, je ne suis pas levée. — « Pourquoi donc vous enfermer ainsi ? « Si vous aviez eu besoin de quelque « chose, par où serait-on entrée dans « ce cabinet ? — Oh, j'ai ici tout ce qu'il « me faut. » Et à chacune de ces répon- ses, elle me faisait une petite mine si drôle, et chaque mine provoquait, amenait un baiser si doucement, si doucement pris et rendu !

« Sophie, il est trois heures : je vais « vous envoyer Justine. — Maman, je

« n'ai besoin de personne. » Une mine plus comique que les autres me fit perdre mon sérieux. Un éclat de rire, que je ne retins qu'à demi, trahit tous nos secrets.

« Cela est affreux, Sophie, cela est « impardonnable! vous perdrez cet « homme-là. Vous êtes devenue inca- « pable de réfléchir, de rien prévoir; « vous ne pensez pas même au rôle très- « inconvenant que vous me faites jouer « dans ce moment-ci. — Oh, pardon, « pardon, ma bonne maman. — Votre « bonne maman vous abandonne à vous- « même, puisque ses représentations « et ses soins sont tout-à-fait inu- « tiles.

« Mon ami, maman est fâchée. — « Mon ange, il faut faire notre paix. — « Oui, levons-nous. Mais dis-moi donc « comment tu es entré ici? »

Je lui contai tout, et il fut arrêté que nous ne dirions pas un mot de Justine,

qui eût pu souffrir de l'humeur de madame d'Elmont.

L'aimable maman nous reçut au salon avec un air froid et même un peu sévère. Je l'embrassai ; je lui adressai de ces choses flatteuses, qui coûtent si peu à dire, quand elles sont inspirées. Et que ne m'inspire-t-elle pas : elle est la mère de Sophie.

Sophie la cajola, la caressa de son côté, et sa figure s'épanouit peu à peu. Elle voyait sur les nôtres l'expression de l'amour le plus tendre, du bonheur le plus parfait, et quelle femme peut bouder à l'aspect de l'amour heureux !

Nous déjeunâmes. L'appétit, la cordialité, la franchise égayèrent le repas. Il fallut cependant écouter quelques remontrances, qu'un ton affectueux rendait très-supportables, et dont la conclusion nous plut infiniment. Madame d'Elmont termina en disant que puisque l'amour déjoue tous les plans

qu'on lui oppose, c'est à l'amour lui-même qu'elle me confiait; que désormais Sophie me rendrait sage, puisqu'elle aimait assez pour l'être elle-même...... si elle sentait la nécessité de le vouloir.

Je ne m'étais jamais douté qu'une réserve absolue pût naître d'un amour extrême. Je ne croyais pas que l'amour heureux pût s'arrêter au gré de la raison; mais j'étais fort aise que madame d'Elmont pensât tout cela, et qu'elle supposât que par vanité, ou par délicatesse, Sophie justifierait sa confiance.

L'architecte et le peintre décorateur arrivèrent. Sophie leur développa ses vues avec un goût et une clarté qui m'étonnèrent. Il y avait dans son appartement quelques bonnes vierges et quelques tristes saints; dans son boudoir, un oratoire bien noir et bien dur, qu'elle avait fait placer là, lorsque son

cœur balançait entre le Créateur et la créature. Elle prononça que Vénus remplacerait Marie, Adonis S. Jean-Baptiste, et un lit de repos l'oratoire. Elle envoya dans les combles quelques livres très-édifians et très-ennuyeux. Elle me pria de lui composer une bibliothèque. Suppôt de satan, je suis certain que mon maître ne choisirait pas mieux que moi. Misérable que je suis! quelle âme j'enlève à Dieu.

Nous ne nous quittons plus. Toujours appuyée sur mon bras, toujours charmante, toujours heureuse, elle me promène de chambre en chambre. Elle a pris un ton caressant, qu'elle conserve avec tout le monde. Ces messieurs paraissent enchantés de travailler pour elle, et afin de lui consacrer plus long-temps leurs talens, ils lui proposent de changer toute la distribution intérieure. Je ramène cette belle chaleur à de justes bornes. Ai-je be-

soin des arts pour faire un palais du lieu que j'habite avec Sophie?

Nous nous enfonçons dans un parc assez mal tenu. Elle en veut faire un jardin anglais. « Oh! laisse-nous cette « nature agreste. Qu'on arrache l'or-« tie et le houx : ces plantes seules « sont ennemies des amours.

« Vois, Sophie, ces touffes de lilas « chargés de fleurs. Il faut se baisser « pour pénétrer dans leur enceinte. « Mais on y trouve un tapis de mousse; « on y respire une odeur qui dispose « au plaisir. On y est seul, tout à soi, « ignoré du monde entier.

« Et ce rocher, couronné de fleurs « champêtres! il cache une grotte de « laquelle s'échappe une source qui « s'égare en serpentant à travers ces « arbres que l'art n'a point mutilés. « C'est dans cette grotte que nous li-« rons *La Fare* et *Chaulieu*. Chantres « de l'amour, ils n'ont pourtant rien à

« nous apprendre. Mais nous redirons « après eux ces hymnes inspirés par le « dieu que nous adorons.

« Suivons ce ruisseau dans ses si-« nuosités. Toujours clair, toujours « tranquille, il est l'image d'un cœur « jouissant d'un jour fortuné, qui sera « suivi d'un jour semblable. Oh! cueille-« moi cette modeste et odorante vio-« lette, qui se cache sur cette rive. Je « vais te cueillir cette rose superbe; je « la placerai dans ton corset, et il y en « aura trois.

« Asseyons-nous sur l'herbe fine. « Regardons couler l'eau. Mets ta main « dans la mienne, et rêvons amour « et bonheur.

« Comme tu me regardes! — Et toi? « — Ne parlons plus, Sophie. Tu ne « me diras jamais ce que disent tes « yeux.........

« Vois ces linots. Ils ne parlent pas; « ils font mieux : ils aiment. Ils ont

« comme nous le baiser, première fa-
« veur de l'amour, complément déli-
« cieux de la dernière.

« As-tu vu ces poissons? Ils te fuient,
« parce qu'ils ne te connaissent pas.
« Tous les jours, tu leur apporteras
« quelque chose, et bientôt ils vien-
« dront au-devant de la main char-
« mante qui se sera occupée d'eux.

« Que tout ici te voie belle, comme
« je te vois, aimante comme tu l'es;
« que tout ici t'aime comme ton amant,
« et que lui seul occupe à jamais ton
« cœur.

« Tu me réponds par un baiser!
« Baiser d'amour porte avec lui ser-
« ment d'aimer toute la vie.

« — Oui, ma vie entière est à toi:
« te la consacrer, c'est la vouer au bon-
« heur. — Ah, Sophie, lorsque tous
« ici me croient le titre que j'ambition-
« ne, lorsque tu m'établis dans tous
« les droits qui y sont attachés, lorsque

« j'en suis digne, s'il doit être le prix
« d'un amour inextinguible, pourquoi
« me le refuser? — Barbare, tu m'é-
« veilles! Je rêvais l'homme charmant,
« amoureux et fidèle, et tu me montres
« le mari! »

Elle se lève, je la suis. Je reprends sa main; je la passe à mon bras. Je reparle amour, elle écoute; je lui donne un baiser, elle sourit.

Nous parcourons tout le parc; nous nous arrêtons partout; partout nous trouvons un temple, nous marquons un autel. Parc solitaire et silencieux, chacune de tes retraites sera consacrée par un sacrifice.

La cloche nous rappelle. Il faut s'éloigner de la nature, et entrer dans un château!... Un château ne vaut-il pas un parc pour qui y rentre avec son cœur?

CHAPITRE II.

Les Visites.

Visites. Usage généralement adopté, je ne sais pourquoi. Temps perdu pour ceux qui les font et les reçoivent. Ennui et souvent dégoût pour les uns et les autres. Des visites ici! Au village, comme à la ville, on ne peut donc vivre pour soi! Plus on est élevé, plus on est dépendant des convenances, de l'étiquette. La nature et l'amour; je ne connais, je ne veux connaître que cela.

Je ne brusquerai pas cependant ceux que madame d'Elmont a accueillis, qu'elle a retenus à diner. Je les examinerai, et je m'amuserai peut-être de leur originalité.

Il semble vraiment que les Parisiens

seuls soient sans ridicules : en supposer aux autres, et s'en croire exempt, est le premier de tous. Jugeons ces gens-ci sans prévention.

Voilà le propriétaire d'un bien de huit à dix mille francs de revenu. Il arrondit les épaules, s'écoute parler, et parle comme un cuistre. Il dit pesamment à Sophie qu'une femme charmante est un effet de commerce, qui doit circuler pendant le jour, et que le mari est trop heureux de retrouver le soir. En conséquence de ce raisonnement, il se place à côté d'elle. Celui-là ne dînera pas souvent au château.

Le curé se félicite de notre retour aux champs. Il espère reprendre avec madame ces conférences si utiles à une âme pieuse. Il lui présente le dernier mandement de monseigneur, et s'assied aussi auprès d'elle. Ma femme n'est plus accessible pour moi. Elle me regarde en souriant....... Elle n'a pas

d'humeur! Elle se trouve donc bien entre ce curé et ce gros campagnard. Imbécille que je suis! je sens que je fais la mine, et elle me sourit, parce qu'elle sait que mon sourire répond toujours au sien.

Sourions, soyons gai. Quelques heures de contrainte tourneront au profit de l'amour.

J'ai vis-à-vis de moi un monsieur, qui se hâte de m'apprendre qu'en cherchant à doubler les produits de sa terre, il en a mangé la moitié. Il ne se décourage point. Il est sûr de tirer de la soie de l'ortie, et du coton des toiles d'araignées. En conséquence, il n'a semé cette année que de l'ortie, et il ne s'occupe que de la multiplication des araignées. Il achète toutes celles qu'on lui apporte, et il a déjà cinq cents livres de miel, pour attirer les mouches que mangeront ses fileuses.

A ma droite est une dame qui fait

des bourses très-jolies, et qui laisse le soin de son linge à une servante qui n'y touche jamais. Elle la chasserait, si monsieur ne trouvait que personne ne fait le bœuf à la mode comme Ursule. Je remarque que la dame est louche, qu'elle a une épaule un peu élevée, et la poitrine rentrante. Ursule pourrait bien savoir faire autre chose qu'un bœuf à la mode.

A ma gauche est une petite mère, qui a le malheur d'avoir un fils, qui, à cinq ans, ne s'occupe que du jeu. Elle prévoit que ce sera un très-mauvais sujet, et c'est bien malgré elle qu'elle le met en pénitence tous les jours. Très-heureusement, elle a un petit chien, très-joli, très-caressant. Aussi ne mange-t-il que des gimblettes, et il couche avec elle, ce qui fait que monsieur n'y couche plus.

Près de madame d'Elmont est une autre dame, qui appelle son mari *mon*

cœur, qui tient une maison *conséquente*, et qui ne manque jamais de dire : *malgré que*, et *ce n'est pas qu'à lui* que telle chose arrive. Les femmes de village, qui veulent donner une certaine idée de leur érudition, affectent de parler comme le journal du département.

On pouvait, sans prévention, s'amuser un peu de tout cela, à l'exception pourtant de la dame au petit chien. Je n'ai jamais pu supporter l'oppression, et je crois que l'enfant de cinq ans est opprimé. Pauvre enfant ! quel père a-t-il donc ?

J'affectai de ne pas dire un mot à cette femme. Je fis tomber la conversation sur les objets qui pouvaient intéresser nos autres convives, et bientôt tout le monde parla à la fois. Chacun montait insensiblement le ton, pour couvrir la voix de son voisin, et le vacarme fut porté au point qu'il n'était

plus possible de saisir un mot. Je riais de bon cœur, en pensant qu'à la fin de cette inintelligible conversation, je serais au même point qu'en sortant de ces beaux cercles, où on croit avoir entendu de très-jolies choses, et dont on n'emporte pas une idée.

Sophie porte involontairement un doigt à ses oreilles, et le plus profond silence règne aussitôt dans la salle. Bonnes gens, qui parlent quand on le veut, qui se taisent au premier signe, et qui ne se doutent pas que leur aveugle déférence s'adresse au château, aux équipages, aux diamans et au cuisinier. Dépouillez le propriétaire, ils prendront le ton familier et protecteur.

Le curé saisit habilement ce moment de calme pour parler des pauvres de la paroisse. « Bravo, lui dis-je, monsieur « le curé. Tous les temps et tous les « lieux sont propres à une bonne ac- « tion. Madame de Francheville voudra

« bien faire la recette, n'est-il pas vrai, « mon aimable amie? » Je n'avais pas fini qu'elle était debout. Une jolie quêteuse fait toujours bien les affaires des pauvres en pareille circonstance. Les uns donnent pour lui être agréables; les autres par ostentation; ceux-là par humanité, ceux-ci parce qu'ils n'osent refuser. Tout le monde a donné, et qu'importe à la famille qui met le pot-au-feu les motifs qui le lui ont procuré?

Monsieur le curé met l'argent dans sa poche, nous remercie par une inclination circulaire, et nous entretient des réparations à faire à l'église. J'examine nos convives, et je trouve l'inquiétude dans tous les yeux. On tremble que je propose de rebâtir l'édifice, et on se dit peut-être intérieurement qu'on a déjà payé son dîner assez cher. Il faut rassurer ces gens-là. « Monsieur « le curé, le temple le plus agréable à « la Divinité est un cœur pur, fervent

« et soumis, et il ne faut pas d'argent « pour ouvrir ces temples-là. »

Cette opinion est la plus damnable de toutes; car, où il n'y a pas d'église, il n'y a pas de clergé. Le curé se pince les lèvres et n'insiste point : un seigneur de village a le droit d'être *adamite*... chez lui.

La gaîté reparaît sur toutes les physionomies, et nos dames campagnardes parlent de petits jeux : toutes y gagnent. Laides ou jolies sont embrassées; les premières d'une manière moins prononcée; mais le baiser le plus léger produit toujours de l'effet sur celle qui n'en obtient que de l'occasion.

J'aime aussi les petits jeux : un mois plus tôt j'aurais appuyé la proposition. Mais pour baiser et être baisé, je n'ai besoin ni du *Pigeon vole*, ni du *Corbillon*. Et puis, mes gros campagnards enlaceraient de leurs bras robustes le corps aérien de Sophie; leurs figures

enluminées altéreraient la fraîcheur de son teint, et ce n'est point au vautour que sont réservés les baisers de la colombe.... Non, point de petits jeux. Mais comment éloigner une idée qui semble plaire à tout le monde ?

«Madame, on vous demande.» C'est Justine qui parle à Sophie. Sophie sort ; j'en suis enchanté. Qu'on joue maintenant à ce qu'on voudra, je suis prêt à tout ,.. pourvu cependant que Sophie ne rentre point.

« Monsieur, on vous demande. » Je me lève, je suis Justine. « Qui donc
« me demande? — Moi, monsieur. —
« Que me veux-tu? — Que vous alliez
« joindre madame. — Où est-elle? —
« Dans son appartement. — Avec qui?
« Elle est seule. — Qui l'avait deman-
« dée? — Encore moi, monsieur. — Et
« pourquoi? — Pour lui éviter ces gros
« baisers de village, et pour procurer à
« tous deux un moment de plaisir.

« Pendant que vous causerez, madame
« d'Elmont fera les honneurs du salon.
« — Tu es une fille unique. »

Elle est sur son ottomane. Elle rêve; je m'approche. Elle lève les yeux sur moi, et ses yeux disent amour et plaisir. Je crois saisir l'un et l'autre;.... elle m'échappe; elle me rappelle la confiance de sa mère. C'est à elle que madame d'Elmont a remis le dépôt précieux. Elle veut le ménager, le conserver. Elle est sûre d'elle; elle ne cédera point de huit jours...Pauvre Sophie! Femme qui aime est vaincue avant d'avoir cédé, et quand elle s'est rendue, que lui reste-t-il à faire?.....Recommencer.

« Ma tendre amie, tu me vois bril-
« lant de santé... — Mon ami!... je
« t'en prie, accorde-moi un jour....
« une heure... »

Je la relève, radieuse et fortunée... C'est l'Aurore, qui s'échappe des bras

de Titon, pour se présenter à l'admiration des mortels. Voyez-la, délirante encore, se couvrir du voile des grâces, en célébrant la volupté.

« O mon ami, cent ans d'une pareille « vie! — Mille ans, l'éternité. Viens, « viens errer dans ce parc, où nous « sommes tout à nous. L'amour heu-« reux aime le silence et le recueille-« ment. — Mon ami, recueillons-nous « ici : savons-nous si nous pourrons y « rentrer. — Je t'entends, ma Sophie, « madame d'Elmont, toujours crain-« tive, toujours prévoyante... Justine! « Justine!... Hé, venez donc, made-« moiselle. Apportez-nous en diligence « tout ce dont on peut avoir besoin « depuis sept heures du soir jusqu'à « huit heures du matin...

« De la pâtisserie, des confitures, « bon... Du malaga et du madère, à « merveille. — Mon ami, ne porte pas « plus loin tes recherches. — Tu as rai-

« son : la ceinture brillante de Vénus
« ne doit pas toujours être vue. — Je
« crois, monsieur, que je peux vous
« remettre les doubles clefs ? — Oui,
« Justine. Laisse-nous.

« Ma Sophie, tu as beaucoup mar-
« ché ce matin. — Et beaucoup fatigué
« hier. — Tu dois avoir besoin de re-
« pos. — M'en promets-tu ? — Juges-
« en. — Le pouls est tranquille.

« Viens, cher ami, viens reposer
« dans mes bras... Soyez donc sage,
« monsieur... Vous me l'avez promis...
« vous... Ah, Francheville, tu es ado-
« rable ! »

Pan, pan. « Qui est là ? — A-t-on
« jamais porté l'extravagance à ce point !
« Se coucher à sept heures du soir ! —
« Maman, nous sommes fatigués. —
« Le joli moyen de vous remettre ! —
« Mon ami se porte à merveille, j'en
« suis sûre, maman. — Je désire que
« cela continue. — Ah ! et moi aussi

« maman. — Bonsoir, mes enfans. —
« Bonsoir maman.

Avec de la tenacité, on arrive à son but : nous voilà émancipés..........
....

« Ah, Sophie, quel beau jour suc-
« cède à une nuit délicieuse! jouissons
« de celui-ci, levons-nous. Allons re-
« voir tes lilas et tes linots. — Non,
« allons rendre à ces gens d'hier leur
« ennuyeuse visite, et n'ayons plus de
« rapports avec eux. Nous, mon bon
« ami, nous, toujours nous, rien que
« nous.—Le moyen le plus sûr de les
« empêcher de revenir, c'est de ne pas
« aller chez eux.—Ils nous accuseront
« de grossièreté ou de hauteur. Don-
« nons un moment à l'usage, et le reste
« de notre vie à l'amour.

« —Laissons, puisque l'usage et toi
« le prescrivent, des plaisirs et des épan-
« chemens divins, pour aller nous en-
« nuyer à l'heure.... Que dis-je? je te

« verrai, je te parlerai, je te toucherai,
« et l'ennui peut-il pénétrer dans le
« cercle magique que les grâces ont tracé
« autour de toi ? »

Madame d'Elmont se propose de nous accompagner. Nous déjeunons, nous nous habillons, nous partons.

C'est sans doute à celui que les hommes ont établi médiateur entre le ciel et eux que sont dues les premières marques de considération, et même de respect. Nous descendons chez le curé.

Une gouvernante, très-jeune, et d'une figure assez remarquable, nous reçoit, et met tout en combustion dans le presbytère. Elle chasse de la salle à manger des poules qui paraissent avoir le privilège de sauter sur la table, sur les chaises, et d'y faire tout ce que bon leur semble. Les poules s'enfuient à l'aspect du balai, crient, courent, volent, et nous rasent, en passant, le nez et les oreilles. Une d'elles couve dans une

vieille perruque de monsieur le curé. Protectrice courageuse de ses enfans à naître, elle s'élance, elle va fondre je ne sais sur qui. Ses ongles s'accrochent à la perruque ; elle enlève nid et poussins ; les œufs tombent, se brisent : voilà une omelette sur le plancher. « Dix-sept « poulets perdus, dit en soupirant la « petite bonne. Monsieur le curé, « ajoute-t-elle en s'efforçant de sou- « rire, n'en sera pas moins enchanté de « recevoir ces dames et monsieur. »

On ne met pas des souliers blancs dans des œufs cassés. On ne se sert pas de chaises, sur le siége et le dossier desquelles des poules ont fait.... vous savez bien.... La petite bonne nous conduit dans la chambre à coucher de monsieur le curé, qui est dans son jardin, qu'elle va appeler, et qu'elle nous invite à attendre.

Le lit de monsieur le curé n'est pas fait encore. Un oreiller est tombé à

droite, un second à gauche : monsieur le curé aime à avoir la tête haute. Une aube ici, une culotte là ; un tablier de taffetas noir sur un prie-dieu ; un petit soulier vert dessous : il faut mettre quelque part sa parure des dimanches. Mais le soulier vert, l'aube, la culotte, le tablier noir ne nous permettent pas plus de nous asseoir en haut qu'en bas. Nous nous décidons à aller trouver le curé dans son jardin.

Moins magnifique que Joad, et par cela même plus modeste dans son ton et ses manières, il nous salue de cinquante pas, et s'approche, en saluant, jusque sur le bout des pieds de mesdames. C'est très-bien, pensai-je, car il est écrit : quiconque s'abaisse sera élevé, et pour accomplir la prophétie, je prie le curé de se relever, et de recevoir nos salutations.

« Nous vous dérangeons, monsieur « le curé. — Pas du tout, monsieur. —

« Vous ne faisiez donc rien dans votre « jardin? — Ah, je m'amusais. Je fai- « sais la guerre aux hannetons, aux « chenilles, et je la ferai ce soir aux cou- « sins. — Je ne sais, monsieur le curé, « si cette guerre-là est bien orthodoxe. « — Comment donc, monsieur? se « défendre, soi et ses propriétés, est « de droit naturel. — Monsieur le curé, « il est incontestable que Noë introdui- « sit dans l'arche, je ne sais pourquoi, « j'en conviens, une paire de hannetons, « de chenilles et de cousins, car depuis « Adam il n'y a pas eu de création. « Ainsi le droit divin, d'après lequel « ces espèces existent, est ici en oppo- « sition avec le droit naturel. Si vous « admettez le dernier, craignez que le « cheval que vous usez, que le bœuf « que vous mangez, l'invoquent à leur « tour. — Mais, monsieur, Dieu a fait « tous les animaux pour le service, ou « la table de l'homme. — Comme il a

« fait votre tête pour porter perruque.
« Et puis vous avouerez qu'il y a des
« exceptions à votre principe très-géné-
« ral. Les hannetons, les chenilles et
« les cousins, par exemple, ne sont
« propres ni à votre service, ni à pa-
» raître sur votre table. Vous les tuez
« uniquement parce qu'ils vous gênent,
« et j'ai bien peur, monsieur le curé,
« que ce prétendu droit naturel ne soit
« réellement que le droit du plus fort.
« Ceci peut donner lieu à une longue
« et savante discussion, qui nous fera
« passer une heure de plus à table,
« quand vous voudrez bien venir pren-
« dre place à celle du château. »

Nous quittons le presbytère; nous entrons chez l'homme aux huit ou dix milles livres de revenu, au dos de carpe, et aux phrases à prétention. Il nous reçoit avec des complimens interminables : le premier fourbe fut un complimenteur. Tout ce que nous entendons

du galimatias de celui-ci, c'est qu'il a eu l'intention de nous dire des choses agréables et polies.

Tout est inintelligible chez cet homme-là. Il nous fait voir son jardin, c'est tout simple : à quoi servent un jardin, des bosquets, qu'on sait par cœur, si ce n'est à les faire admirer aux autres ? Le propriétaire de celui-ci nous en fait remarquer la belle tenue, et en effet il ressemble à un jardin de plantes botaniques. Sur de petites plaques de fer blanc, attachées au haut de bâtons fichés en terre, on lit ici *lactucæ*, là, *asparage*; dans ce carré, on lit *brassicæ*, dans celui-là *sativæ*; dans cette plate-blande *rapæ*; dans cette autre *cærefolium*....

« Toutes ces plantes, monsieur, sont « donc étrangères, dit Sophie ? — Il faut « dire *exotiques*, madame. — Exotiques, « soit. — Non, madame, elles sont « *indigènes*. *Lactucæ* veut dire des lai-

« tues; *asparagæ* des asperges; *brassicæ* « des choux; *sativæ* des carottes; *rapæ* « des raves.... — Hé, monsieur, pour- « quoi ne pas appeler tout simplement « les choses par leur nom connu? — « Un nom trop connu devient vulgaire, « et il est démontré, madame, qu'on « n'attache maintenant quelque prix à « une plante, qu'autant qu'elle a un « nom grec ou latin. Allez, madame, « allez au jardin des plantes.... — De « quel jardin parlez-vous, monsieur, « car je ne connais pas de jardin sans « plantes. — Je parle, madame, du « jardin ci-devant dit du Roi. — Au « moins cette dénomination est précise. « — Allez-y, madame, et vous verrez « les promeneurs en admiration devant « cinq cents étiquettes, par cela seul « qu'ils ne les entendent pas. Ils pas- « seraient avec dédain, s'ils y lisaient « *panais*, *betteraves*, *romaines*, *etc.* « Il y a un mois, une fort belle dame

« s'arrêta devant *cærefolium*. Elle admi-
« rait la douceur harmonique de ce
« mot, et affirmait que la plante doit
« avoir la tige *amoureuse* et l'odeur *zé-*
« *phirienne*. J'ai transcrit le mot, et je
« l'ai fiché là. — Et qu'avez-vous semé
« dessous ? — Monsieur, j'y ai mis des
« ognons de lis, parce que je ne con-
« nais pas de plante qui ait plus de
« rapports avec la définition de la
« dame. Tige amoureuse, c'est-à-dire
« taille fine, svelte, élancée. . . . . — Je
« suis fâché pour vous, monsieur; mais
« c'est du cerfeuil qu'il fallait mettre là.
« — Quoi, monsieur, ce *cærefolium* si
« harmonieux. . . . — Signifie tout uni-
« ment du cerfeuil. » Ma Sophie et sa maman éclatèrent de rire ; mon savant rougit, et nous prîmes congé de lui, pour le tirer d'embarras.

Nous passons chez l'époux fortuné qui s'entend appeler *mon cœur*, et c'est madame qui s'empare de nous. Elle a

la haute main dans la maison ; et les douceurs qu'elle adresse à son mari ressemblent à la dorure qu'on applique, d'une main, sur des fers qu'on rive de l'autre.

Le lieu que madame soigne et affectionne particulièrement, c'est le poulailler, et c'est là qu'elle nous conduit. Encore des poules ici ! J'espère qu'il n'y a pas de couveuses. Celles-ci ont les extrémités des plumes tournées vers la tête, au lieu de l'être du côté de la queue, « et rien n'est beau comme « cela, parce que rien n'est plus rare. « — Par la même raison, madame, un « bossu est bien plus beau qu'un bel « homme, car une bosse est plus rare « qu'un dos uni. — Cela peut être, « monsieur, mais je n'aime pas les « bossus. — Ni moi les poules aux plumes « retournées. — Ah, monsieur, si vous « saviez ce qu'elles valent ! *Malgré que* « la saison ne soit pas encore très-

« avancée, elles me font des pontes « *conséquentes*, et *ce n'est pas qu'à* « *moi* que cela arrive. Celles que j'ai « données l'an dernier à ma voisine « pondent déjà très-*conséquemment*, « *malgré qu'elles* n'aient encore que « huit mois. Venez, mesdames, je vous « ferai*s* admirer mes œufs, et *mon* « *cœur*, si vous le permettez, en en- « verra*t* un demi-cent au château. — « Madame a ouvert ce matin sa boîte « aux T. — Non, monsieur ; j'ai pris « du chocolat. »

Nous voilà chez la dame à l'épaule élevée et à la poitrine rentrante. Exceller en quoi que ce soit, c'est être quelque chose : l'auteur d'un bon madrigal vaut mieux que celui d'une mauvaise tragédie. Madame fait des bourses, toujours des bourses, rien que des bourses ; mais elle les fait si jolies ! Elle en fournit l'épouse de monsieur le préfet, celles du secrétaire-général

et des conseillers de préfecture. Elle ne les a jamais vues, et peut-être ne les verra-t-elle jamais; mais elle en reçoit des lettres très-obligeantes; elle sait qu'on parle d'elle dans la capitale du département.

Elle me conte à l'oreille que son mari a besoin d'un protecteur pour le dessèchement d'un marais, dont les eaux ne peuvent s'écouler dans l'Oise qu'en traversant les terres des voisins; et elle ajoute finement qu'elle compte faire, avec des bourses vides, ce que d'autres ne savent faire qu'avec des bourses pleines. Pas trop bête!....

Du reste, madame ne se mêle de rien chez elle; elle ne sait pas même où est son mari : moi je m'en doute. Je sors d'après le prétexte connu.... Celui-là éloigne les curieux ou les surveillans. Je fais une inspection générale des lieux; je trouve dans une mansarde monsieur avec Ursule; je croyais

que le bœuf à la mode ne se faisait qu'à la cuisine.

Elle est fort bien cette petite Ursule. Ses couleurs vives font ressortir ses yeux.... Oh, le feu,... l'action....

Nous arrivons chez la dame affligée des déportemens de son fils, de son fils qui a cinq ans, et si heureusement dédommagée par les qualités de son petit chien. Cette jeune maman est appétissante. Il est fâcheux qu'elle ait le cœur dur, ou plutôt qu'elle n'en ait pas. Le premier spectacle qui s'offre à nos yeux, est celui d'un enfant, beau comme l'amour, attaché avec une corde au pied d'un lit. Il ne rit, ni ne pleure. Il paraît simplement être dans une position gênante, mais habituelle. Il mange avec tranquillité un morceau de pain bis.

Fidèle dort sur un coussin auprès d'un tas de gimbelettes qu'il n'a pu que mâchonner. Ce que c'est que la satiété! Il nous entend, il se lève, il

aboie et vient se jeter dans mes jambes. D'un coup de pied, je fais voler Fidèle par-dessus la tête de sa maîtresse, et d'un tour de main, j'ai détaché l'enfant. Je le prends dans mes bras ; je le caresse ; Sophie le caresse à son tour ; il ne sourit pas ; il paraît être insensible aux bons comme aux mauvais traitemens : on en a fait un automate.

Une grosse fille de basse-cour saisit le moment pour lui glisser un morceau de pâté, qu'il avale furtivement..... Je glisse un louis à la grosse fille. « Conserve ton cœur tel qu'il est aujour-« d'hui. Il vaut mieux que le rang et « la richesse. »

Il était inutile que personne se contraignît : madame avait relevé son Fidèle, s'était assise à terre, le tenait sur ses genoux, ne voyait que lui, pleurait sur lui, et répétait, en me regardant de travers, qu'il avait une patte cassée. J'aurais voulu que ce fût le cou.

Cette maison ne nous convenait pas ; nous ne pouvions améliorer le sort de l'enfant ; nous nous hâtâmes de nous retirer.

L'infortuné mari nous conduisit. Il me remercia d'avoir donné une leçon à Fidèle et à sa femme ; il nous remercia de l'intérêt que nous avions marqué à son enfant. « Hé, monsieur, si vous « traitiez une fois votre femme comme « je viens de traiter Fidèle, vous seriez « le maître chez vous, et un mari doit « l'être, lorsque sa femme se conduit « mal. » Le malheureux aime la sienne : il ne l'assommera pas.

« Ma chère amie, par où entrerons-« nous ici ? Je ne vois pas un pouce « de terrain perdu ; mais les orties dé-« bordent de droite et de gauche, et « couvrent à peu de chose près la sur-« face de cet étroit sentier. Comment « passer là avec des bas de soie, ou

« de conton à jour ? Ma foi, écrivons-
« nous sur la porte. — Monsieur, mes-
« dames ! — Qui nous appelle ? »

C'est une espèce de laquais, qui porte je ne sais quoi.... « Ah, ce sont « des guêtres de peau ! — Oui, mon- « sieur, il y en a ici vingt-cinq paires « de toutes longueurs et de toutes gros- « seurs ; plus, des caleçons pour les « dames. C'est moi qui suis chargé de « les offrir aux arrivans, et voilà un « pavillon divisé en deux parties, où « chacun peut faire modestement sa « toilette.

« — Voilà un début qui promet. Ma- « man, entrons dans le pavillon. — Mon « gendre, passez de l'autre côté ; vous « avez les yeux et les mains par- « tout. »

Le propriétaire nous attend à l'entrée de son vestibule. « Baissez-vous, « baissez-vous, nous crie-t-il, dès qu'il

« croit pouvoir se ſaire entendre. » Il était inutile de nous recommander cela.

Le vestibule, la salle à manger et les autres pièces de la maison sont garnis de branches sèches, depuis le plafond jusqu'à cinq pieds du sol. Il faut plier le dos, à peine de se prendre dans les toiles d'araignées, comme Mars dans les filets de Vulcain. « Faites attention à vos pieds. Serrez les « coudes. » A terre et contre les murs sont fixées, en échelons, des ardoises, suffisamment enduites de miel, pour que les mouches puissent y manger, et la couche est ménagée de manière qu'elles ne puissent être arrêtées par les pattes. On entend partout un bourdonnement insupportable, et on est continuellement piqué au visage et au cou. « Il eût fallu joindre, monsieur, « aux caleçons et aux guêtres de peau,

« des capuchons tombant aux extré-
« mités des épaules.

« — Il est vrai, monsieur, que je
« n'ai pensé qu'à l'essentiel ; c'est que
« l'habitude me rend insensible à la
« gêne et aux piqûres. Nos colons d'A-
« mérique supportent les moustiques
« et les maringouins, parce qu'ils ga-
« gnent beaucoup d'argent ; moi, je
« vis au milieu de mes mouches et de
« mes araignées, qui sont bien moins
« incommodes, parce que l'année pro-
« chaine je leur devrai une fortune im-
« mense. — Et celle-ci ? — Oh, celle-
« ci, je fais les avances ; vous savez
« qu'il faut semer avant de recueillir.

« Venez, mesdames, venez par ici. »
Nous entrons, presque ployés en deux, sous un vaste hangar, où sont déjà tous les ustensiles nécessaires à une filature. « C'est ici que je ferai mon co-
« ton et ma soie. Un fabricant de Lyon

« va m'envoyer dix métiers et dix ou-
« vriers du premier mérite. Je compte
« faire du velours de toutes couleurs,
« que je donnerai à dix francs l'aune,
« sur lesquels j'en gagnerai sept.

« Sortons par là.—Oh, très-volon-
« tiers : je ne saurais rester plus long-
« temps dans cette attitude.—Voyez-
« vous ce bois qui est là devant nous?
« Il a cent cinquante arpens, et j'y ai
« déjà mis trois millions d'araignées des
« champs, de celles qui font cette su-
« perbe toile blanche qui vole au gré
« du vent, et qu'on appelle vulgaire-
« ment *fil à Jésus*. C'est du coton de
« la première qualité. Vous sentez que
« les rameaux de mes arbres empêche-
« ront mes toiles d'aller se perdre dans
« la campagne; mais, comme cette
« espèce d'araignée aime le soleil et le
« grand air, j'ai mis dans ce bois cent
« cinquante ouvriers occupés en ce

« moment à en arracher toutes les
« feuilles ; et comme il faut tout pré-
« voir, j'ai acheté deux mille grelots
« à mulets, et je les ai fait coudre sur
« la veste, les culottes et les bas de
« mes ouvriers. — A quoi bon cette
« mesure? — Vous ne le devinez pas ?
« — Non, en vérité. — Mes fileuses,
« averties par le bruit des grelots, se
« retirent dans les crevasses de la terre,
« ou dans celles de l'écorce des arbres,
« et évitent ainsi le pied destructeur. —
« Voilà, par exemple, un effort de
« génie. — N'est-il pas vrai ? Je vais
« vous étonner bien davantage. Vous
« sentez que mes arbres, dépouillés de
« leurs feuilles.... — Crèveront. — Sans
« doute; mais ils resteront debout vingt
« ans encore, et ils m'auront procuré
« en coton vingt mille fois ce qu'ils
« m'eussent rendu en fagots. Revenons.
« Vous sentez que mes arbres, dé-

pouillés de leurs feuilles, laisseront
« un libre passage aux hirondelles, et
« vous savez que les hirondelles man-
« gent les araignées. Je vais faire en-
« tourer et couvrir mon bois d'un
« treillage en fil de fer et à mailles ser-
« rées au point de n'y pouvoir passer
« le bout du petit doigt. — Voilà une
« idée vraiment admirable. — Vous
« goûtez donc mes plans ? — J'en suis
« enchanté ? — Tant mieux. Vous avez
« du crédit, et vous m'aiderez à obtenir
« un brevet d'invention. »

Il nous invite à venir suivre les progrès de son établissement. Nous le quittons, bien décidés à n'avoir plus besoin de ses guêtres, ni de ses caleçons.

« Bon ami, ne trouves-tu pas qu'on
« devrait interdire cet homme-là ? —
« Non, mon ange ; il se ruinera d'une
« manière plus originale que la plupart
« de ceux qui font des entreprises,

« voilà tout, et il ne faut pas interdire « ces gens-là. Ils sont très-utiles aux « ouvriers qu'ils emploient; ils le sont « même à la masse des citoyens, en « rétablissant, autant qu'il est en eux, « l'équilibre des fortunes. — Mais leurs « femmes, leurs enfans ?... — Tra- « vailleront à leur tour pour ceux qui « ont aidé à les ruiner, et avant la « quatrième génération, leurs enfans « en auront ruiné d'autres. — Tu parles « de cela bien à ton aise; si on nous « ruinait, nous? — On ne ruine pas « les gens raisonnables et satisfaits de « leur sort; mais, assez ordinairement, « leurs enfans dissipent, et tout est « bien.

« — Comment donc, ma fille rai- « sonne! — Sophie fait tout, et fait « tout bien. Cette bouche charmante « embellit la raison, comme elle sourit « aux amours. — Vous la gâtez, mon-

« sieur. — Cela n'est pas possible, ma-
« dame. Te louer, ma Sophie, c'est
« simplement être vrai, et quelque
« étendue qu'on donne à l'éloge, il ne
« peut être exagéré. »

CHAPITRE III.

Suites naturelles de ce qu'on a lu.

Une surprise agréable nous était réservée au château. Nous y fûmes reçus par la comtesse, Soulanges et du Reynel. On aime à épancher son cœur avec ceux qu'on a faits dépositaires de ses secrets. Madame d'Ermeuil et Soulanges savent les nôtres, et doivent présumer que nous avons deviné le leur. Nous serons tous parfaitement à notre aise, et nous aurons toujours quelque chose à nous dire : après le sentiment du bonheur, rien de si doux que d'en parler.

Du Reynel ne sait rien, ne verra rien. Ses jouissances intellectuelles sont dans le Cuisinier impérial, et sa sen-

sualité se borne aux plaisirs de la table.

La première question que font des campagnards à ceux qui arrivent de Paris a toujours pour objet la nouvelle du jour. Les campagnardes se hâtent de savoir si le bonnet qui était à la mode la semaine passée n'est pas ridicule aujourd'hui. Madame d'Elmont et Sophie s'emparent de la comtesse, dont il ne m'est pas possible d'obtenir un mot. Du Reynel est allé faire connaissance avec le maître d'hôtel ; il ne me reste que Soulanges. « Hé « bien, mon ami, qu'y a-t-il de neuf à « Paris ?

« —On y parle d'un mauvais sujet, « qui vole ceux qui dorment, et qui « s'enfuit avec leurs habits et leur ar- « gent.—Bah ! on y parle de cela ! On « n'y a donc rien à faire. — Fait-on « quelque chose à Paris ? On s'y lève « parce qu'on est fatigué d'être au lit ;

« on va, sans savoir où ; on dîne où on
« se trouve ; on se passionne pour la
« femme qu'on a auprès de soi ; on la
« quitte pour la reine de Persépolis,
« ou Brunet ; on va bâiller une heure
« chez sa maîtresse, et on va se cou-
« cher pour échapper à l'ennui.

« — Mais en allant et venant, on
« recueille quelque anecdote... — Qu'on
« oublie le lendemain. — Vous n'avez
« pas encore oublié celle d'hier. — Non,
« parce qu'indirectement elle vous in-
« téresse un peu. — Ah, contez-moi
« cela. — Ces belles dames à qui vous
« devez un coup d'épée et la possession
« de la charmante Sophie, sont grosses
« toutes les deux. — Et on dit que les
« filles ne font pas d'enfans ! — Ceux-ci
« se sont faits sans l'intervention des
« maris. D'Allival avait résolu de se
« battre avec son coadjuteur ; mais
« comme il en a eu dix ou douze depuis
« trois mois, il n'a su auquel se prendre,

« et ne pouvant tuer personne, il s'est « borné à battre madame, qu'il a si « bien battue que probablement il se « moquera de l'axiome : *Est pater ille « quem nuptiæ demonstrant.*

« Le procureur impérial, qui ne « veut pas qu'on fasse d'enfans adul- « térins, mais qui veut encore moins « qu'on les tue, prend connaissance « de cette affaire, et d'Alival est allé « prudemment attendre le dénouement « à Londres.

« Valport s'est contenté d'appeler sa « femme du nom qu'elle a si bien ac- « quis. C'est sous ce nom qu'il la dé- « signe à ses amis, à la société ; il rit « de ce qui a si vivement affecté d'Al- « lival, et il dit, avec raison, qu'il vaut « mieux avoir un enfant de plus, que « la tête de moins.

« On croit cependant qu'il va se « pourvoir en divorce, pour n'être pas

« surchargé des résultats des distrac-
« tions de madame. »

Il me tire à l'écart. « Mon ami, mon « cher ami, j'ai été distrait aussi. Ma- « dame d'Ermeuil est furieuse ; elle « pense, elle fait en secret ce que ma- « dame de Mirville dit et avoue : leur « opinion sur les suites du mariage est « la même. La comtesse ne se console « pas de la nécessité où elle est de finir « comme nous aurions pu commencer. « Je l'ai déterminée à venir de préférence « ici prendre le bon air et de l'exercice, « parce que j'espère que vous m'aiderez « à la réconcilier avec l'hymen.

« Maintenant que je vous ai mis dans « ma confidence la plus intime, je vous « charge des fonctions de maréchal-des- « logis. Vous savez comment il faut « loger des époux qui ne sont pas fati- « gués de l'être.

« — Hé, parbleu, mon ami, je vais

« tout arranger conjugalement. Aucun « de nos domestiques ne vous connaît, « et la comtesse sera madame de Sou- « langes, comme ma charmante Sophie « est madame de Francheville. — Et « Baptiste que nous avons amené? Il « est observateur, causeur, railleur. — « Il faut le renvoyer à Paris. — On con- « naît peut-être déjà dans votre anti- « chambre nos noms et la nature de « notre intimité. — Voyons cela.

« Où est Baptiste? Justine, qu'est « devenu le domestique qui courait « devant cette berline? — Monsieur, « je ne l'ai pas vu. — Il n'a pas été à « l'office? — Je ne le crois pas, mon- « sieur. » Nous descendons, Soulanges et moi; nous nous informons; il est constant que Baptiste n'a encore parlé à personne. Mais où est-il?... Ah, sous les remises; il a sorti les paquets de la voiture, détaché la malle, et le voilà debout et immobile au milieu de tout

cela.... Que diable fait-il? Il lit des lettres. Ah, monsieur Baptiste a des correspondans. Ce pourrait bien être des *correspondantes*. Le drôle a de la figure et de l'audace ; il n'en faut pas plus pour réussir auprès de certaines femmes.

« Baptiste, pourquoi restez-vous là ?
« —Monsieur de Soulanges, je relis « des lettres intéressantes.— Ah, ah ! « de quelque belle, sans doute ?—Belle, « non pas précisément. — Assez bien « cependant pour vous faire oublier le « repos et le déjeuner. J'en suis bien « aise, car il faut que vous retourniez « de suite à Paris.—Comment, mon- « sieur, à Paris !—Hé, oui, à Paris. « —Madame m'a permis de la suivre « ici, et d'y rester auprès d'elle.—Que « signifient toutes ces observations ? « —Que je suis très-embarrassé, mon- « sieur.—Comment cela ?—En par- « tant du château d'Ermeuil, vous m'y

« avez laissé.... — Hé bien? — Avec
« une petite femme de chambre.... —
« Caroline. — Précisément, pour faire
« les paquets et les malles avec elle... —
« Après? — Nous avons fait autre chose
« que des paquets. — Comment, Bap-
« tiste? — Baptiste est un homme, Ca-
« roline une femme; nous étions au
« mois de mai, et tout pousse dans ce
« mois-là. Moi, je n'ai rien promis, et
« je suis dispensé de rien tenir. Mais
« une fille de vingt ans doit prévoir
« qu'une nuit de plaisir est souvent
« suivie d'une fluxion.... — Caroline
« est grosse! — Et elle veut que je
« l'épouse. — Elle a raison. — J'ai rai-
« son, moi, de ne le vouloir pas. —
« Pourquoi cela? — Elle n'a rien. — Ni
« vous non plus. — J'ai ma figure. —
« Elle a la sienne. — On ne bat pas
« monnaie avec cela. — En voilà assez;
« partez, et vous vous arrangerez avec

« elle quand vous serez à Paris. — Oh,
« monsieur, ce n'est pas elle qui m'em-
« barrasse. On quitte une femme, on
« le lui dit bien positivement ; elle
« pleure, elle se console, et voilà une
« affaire terminée. Mais dans celle-ci
« il y a un frère.... — Qui n'est pas
« traitable, peut-être? — Un brigadier
« de la légion d'élite, qui me laisse le
« choix d'épouser sa sœur, de tirer le
« sabre avec lui, ou d'expirer sous le
« bâton. Voilà sa lettre; et vous voulez
« que je retourne à Paris! — Je vois,
« Baptiste, que vous ne voulez pas
« vous battre, de peur d'être battu. Il
« n'y a alors qu'un moyen de vous tirer
« de là : c'est d'épouser. — Il faut vous
« dire tout, monsieur ; j'ai des vues
« plus relevées. Je connais, et vous
« aussi, une jeune personne qui est
« bien plus jolie que Caroline, qui est
« à la tête d'un bon établissement, et

« je me propose de l'épouser. — Fan-
« chette, peut-être ? — Oui, monsieur
« de Soulanges. »

Soulanges partit d'un éclat de rire, en me regardant. Jamais accès de folie ne me parut aussi déplacé. J'étais blessé que le nom de Fanchette fût prononcé par un valet ; il me semblait dégradé dans une telle bouche. J'avais le cœur serré, en pensant que Baptiste se croyait l'égal d'une fille charmante, qui m'avait enivré d'amour et de plaisir. J'étais humilié, confus qu'il se déclarât mon rival. Mon rival ! Hé, ne l'ai-je pas quittée pour jamais !.... Oui, oui ! mais l'oublier n'est pas en mon pouvoir.

J'ai frémi, j'ai rougi, lorsqu'il a prononcé ce nom. J'y rattache involontairement des souvenirs bien cruels.... et bien doux. Fanchette, la femme de Baptiste ! cela ne sera jamais. Je souffrirais cruellement de la savoir dans les

bras de qui que ce fût au monde.....
Elle ne sera la ſemme de personne.

Quelles idées ce malheureux vient de réveiller!... Pardon, Sophie, pardon; je ne peux refuser un soupir à Fanchette.

Non, elle ne sera point exposée aux poursuites de cet homme; il n'ira point à Paris. Soulanges désire qu'il s'éloigne; il partira, il se rendra... il se... Pendant que je réfléchis, ou que je déraisonne, Soulanges reprend la parole.

« Baptiste, vous n'êtes en sûreté, ni
« à Paris, ni dans ce château. Le bri-
« gadier peut apprendre chez madame
« la comtesse que vous l'avez suivie ici,
« et venir vous y chercher. — Ah, mon-
« sieur, vous me faites trembler. —
« Vous sentez que personne n'a le droit
« de vous protéger contre un honnête
« homme que vous avez cruellement
« offensé. — Et qui ne pense qu'à se
« venger cruellement.-Je blâme beau-

« coup ceux qui font des enfans aux « filles, et qui refusent ensuite de les « épouser ; mais je réfléchis aussi que « si le mariage était la suite certaine « d'une faiblesse, il y aurait trop peu « de filles sages. Ainsi, je ne vous lais- « serai pas dans l'embarras où vous vous « êtes jeté. Voilà de l'argent. Allez à « Châlons ; je vous y adresserai à un « de mes amis, que je prierai de vous « bien placer. Prenez garde aux fluxions, « surtout avec celles dont les frères « ont le sabre au côté, et souvenez- « vous qu'une marchande bien établie « n'épouse pas un domestique, à moins « qu'elle ait perdu la raison. Celle dont « vous parliez tout à l'heure vous a « prouvé à Chantilly que vous ne lui « avez rien ôté de la sienne. »

Il était impossible d'être plus pénétrant et de me servir mieux. Bon Soulanges ! Je lui serrai la main avec une expression ! ... Baptiste, un peu con-

fus des dernières phrases qu'on venait de lui adresser, revint à la gaîté, en pensant qu'il allait échapper au fer ou au bâton du redoutable brigadier. Nous l'emmenâmes hors du parc; Soulanges écrivit chez le maître d'école du village; Baptiste trouva une carriole prête à le porter lui et sa valise à la poste prochaine; il partit.

« Avec quelle impertinente familia-
« rité cet homme a parlé d'une femme
« dont je n'ose plus même prononcer
« le nom..... d'une femme!... Ah,
« Soulanges, si vous la connaissiez
« comme moi!... Mon ami, rentrons
« au château; j'ai besoin d'un appui,
« et ce n'est que l'amour que je puisse
« opposer à lui-même. »

J'ai retrouvé la femme charmante, ses grâces, son sourire, son cœur, et son regard voluptueux. Qu'il est facile, qu'il est doux de tout oublier auprès d'elle!

Servons maintenant l'amitié. Faisons une douce violence à l'aimable comtesse. Il est des choses qu'on ne persuade pas, et qu'on obtient de la nécessité. « Justine, vous ferez préparer « l'appartement vert pour monsieur et « madame de Soulanges. » Soulanges me serre la main à son tour; Sophie et sa maman me regardent; la comtesse se lève et vient à moi.

« Plaisantez-vous, Francheville? « perdez-vous la raison? — Justine, « vous direz au maître d'hôtel que mon- « sieur et madame de Soulanges restent « avec nous. — Il est bien extraordi- « naire que vous vous permettiez ainsi « de disposer de moi. — Justine, vous « direz au maître d'hôtel d'attacher à « monsieur et à madame de Soulanges « le plus intelligent des domestiques. « Allez. — Francheville, je vais éclater. « — A quoi bon? Persuaderez-vous à « cette fille que je n'aie fait qu'une plai-

« santerie, et une plaisanterie qui ne « pourrait avoir pour objet que de vous « compromettre vis-à-vis de nos gens ? « Un homme bien élevé s'en permet-il « de ce genre-là ? A-t-il jamais parlé « devant une femme décente de la faire « coucher avec un homme qui n'est pas « son mari. — C'est ce que vous venez « de faire. — Et c'est ce qu'on ne croira « pas. — Il est clair que ce monstre-là « vous a tout dit. — Tout absolument. « — La jolie manière que vous avez « trouvée là, messieurs, de vous faire « épouser ? — Épouser ! quelle marque « plus positive d'amour et d'estime « peut-on donner à une femme ? — Je « crois que je finirai par voir comme « vous. — Oh, combien je le désire ! « Vous assurerez le bonheur de mon « ami, et votre exemple entraînera « mon aimante et timide Sophie.

« — Bon ami, tu es d'une étourderie « sans égale. — Qu'ai-je fait, chère So-

« phie? — Tu maries de ton autorité
« privée Soulanges et la comtesse ; voi-
« là qui est bien pour nos gens. Mais
« du Reynel?.... — Ah, mon Dieu!
« ni Soulanges, ni moi n'avons pensé
« au gros garçon... Madame d'Elmont,
« vous avez la tête calme ; par grâce,
« aidez-nous de vos conseils. — Le con-
« seil le plus sage que je puisse donner
« à ces dames, c'est de mettre fin à ces
« tracasseries, à ces embarras, en se
« mariant toutes les deux. — Je vous
« supplie, ma petite maman, de ne
« point parler de cela. Mais du Reynel,
« bon ami?

« Soulanges, m'écriai-je, n'aurez-
« vous pas une idée, vous que la chose
« regarde si particulièrement? — Moi,
« je m'en tiens à l'avis de madame d'El-
« mont. — Mais Soulanges, en admet-
« tant que je me détermine à l'instant,
« que faire à l'égard de du Reynel? —
« Le mettre dans la confidence. — Fai-

« tes-moi rougir devant toute la terre ;
« vous savez combien je tiens aux bien-
« séances, et vous voulez....

« — Parbleu, mesdames et messieurs,
« il est bien extraordinaire que tous
« mes amis s'épousent et que je n'en
« sache rien. » C'est du Reynel, qui arrive en trottillant, dépité autant que peut l'être un gourmand dont le dîner n'est point gâté. « Il était tout simple
« que Francheville marié inopinément
« ne me prévînt de rien. Mais vous,
« Soulanges, me cacher votre mariage
« et même votre amour ! J'apprends
« tout cela, où ? à l'office.

« — Mon cher du Reynel, vous con-
« naissez l'éloignement qu'a toujours
« marqué madame de Soulanges pour
« un second engagement. Elle a exigé
« que la cérémonie se fît secrètement,
« et que nous quittassions la ville en
« descendant de l'autel. C'est d'ici
« que nous ferons part au public de

« notre félicité, et, à notre retour, on
« aura épuisé les bonnes et mauvaises
« plaisanteries sur la versatilité des opi-
« nions. — Hé, qui vous empêchait de
« me dire tout cela en route! — Est-
« ce en courant la poste, au bruit des
« roues et des fouets qu'on parle d'un
« événement qui doit être annoncé avec
« une sorte de solennité? — Pourquoi
« Justine en est-elle instruite avant
« moi? — Il a fallu nous loger, et il
« n'est pas dans les convenances que
« les témoins de l'union la plus intime
« ignorent qu'elle est consacrée par la
« décence et les lois. Nous avions fixé
« pour vous mettre dans notre confi-
« dence le moment le plus intéressant
« de la journée, celui du dîner. C'est
« le verre à la main qu'il faut appren-
« dre un événement agréable ; c'est le
« verre à la main qu'on chante digne-
« ment le bonheur des nouveaux époux.
« — Ma foi, Soulanges, vous avez rai-

« son ; il faut savoir tout faire à propos.
« Nous trouverons l'épithalame au fond
« d'une bouteille de côte-rôtie. Je re-
« tourne là-bas. Il ne faut rien négliger
« pour fêter un tel jour ; et, flatter la
« sensualité, c'est ajouter à l'excellence
« des vins. »

Le bon homme que ce gros du Reynel ! Il croit tout, pour se dispenser de rien discuter. Toujours occupé de la table, il n'aime pas à se distraire de son objet essentiel.

« Comment ! ces gens que nous avons
« été voir ce matin reviennent à deux
« heures ! On ne peut être plus exact,
« ni plus importun. Nous sommes si
« bien nous quatre ! Même position,
« mêmes penchans. L'amitié jette dans
« la conversation une aimable diversité.
« Madame d'Elmont et du Reynel nous
« suffisent. Ma Sophie, consentirons-
« nous à être deux heures sans parler
« amour, sans conduire Soulanges et

« sa femme aux autels que nous avons
« consacrés dans le parc? Justine, on
« n'est pas visible... Justine, Justine,
« faites entrer ceux qui sont là et ceux
« qui viendront. »

Je présente à chacun monsieur et madame de Soulanges. Les plus timides saluent; les plus entreprenans embrassent; la pauvre comtesse rougit, pâlit; je la plains de tout mon cœur; mais j'entends qu'elle épouse.

Après les premiers complimens viennent les questions: « Monsieur et ma-
« dame ont sans doute aussi un châ-
« teau. Sans doute ils sont titrés. Y a-
« t-il long-temps qu'ils sont mariés?
« Ont-ils des enfans? » A cette dernière interpellation, madame d'Ermeuil ne sait plus quelle contenance tenir.

Une de ces dames observe, en souriant avec finesse, que selon les apparences monsieur de Soulanges ne tar-

dera point à être père. « Madame, je « l'espère avec quelque raison. — Je se- « rais enchantée, monsieur, d'être la « première à vous féliciter. — Madame. « je reçois votre compliment avec beau- « coup de plaisir. » Madame d'Ermeuil ne peut cacher son trouble, son extrême embarras. Elle sort, en couvrant sa jolie figure de son mouchoir.

« Ah, mon Dieu, madame se trouverait- « elle incommodée? — Ma femme a « une grossesse pénible. — Cela annonce « certainement un garçon. — C'est en- « core ce que j'espère. Je vous demande, « mesdames, la permission de suivre « mon épouse.

« Je vous demande celle, reprend « Sophie, d'aller donner mes soins à « mon amie. Permettez, mesdames, con- « tinuai-je, que je donne un coup d'œil « aux embellissemens que je dirige ici. « Vous savez qu'il faut surveiller les

« ouvriers. — A qui le dites-vous, mon-
« sieur? L'œil du maître, l'œil du maî-
« tre : il n'y a que cela.

« Hé bien, messieurs, vous triom-
« phez, nous dit l'aimable comtesse.
« Vous m'avez mise dans l'impossibilité
« de reculer d'un jour. Il peut arriver
« ici quelqu'un de Paris, et je ne m'ex-
« poserai pas à la confusion d'entendre
« toujours débiter des fables, ou d'être
« madame d'Ermeuil pour l'un et ma-
« dame de Soulanges pour les autres.
« — Ma chère amie, je me suis flatté
« que mon bonheur tient essentielle-
« ment au vôtre. — Hé, sans doute,
« cruel homme. Mais je ne m'attendais
« pas à me rendre aussi promptement.
« — Observez mon amie, que déjà les
« connaisseuses ont plus que des soup-
« çons. — Il était bien nécessaire de me
« répéter cela! Vous partirez demain
« pour Paris. Vous disposerez tout en
« diligence; vous obtiendrez que la cé-

« rémonie se fasse au point du jour, et
« vous reviendrez me prendre ici. Êtes-
« vous content? — Je suis au comble de
« la joie.

« — Ma Sophie, tu vois, tu entends,
« et tu ne dis rien. — Bon ami, nous
« sommes si heureux ! que devrions-
« nous de plus au mariage? — La certi-
« tude d'être à jamais l'un à l'autre. —
« Hé, ne suis-je pas à toi pour la vie! —
« La satisfaction de pouvoir avouer notre
« tendresse.... — As-tu besoin de confi-
« dens? Mon cœur ne suffit-il plus au
« tien? — Tu verrais la calomnie désar-
« mée, l'estime, la considération re-
« naître. — Ton amour n'est-il pas au-
« dessus de tout cela? Viens avec moi
« dans le parc. Ce lieu solitaire et ton
« amante, voilà ton univers; tu me le
« disais encore ce matin. — Chère So-
« phie, je te prie, je te conjure... Elle
« m'échappe; elle ne veut être que ma
« maîtresse! Soulanges, madame la

« comtesse, voyez-la, parlez-lui. As-
« surez-la que le sentiment qui m'unit
« à elle est inépuisable, que j'ai pro-
« noncé mille fois un serment que je ne
« ferais que répéter. Représentez-lui
« ce qu'elle se doit à elle-même. » Ils ne m'écoutent pas. Ils sont tout à leur ivresse.... Ah! ai-je écouté Soulanges quand il a voulu me distraire de mon amour?

Heureux Soulanges! il a surmonté tous les obstacles. Il a réconcilié sa Delphine avec l'hymen, et moi....moi! j'ai trouvé comme lui la route des plaisirs, et n'y cueillerai-je que des fleurs, lorsqu'il attend le plus doux, le plus précieux des fruits?

J'allais descendre dans le parc, où l'enchanteresse m'attend. Je voyais d'une croisée Soulanges et la comtesse s'enfoncer lentement sous cet ombrage mystérieux. Quels sentimens nouveaux doivent les animer! Enfant chéri avant de

naître, déjà ils s'occupent de toi. Ils croient te voir, te presser de leurs bras caressans; ils répondent à ton premier sourire.... « Monsieur, voici une lettre,
« qui éclaircit bien des choses, et que
« j'ai cru ne devoir remettre qu'à vous.
« —Pourquoi cette préférence, Justine?
« —Un homme aimable n'est jamais
« rigoriste : tout embarrasse une femme
« sensible. — A qui donc est adressée
« cette lettre? — A madame la comtesse
« d'Ermeuil. — Et tu l'as trouvée?... —
« En rangeant les cartons de madame de
« Soulanges. » La friponne sourit d'un air malin.

« Cette lettre est ouverte. J'espère que
« tu ne l'as pas lue — Pardonnez-moi,
« monsieur. — Lire une lettre qui ne
« t'est pas adressée! — Monsieur la lit
« aussi; je ne suis donc pas si coupable.

« Ma chère amie, je ne me rends pas aux raisons que vous opposez à Soulanges. Vous êtes dans une position à ne pas différer d'accepter sa main, et

au lieu de vous rendre à ses instances, à des réflexions que m'a dictées l'expérience, vous partez aujourd'hui même avec lui pour aller vous établir chez madame de Mirvillle... qui pense comme vous,..... se conduit comme vous,..... et dont les préventions soutiendront les vôtres.... »

Et Justine a lu cela! Elle sait.... J'ai une envie d'éclater! oh, une envie! Qu'y gagnerai-je? Je lui donnerai de l'humeur, et il faut ménager ceux qui ont notre secret, soit que nous l'ayons confié, ou qu'ils l'aient surpris. Et puis elle est fort bien cette Justine : comment attrister cette figure-là? Je prends cependant un air très-sérieux. « Jus-
« tine, surprendre le secret de ses maî-
« tres..... — Est d'une fille d'esprit.
« En abuser... — Serait d'une bête.
« — Qu'en prétendez-vous faire? —
« M'en servir. — Et comment? — Je vais
« vous le dire, monsieur. Encouragée

« par votre gaîté, par vos manières fa-
« ciles à vous faire un aveu nécessaire ;
« retenue cependant par la crainte d'é-
« prouver quelque sévérité, j'ai fait,
« après avoir pris lecture de cette lettre,
« un raisonnement qui m'a tout-à-fait
« rassurée.

« Maîtres ou valets, nous avons tous
« nos faiblesses, et nous blâmons ou-
« vertement dans les autres celles dont
« nous ne sommes pas soupçonnés.
« Nous avons au contraire plus que de
« l'indulgence pour les fredaines de ceux
« qui connaissent les nôtres. — Finiras-
« tu ! — Hé bien, monsieur, ce que
« madame d'Ermeuil fait avec monsieur
« de Soulanges, ce que vous faites avec...
« — Tu l'as fait aussi de ton côté....
« — Avec le maître d'hôtel, monsieur.
« Nous demeurions ensemble chez le
« comte de Sancy, avant que d'être à
« madame. — Hé bien, que m'importe
« cela ? — Il m'importe à moi que vous

« sachiez que je n'ai plus de lacets assez
« longs.... — Encore un enfant ! mor-
« bleu, il n'y aura donc que moi....
« — Vous en avez fait un aussi, mon-
« sieur. — Ah, Justine, si tu disais
« vrai !... je te donnerais.... — Vous
« n'avez pas remarqué ce cercle brun
« qui paraît quelquefois autour des yeux
« de madame ? vous n'avez pas vu ses
« lèvres se décolorer tout à coup?... —
« Ah, Justine, ma chère Justine! si tu as
« deviné.... — Que me donnerez-vous?
« — Ton maître d'hôtel. — Par-devant
« notaire ? — Et par-devant l'église. —
« — Voilà où m'a conduite la curiosité,
« et quoi qu'on en dise, monsieur, elle
« est bonne à quelque chose.

« — Ah çà, Justine, entendons-nous.
« As-tu parlé de cette lettre à quel-
« qu'un ? — A personne, foi de fille
« d'honneur. — Tu n'en parleras à qui
« que ce soit ? — Mon intérêt vous ré-
« pond de moi. — Pas même à ton maî-

« tre d'hôtel? — Il est bon de s'habituer
« d'avance à être discrète avec son mari.
« — Et tu continueras de marquer à ta
« maîtresse les mêmes égards, les mê-
« mes prévenances. — Ne lui ai-je pas
« jusqu'à présent prodigué tout cela ?
« — Mais jusqu'à présent tu ne savais
« rien. — Je savais tout. — Tu savais...
« tu savais... — Qu'un homme fait pour
« plaire ne court pas après sa femme
« avec des habits d'emprunt ; qu'il n'a
« besoin de l'entremise de personne
« pour coucher avec sa femme; qu'il ne
« commence pas les nuits avec sa femme
« à sept heures du soir; qu'il ne s'en-
« ferme pas le jour avec sa femme ;
« enfin, qu'il n'aime pas sa femme au
« point de ne pas s'apercevoir qu'elle a
« une suivante de vingt ans, fort bien
« faite et très-éveillée — Je te le répète,
« tu as de l'expérience. — Je vous l'ai
« dit, comme une veuve. — De com-
« bien de maris ? — Vous ne croyez

« pas que je réponde à cette question-
« là.

« Adieu, Justine. — Adieu, mon-
« sieur. — Discrétion et prudence. —
« Mariages de tous les côtés. »

A quoi servent les calculs de la prudence, les mesures de sûreté avec un Figaro femelle, toujours inquiet, toujours en action, épiant, devinant tout, riant de tout ? Voilà un incident qui peut avoir des suites fâcheuses : et comment les prévenir ? Congédier cette fille, c'est provoquer son indiscrétion ; la garder ici, c'est condamner Sophie à rougir devant elle, à supporter une familiarité à laquelle se livrent insensiblement des inférieurs, qui, même en nous estimant, luttent sourdement et sans cesse contre notre supériorité. Il faut pourtant garder cette fille ou la renvoyer, et je ne sais auquel des deux partis m'arrêter.

Hé, mais oui,... oui,.... sans doute.

Déclarer à Sophie que tout est découvert, lui faire partager mes craintes, les lui exagérer même, c'est la mettre dans la nécessité de fixer un terme prochain à son humiliation et au scandale! Scandale! humiliation! une femme qui n'existe que par l'amour, qui ne vit que pour lui, qui appartient exclusivement à l'être heureux qu'elle s'est donné, est-elle inférieure à ces épouses froides, négligentes, infidèles même, que pourtant le monde accueille, caresse, paraît considérer? Tout est préjugé dans ce monde; l'homme naît son esclave; il vit et meurt sa victime.

La voilà, la voilà cette femme céleste, qui d'abord ne me préférait que sa vertu et qui maintenant me préfère à tout. La voilà, belle de sa beauté, du calme d'un cœur pur, du souvenir d'une nuit délicieuse, de l'espérance du lendemain....Dieu, grandDieu!...Soulanges et la comtesse la soutiennent.... Je

cours, je vole.... je respire! Justine a deviné. Des maux de cœur!...

« Ma tendre, ma séduisante amie, « l'amour a donc comblé tous mes « vœux! Il va doubler mes sensations « et mon existence. Ah, Sophie, quelle « force nouvelle donnera cet enfant au « lien délicieux qui nous unit déjà! « C'est ton image, c'est une partie de « toi-même que je tiendrai dans mes « bras, que je mouillerai de douces « larmes. C'est son heureux père que « tu croiras presser sur ton sein, que « tu couvriras de baisers, et Sophie et « Francheville, attirés l'un et l'autre, « penchés ensemble sur le berceau de « l'enfant chéri, unissant leurs mains, « confondant leurs âmes, répéteront « avec attendrissement le serment de « s'aimer toujours.

« Mais, mon amie, je te le demande « à genoux, que mon enfant, le tien, « ne soit pas, dès sa naissance, flétri

« par l'opinion. Tu lui dois le nom,
« l'état de son père : ne lui donneras-
« tu que la vie ? Non, tu rempliras tes
« devoirs dans toute leur étendue ; tu
« auras rempli celui que je te rappelle
« avant de toucher au moment désiré
« et douloureux, qui ne laisse quel-
« quefois à une mère que le temps de
« bénir le fruit de son amour, et de
« dire à son amant un éternel adieu....
« Ah, Sophie, quel que soit l'événe-
« ment, tu ne diras pas : Il a formé
« un vœu que je n'ai pas écouté ; je
« le laisse avec son fils, et son fils n'a
« point de père.... Lève tes yeux char-
« mans, que ta main tombe dans la
« mienne, et dis-moi : Je me rends.

« — Ah, Francheville ! ah, mon
« ami, je ne croyais pas... Je ne pré-
« sumais pas..... Ma sécurité était en-
« tière... Mirville, ardent, impétueux
« aussi, s'est vainement flatté.... Ah,
« tu devais pouvoir plus que lui, toi

« qu'on ne peut comparer à per-
« sonne !.... Bon ami, je ne rejette pas
« ta prière ; mais je t'en conjure à mon
« tour, ménage des préventions qui
« t'offensent, et que je surmonterai
« peut-être. Attendons au moins que
« le temps confirme des espérances
« incertaines encore, attendons...

« — Le temps, dis-tu ! tu parais l'in-
« voquer et le craindre : tu ignores que
« sans cesse il s'arme contre toi. De-
« main on publiera dans ce village que
« nous bravons les bienséances et la
« pudeur, que maîtres absolus de nous-
« mêmes, nous dédaignons la sanction
« que nous offre la loi. — Que dis-tu,
« bon ami ! — La vérité. Justine a tout
« pénétré, tout jugé, et une lettre de
« madame de Rieulle à la comtesse,
« qu'elle a trouvée, qu'elle a lue, vient
« de l'éclairer sur les moindres détails.
« Elle aime le maître d'hôtel, et cache-
« t-on rien à ce qu'on aime ? Un se-

« cret, connu de deux personnes, est-il « encore un secret? On peut les ren- « voyer, aller chercher un autre asile ; « mais ceux qui les remplaceront se- « ront-ils moins pénétrans, et quel « serait alors l'asile où nous n'aurions « point à rougir, où nous pourrions « échapper à nous-même?

« Que deux êtres qui se convien- « nent, qui se sont ignorés long-temps, « se rencontrent enfin, s'aiment et « pleurent sur les institutions sociales « qui s'opposent à leurs vœux les plus « doux ; que las de combattre un sen- « timent irrésistible, ils succombent « enfin, ils auront conservé des droits à « la pitié et à l'indulgence. Mais blesser « les mœurs publiques, quand il « n'existe point d'obstacle ; rejeter le « titre d'épouse, celui de bonne mère, « de femme décente et estimable ; « n'opposer à la nature, à la raison, « que des craintes puériles, cette con-

« duite est d'une femme qui secoue « toute espèce de joug, qui ne voit « qu'elle, qui rapporte tout à elle, et « cette femme est coupable.

« Sophie, je tombe à tes pieds pour « la seconde fois. Mes amis, secon- « dez-moi : tâchons de la fléchir. Sup- « pliez-la pour elle, pour moi, pour « mon enfant. Elle se penche molle- « ment sur moi : sa joue touche ma « joue ; sa main cherche lentement la « mienne.... La voilà, je la tiens, je « triomphe, Sophie est ma femme.

« — Mon ami, je perdrai ton amour, « je le sens, je le sais ; mais les cir- « constances sont impérieuses ; je ne « résiste plus.

« Oui, je serai ta femme. Je sacri- « fie à ton fils mon bonheur et mon « repos. Nourri de ma substance, il « aura aspiré mes sensations avec elle. « Il t'aimera comme je t'aime ; je le « placerai entre nous, et quand mon

« amour et ma constance te paraîtront « fatigans et pénibles, je lui dirai de « te demander grâce pour sa mère, et « tu ne le repousseras pas.

« Pars demain avec Soulanges, fais « toutes les diligences nécessaires, et « reviens prendre cette main et me « conduire à l'autel. Hélas, cette main, « mon cœur, tout n'est-il pas à toi? « Que me reste-t-il à t'offrir? »

Je m'efforce de dissiper ses craintes, de lui inspirer de la confiance. Je lui répète ce que je lui ai dit cent fois, ce qu'elle n'a pas écouté.... Elle n'était pas mère alors. Je parviens à la faire sourire d'espérance.... ou d'amour. J'arrondis mon bras autour d'elle; je la soutiens, je la conduis. Je cherche l'herbe la plus fine, la plus molle. C'est moi seul qui, à mon retour de Paris, lui donnerai des soins, qui veillerai sur elle, qui en écarterai les objets, les idées même fatigantes ou pénibles, qui

entretiendrai dans son âme cette joie douce qu'accompagne toujours la santé.

Nous rentrons au château : les importuns sont sortis. Nous pouvons nous livrer sans réserve à l'allégresse, à l'amour, à l'amitié. Je présente à madame d'Elmont ma femme et mon fils. Ma femme! que je suis aise de pouvoir enfin la nommer ainsi! J'embrasse tendrement sa bonne mère. Je lui raconte mes combats, la résistance de Sophie et ma victoire.

Madame d'Elmont me félicite : elle partage tous mes sentimens. Elle m'appelle son fils, son cher fils, le restaurateur de la réputation de sa fille bien-aimée... Elle observe cependant qu'elle ne se doutait point, il y a quelques mois, qu'il fallût employer un pareil moyen pour ramener Sophie à la raison et à l'hymen.

Il est décidé que ce jour sera un jour de fête, non de ces fêtes où on

n'entend que du bruit, où on ne voit que du monde et des fusées, où on se fatigue sans s'amuser. Cette fête sera celle de toutes les affections; elle ne sera que pour nous : l'indifférence serait déplacée ici.

Justine vient recevoir nos ordres. Elle est ce qu'elle doit être : point de légèreté offensante, point de respect affecté. Cependant Sophie baisse les yeux; elle rougit. Justine s'approche d'elle, lui parle bas. Les yeux de Sophie se relèvent; elle répond quelques mots : Justine sort.

« Chère amie, que t'a-t-elle donc dit?
« — Que l'amour doit être une vertu
« dans mon cœur, qu'elle seule a be-
« soin d'indulgence, et qu'elle me prie
« de la protéger. — Oui, ma Sophie,
« nous la protégerons : que ce jour soit
« pour elle aussi un jour de fête...
« Quelle différence inconcevable dans
« la manière de voir les choses! Une

« femme repousse un lien respectable ;
« il est l'objet des vœux d'une autre.
« Il faut combattre, vaincre l'une, et
« l'autre demande appui et protection.
« — Bon ami, la seconde ne veut qu'être
« mariée ; moi, je veux te plaire tou-
« jours. Arrange ce mariage qu'elle dé-
« sire tant, et puisse son lit nuptial
« n'être pas le tombeau de l'amour. »

Voyons si Justine m'a tenu sa parole, si elle a été discrète, si je peux compter que, pendant mon absence, Sophie ne sera pas en butte au sarcasme, au mépris.

Je cherche, je trouve le maître d'hôtel, et, au risque de l'entendre me répondre : monsieur en a bien fait autant, je prends le ton d'un homme indigné de l'inconduite de ses gens. Il rougit, pâlit, balbutie ; il ne sait rien. Je le presse ; il avoue ce qu'il appelle son crime, mais il ne paraît pas très-disposé à le réparer : il est doux de

pécher ; il est dur de faire pénitence. J'éclate, je tonne. Je parle du respect dû à ma maison, de l'audace du séducteur de la femme de confiance de madame de Francheville. Je fais valoir les agrémens de la petite, sa gaîté, son esprit, et j'appuie sur deux mille écus de dot que lui donne sa maîtresse.... C'est un peu cher ; mais il faut payer la discrétion de Justine.

Deux mille écus dérident bien des fronts, et je m'aperçois que le maître d'hôtel préfère la dot à la femme. Il convient enfin que Justine est fort intéressante ; mais il ajoute qu'elle est excessivement sensible, qu'elle l'est depuis quelques années, et qu'il est à craindre qu'elle le soit encore longtemps. Au reste, il s'expose volontiers à tout, pour prouver à madame et à moi sa soumission et son respect.

Ces deux êtres, comme tant d'autres, se sont pris, parce qu'ils se sont trouvés

là au premier coin. Sans soins, sans inquiétudes, les facilités, l'habitude leur ont tenu lieu d'amour. Ils vont s'épouser, et dans six mois ils ne pourront plus se souffrir : ils le prévoient, n'importe : Justine aura un mari, et son mari de l'argent. C'est un manteau bien commode qu'un mari ; c'est un consolateur bien sûr que l'argent.

Du Reynel ne conçoit rien à la gaîté qui nous anime tous. Il remarque que Justine elle-même fait tout en riant, en chantant, en sautant. Soulanges et moi lui faisons cent contes, et il rit sans savoir de quoi. Il rit parce que Sophie, la comtesse, madame d'Elmont rient. Elles s'amusent des à-propos, des mots à double sens, que le gros garçon voudrait avoir l'air d'entendre. Que de gens sont mystifiés et ne s'en doutent pas !

Du Reynel ne rit plus, quand il apprend que Soulanges et moi partons.

demain. Il devient rêveur, lorsqu'il sait que le maître d'hôtel a des affaires urgentes qui l'appellent à Paris. Il ne conçoit pas qu'une maison puisse être tenue sans un maître d'hôtel, et il ne peut exister que dans une maison montée. C'est un très-bon garçon que du Reynel; mais il n'est jamais l'ami du maître; il est toujours celui du château. Il nous propose de le prendre avec nous. Nous le prendrons : nos dames n'auront rien à dissimuler; elles s'occuperont librement de nous, de nos projets, de notre retour.

Nous avançons cette nuit, que doivent suivre des nuits solitaires et perdues. Les voiles, les rideaux tombent et l'amour nous attend. La beauté sourit à son vainqueur, l'attire, le provoque pour lui sourire encore..... « Ah, soupire enfin Sophie; que feras-« tu de plus quand tu seras mon « mari! »

Je m'arrache de ses bras au lever de l'aurore. Je n'ai pas dormi un instant : le bonheur vaut mieux que le sommeil. Je m'élance dans la berline; je franchis l'espace : je m'éloigne d'elle : c'est pour la retrouver bientôt, et ne la quitter jamais.

Je crois n'avoir rien oublié. J'ai sa procuration ; je l'ai priée d'ouvrir mes lettres, et de me renvoyer à Paris celles qui seront de quelque importance.

Du Reynel nous gêne beaucoup. Nous ne pouvons dire un mot de l'affaire essentielle ; mais nous parlons amour, nous en parlons encore, et ici amour veut dire mariage, félicité inaltérable.

Du Reynel ne croyait pas qu'on pût aimer ainsi. Nous sommes, dit-il, les seuls époux de sa connaissance qui ne respirent que pour leurs femmes ; mais ce que nous éprouvons, il peut l'éprou-

ver aussi, et nous lui donnons envie de se marier. Je ne lui conseille pas : le chapitre des accidens est très-long cette année, et la fille la plus sage ne veut pas s'être mariée sans s'en apercevoir.

Du Reynel voudrait trouver une demoiselle de dix-huit ans, il en a cinquante; jolie, il n'est pas beau : aimable, il ne l'est que le verre à la main; qui ait des talens, il ne sait ce que c'est; qui l'aime, cela ne se peut pas ; qui soit riche, il a déjà soixante mille livres de rente. Il veut qu'on lui donne tout, et il n'a rien à offrir. Les hommes sont faits ainsi : ridicules, faiblesses, voilà notre héritage à tous, et assez ordinairement nous nous moquons de nos pères.

Pendant que du Reynel fait des projets, moi je m'endors : c'est ce que je peux faire de mieux.

Je ne fais qu'un somme de Montmi-

rel à la Ferté. Soulanges me secoue, m'éveille. Du Reynel est déjà à la cuisine : qu'il épouse une casserole.

Nous déjeunons, nous repartons. Je reparle amour ; le flegmatique Soulanlanges ne répond plus que par oui et par non. Du Reynel digère en silence : il jouit. Je me rendors. Il y a des gens qui ne dorment que dans leur lit ; je ne dors plus qu'en courant la poste.

Je suis étonné de me trouver à ma porte. Mon suisse me reçoit avec un visage à la glace. Le drôle est rancuneux : il se souvient que je l'ai attrapé. Mon bon Georges ne sait que m'aimer et m'accueillir. Il ne m'offre pas ses services : il prévoit tout, et il agit.

Nous convenons, Soulanges et moi, que nous vivrons, que nous logerons ensemble, que nous ne nous quitterons pas, et que nous ne cesserons de nous occuper de notre affaire.

Dès le premier jour, notre mariage

est affiché à la maison municipale ; le notaire à reçu ses instructions, la marchande de modes ses ordres. C'est d'elle que nous aurions dû nous occuper d'abord : je demande pardon aux dames d'avoir cru qu'il est quelque chose de plus important que des modes.

Le lendemain, monsieur le maire nous promet de nous unir à cinq heures du matin : c'est un aimable homme que monsieur le maire. Le curé sera prêt à six heures : on le payera un peu plus cher.

« Hé bien, Soulanges, que nous res-
« te-t-il à faire? — Mais rien, je crois.
« — Ah, des billets imprimés à cinq
« cents, à cinq mille. J'en enverrai à
« toute la France. Je veux que tout le
« monde connaisse et envie mon bon-
« heur. Hé, bon Dieu, j'oubliais... —
« Quoi donc? — L'essentiel, les dia-
« mans. — Elles en ont déjà beaucoup.
« — J'en couvrirai Sophie. Ces femmes

« frivoles ne désirent ni son cœur ni « ses qualités. Jalouses de ses charmes, « elles le seront encore de sa parure, « et rien ne tourmente plus ces femmes-« là que la beauté qu'elles n'ont point, « que le faste qu'elles ne peuvent « égaler.

« Georges, amène-moi le joaillier de « la cour. Nous jaserons en l'attendant. » Soulanges trouve tant de luxe inutile. « Une jolie femme, dit-il, n'est « jamais mieux qu'en bonnet de nuit. « Oui, pour nous, mon ami. Mais « nous ne promènerons pas nos femmes en bonnet de nuit, et le monde « est si bête ; il admire, il respecte si « exclusivement ce qui brille ! La considération des sots est peu de chose, « je le sais ; mais les neuf dixièmes de « la société se composent de ces gens-« là, et malheur au mérite modeste, « sans art et sans entourage.

« Ah, voyons, monsieur, ce collier...

« Il fera valoir une gorge divine, et ne
« la cachera point. Ces boucles d'oreil-
« les... elles ne nuiront pas à l'effet
« d'une figure enchanteresse. Des bra-
« celets?... Oh, non, non, ils empê-
« chent de saisir l'ensemble d'un bras
« arrondi ; ils le cassent en deux. Des
« bagues? Point de bagues. Cette jolie
« main m'appartient; j'aime à la cares-
« ser à tous les instans du jour ; elle ne
« disparaîtra point sous des pierres. Un
« simple anneau d'or. Je me complairai
« à le voir, à le toucher. Il me dira : So-
« phie est à toi, et Sophie est heureuse.
« Un diadème.... Oui, oui. Celle
« qui règne sur mon cœur doit porter
« les attribus de la toute-puissance. —
« Mais voyez donc, Francheville, dans
« quelle dépense vous me jetez. — Moi,
« mon ami, je ne vous engage à rien.
« — Je suis perdu si la comtesse a un
« diamant de moins que madame de
« Mirville. — Cher Soulanges, vous ne

« vous perdrez pas. Satisfaire les goûts
« d'une épouse chérie, n'est-ce pas
« tout faire pour soi? Choisissez, ré-
« glons; monsieur finira avec nos gens
« d'affaires.

« Nous avons tout préparé, tout ar-
« rangé, ce me semble. — Et en deux
« jours, c'est employer le temps. —
« Georges, des chevaux de poste. —
« Quoi, déjà! — Sophie m'attend, je ne
« peux vivre sans elle, je compte les
« minutes, je n'en perdrai pas une. —
« Courir la nuit! — Nous dormirons le
« jour. — Arriver fatigués, harassés!
« — Je suis infatigable. — Moi, je ne
« le suis pas. — Hé bien, je partirai
« seul. — Bon Dieu! que dirait la
« comtesse si vous arriviez une heure
« avant moi! — Mon ami, je désire
« pour elle et pour vous que nous ha-
« bitions long-temps ensemble. — Vous
« croyez être toujours amant. — J'en
« suis sûr. Georges, des chevaux, des

« chevaux à l'instant. Va, cours....
« Georges, mon bon Georges, reste,
« envoie Philippe et qu'il vole. »

Toutes les observations de Soulanges sont perdues, sa résistance inutile : nous voilà partis. Je croyais qu'un mariage à arranger est une chose interminable, et j'ai prié Sophie d'ouvrir mes lettres.... Si elle m'en a renvoyé quelques-unes à Paris..... Hé bien, elles reviendront en Champagne.

A chaque relais, j'éprouve une satisfaction, un bien-être que je ne peux exprimer. A mesure que je me rapproche de la femme adorée, ma joie, mon empressement augmentent ; je passe de l'enchantement à l'ivresse.

Montmirel est derrière nous ; j'aperçois le clocher du village ; encore une heure, et je serai dans ses bras. Avec quelle légèreté elle franchira les degrés, le péristyle, quand elle entendra, quand elle verra la voiture ! Que je vais la

trouver belle de quarante-huit heures d'absence, d'amour et de désir!

Nous sommes dans l'avenue... Presse tes chevaux, fais donc résonner ton fouet... Encore... encore... toujours... On doit nous entendre, on nous entend sans doute, et Sophie ne paraît point! « Soulanges, qu'y a-t-il? Que « peut-il être arrivé pendant notre « courte absence?.... » La comtesse vient au-devant de nous, et elle est seule!...

J'éprouve un serrement de cœur affreux.

« Par grâce, madame la comtesse, « tirez-moi de la plus cruelle incerti- « tude. Où est-elle?... que fait-elle?... « — Elle est au château; sa santé n'est « point altérée. — Sa santé n'est point « altérée, et je ne la vois pas! Quel « motif l'arrête, la retient? — Je vou- « drais... je ne sais... — Vous savez « tout, madame, et vous êtes sans pi-

« tié. — Depuis hier elle est profondé-
« ment affectée. — Qu'a-t-elle, au nom
« de Dieu, qu'a-t-elle? — Une lettre,
« qui vous est adressée, qu'elle a lue...
« — La calomnie s'arme-t-elle aussi
« contre moi? Je vais la combattre, en
« détruire les effets... » Je ne me possède plus, je cours, j'arrive, j'entre.

Elle est couchée sur son ottomane. Elle m'entend, elle me voit, elle ne se lève point; ses bras restent fermés! On m'a perdu, on a voulu me perdre dans son esprit, dans son cœur; mais ce cœür est à moi, et je suis fort de mon innocence.

« Sophie, qu'a-t-on pu écrire, qu'as-
« tu pu croire, lorsque tu sais que tout
« mon être t'appartient exclusivement,
« que je n'ai pas une pensée qui ne soit
« inspiration d'amour, qui ne se rap-
« porte à toi?.... Sophie, injuste So-
« phie, tu reçois mes baisers; tu ne
« me les rends plus! Explique-toi, je

« t'en supplie; ne me laisse pas en proie « à cette affreuse anxiété. »

Elle essuie une larme furtive ; elle prend un air solennel. « Monsieur, me « dit-elle.... — Monsieur, moi ! je ne « suis donc plus pour toi qu'un homme « ordinaire ! Tu brises donc les liens « charmans qui nous unissaient ! Tu « crois pouvoir survivre à cette rup- « ture !....

« — Dans la position où je suis, je « m'occupe peu de ce que je devien- « drai, et cependant je ne suis pas éton- « née du malheur qui m'accable : une « femme sensible est perdue du mo- « ment où elle suppose qu'il peut exister « un homme de bonne foi. — Sophie, tu « te fais un jeu cruel de froisser, de dé- « chirer mon cœur ! Que signifient ces « inculpations vagues, ces réticences « qui n'éclaircissent rien, et qui à cha- « que seconde ajoutent à ce que je « souffre ? Je le répète, je suis inno-

« cent, et pourtant je suis à tes pieds ;
« je mouille tes mains de mes larmes,
« et tu te tais! Parle, cruelle, parle donc,
« ou je meurs de ta peine.... Tu veux
« en vain la dissimuler.... Je la vois, je
« la sens.... Tes pleurs se mêlent aux
« miens.... »

Elle n'a plus la force de cacher sa douleur ; sa fierté l'abandonne ; elle est plaintive et suppliante.... Que veut-elle, que me demande-t-elle ? Ma vie lui appartient : je la donnerais, je crois, pour la voir sourire encore de tendresse et de volupté.

De dessous un des coussins de l'ottomane, elle tire une lettre ; elle me la présente... J'ai vu la signature. J'ai frissonné, j'ai pâli. Je tombe dans un état où les secours de Sophie me deviennent indispensables. Elle daigne me les prodiguer des mêmes mains qui ont mis dans la mienne la preuve irrécusable de ma faute ! Avec quelle

amertume je me la suis reprochée ! Quels remords l'ont suivie ! Ah, je le vois, le remords n'est pas une expiation.

Ma tête est penchée sur ses genoux ; elle la soutient ; j'ai cru sentir sa joue effleurer la mienne.... elle ne me hait donc pas !

« Monsieur,

« Le bonheur a fui loin de moi, et il est toujours présent à ma pensée. Les époques s'éloignent, et il vous sera facile de les oublier au sein des jouissances. Il est pour moi de la plus haute importance que vous n'ayez pas plus tard un doute à former. Je dois vous rappeler que vous seul pouviez me rendre mère ; je veux que vous sachiez que j'ai la certitude de le devenir.

« Je ne demande rien, je ne prétends rien que la justice que vous devez à mon dévouement absolu.

« Je tiens de votre générosité une aisance à laquelle j'étais loin de prétendre : j'élèverai mon enfant, il ne passera pas aux mains d'une étrangère.

« Le premier mot qu'il prononcera sera votre nom. Le premier sentiment qui animera son cœur sera l'amour de son père.

« Vous aurez d'autres enfans peut-être, qui, par l'effet des institutions sociales, vous toucheront de plus près. Puissent-ils ne pas vous rendre les caresses de celui-ci désirables, nécessaires! Puissiez-vous n'avoir jamais besoin de son appui et des consolations de sa mère!

« Je me suis engagée à respecter le nœud qui vous lie : cette lettre est la dernière que je vous écrirai. Je ne vous verrai plus : l'éternité, qui rompt tous les liens, a commencé pour moi. »

FANCHETTE.

Je restai anéanti et silencieux. Qu'alléguer contre un fait avéré? Je n'osais lever les yeux sur elle ; j'attendais qu'elle parlât ; elle se taisait ; elle attendait elle-même : c'était à moi à me justifier. Peut-être elle espérait que je pourrais le faire; peut-être elle se flattait que j'opposerais au moins des circonstances atténuantes à une accusation positive; peut-être m'estimait-elle encore assez pour ne pas douter qu'un déni formel et fondé.... Oui, je peux nier, et je serai cru. Mais Fanchette a conservé toutes les qualités indépendantes d'une faiblesse; elle possède encore une sorte d'honneur : je n'ai pas le droit de l'en dépouiller, je n'en ai pas la volonté.

Quoi, pour recouvrer la confiance de Sophie, je lui présenterais celle que j'ai tant aimée comme une femme sans retenue, qui cherche avec impudeur un père au fruit du libertinage! Jamais, jamais! Je ne dégraderai pas l'autel où

j'ai sacrifié. J'avouerai ma faute ; j'en solliciterai le pardon ; je l'obtiendrai : ma grâce est dans son sein.

« Sophie, m'écriai-je, ma Sophie!...
« — Je ne suis plus la Sophie de per-
« sonne.... » Deux ruisseaux de larmes s'ouvrirent à l'instant. Elle voulut les cacher et fuir : je me traînai après elle; je la suivais sur mes genoux ; je l'arrêtais par une main qui m'échappait ; je saisissais le bas de sa robe, un pied dont je baisais la poussière.... « Lais-
« sez-moi, monsieur, laissez-moi.....
« Avec quelle facilité vous vous êtes
« joué de ma bonne foi ! Avec quelle
« cruauté vous avez triomphé peut-
« être ! Hélas, toute à vous, pouvais-
« je rien soupçonner? Douter de vous
« m'eût paru un crime. Et vous, té-
« moin de mon aveugle confiance, vous
« n'avez rien accordé à ma candeur ;
« vous n'avez pas même pensé qu'un
« retour sur vous-même me fût dû.

« Les vertus dont vous vous pariez n'é-
« taient qu'un masque qui cachait la
« plus cruelle, la plus inexcusable per-
« fidie.

« Et cette fille dont je louais le zèle,
« l'intelligence, le dévouement, affec-
« tait tout pour saisir la moindre cir-
« constance, la tourner à son avantage,
« faire naître celle dont elle avait besoin.
« Elle recevait les marques de ma crédule
« affection sans honte, sans rougir. Je
« les lui accordais peut-être au mo-
« ment même où elle sortait de vos
« bras.

« J'avais tort de craindre, d'éviter le
« mariage! Les raisonnemens les plus
« solides n'étaient à vos yeux que des
« préventions. Répondez-moi, homme
« pervers et dissimulé, quelle sera
« maintenant la garantie de votre
« épouse? Amant infidèle, que lui ré-
« servez-vous? Les perfidies, l'aban-
« don, les mauvais procédés peut-être,

« voilà ce que je prévois, ce qui m'at-
« tend, et ce que je ne peux éviter :
« chaque jour, chaque moment ajoute
« à la certitude que j'avais d'être mère.
« J'ai fait à cet enfant le sacrifice de ma
« vie ; je ne le révoquerai pas.

« — Ah, Sophie, comme vous me
« traitez ! votre ressentiment est juste,
« mais il vous égare. Non, je ne suis
« pas l'homme que vous dépeignez. J'ai
« été faible, coupable sans doute ; je
« ne serai jamais un monstre. Et cette
« bonne, cette sensible Fanchette que
« vous écrasez du poids.... — Il ne vous
« reste plus qu'à la défendre. — Je l'o-
« serai. Fanchette, libertine, avilie, n'eût
« jamais été dangereuse pour moi.

« — Il la défend, le cruel ! et peut-
« être pendant son séjour à Paris, il la
« cherchait, la trouvait, m'outrageait
« avec elle ! — Soulanges !... mon ami !...
« Soulanges, venez, entrez, écoutez,
« et rendez-nous justice à tous.

« Vous avez mes secrets les plus in-
« times : ma liaison avec Fanchette a-
« t-elle été la suite d'un plan, d'une
« intrigue, d'une volonté déterminée ?
« Le hasard, des circonstances impré-
« vues, et un tempérament de feu n'ont-
« ils pas tout amené ? — Un tempéra-
« ment de feu ! Et n'ai-je pas des sens
« aussi ? dois-je seule les maîtriser ? —
« Soulanges, répondez : depuis que So-
« phie m'a tout accordé, ai-je eu une
« pensée, ai-je formé un vœu dont elle
« ne fût l'unique objet ? Vous ai-je
« quitté un instant pendant votre sé-
« jour à Paris ? ai-je prononcé une fois
« le nom de Fanchette ? ai-je perdu une
« minute pour me rapprocher de So-
« phie ? n'ai-je pas précipité les affaires
« les plus importantes ? ne vous ai-je
« pas entraîné ? n'avez-vous pas vu ma
« joie, mon ravissement s'accroître à
« mesure que nous avancions, et lorsque
« je croyais retrouver ici l'amour et ses

« délices, je ne rencontre qu'un juge « sévère, qui prononce sur des fautes « commises et qui d'avance m'impute « des crimes. Mon ami, elle prévoit, elle « redoute l'infidélité, l'abandon, les « procédés méprisans et barbares, et « vous savez que je rachèterais de mon « sang le mal que je lui ai fait. J'en « payerais l'oubli de mille vies, si j'en « pouvais disposer. Sophie, je suis re- « pentant, affligé, désolé. Par pitié « pour tous deux, pardonnez, oubliez... « — Je vous ai aimé, c'est un malheur; « je vous aimerai toujours, c'en est un « plus grand encore. L'amour se plaint; « il ne sait pas punir. Pardonner est « facile; mais oublier! L'indifférence « seule oublie.

« Je crois à la sincérité de vos regrets. « Mais ils ne peuvent effacer le passé, « ni me rassurer sur l'avenir. Il ne dé- « pend plus de vous de me rendre heu- « reuse. »

Elle retombe accablée sur cette ottomane, où elle avait déjà mouillé de ses larmes cette lettre fatale qui a détruit son bonheur. Je la reprends cette lettre; je la présente à Soulanges. « Lisez, mon « ami, lisez, et dites si ces sentimens « sont d'une femme méprisable. »

Soulanges lit et prend la parole. Il s'exprime en homme désintéressé, il blâme ma faiblesse; mais il soutient que les circonstances ont tout fait. Il remarque que Fanchette, revenue de son ivresse, respecte madame de Mirville et ses droits. « Que peut faire de « plus une femme qui s'est oubliée, et « comment une jeune fille, indépen- « dante de tout, même de l'opinion, « qui n'a jamais aimé, qui rencontre « Francheville, peut-elle s'occuper de « la raison ou du devoir?

« — Hélas, je ne méprise point Fan- « chette. Elle a comme moi des yeux et « un cœur, et comme elle j'ai été faible.

« Cependant elle connaissait mon
« amour, je l'ai laissé éclater devant
« elle, et elle a consenti à un partage
« humiliant. Non, elle n'est point
« exempte de reproches. Je ne lui en
« fais pas, je n'en ferai à personne. Hé
« comment blâmer celles qui s'attache-
« ront à lui, lorsque je ne peux l'ar-
« racher de ce cœur, horriblement
« froissé? Partout il trouvera des objets
« faits pour plaire. Sa taille, sa figure,
« le son de sa voix, l'esprit, les talens,
« tous les prestiges s'uniront contre la
« jeunesse et la beauté, et moi je ne serai
« plus que sa femme!... Cependant
« je n'ai pas vingt ans, je suis jolie. J'ai
« été aimée, poursuivie. J'ai tout refu-
« sé, tout dédaigné. Je me suis livrée
« en aveugle au seul homme qui pût me
« plaire. Je me flattai d'être aimée uni-
« quement, je devais le croire, et cet
« homme est incapable de se fixer. »

Je ne prolonge plus une inutile dé-

fense; je ne parle plus à son jugement. C'est son cœur, ce cœur, foyer précieux des plus tendres, des plus purs sentimens que j'attaque, que je presse. C'est l'amour que j'invoque, c'est lui qui s'exprime par ma bouche; j'ai ses expressions rapides et brûlantes. Sophie se tait, mais elle écoute. Je reprends sa main; elle ne pense plus à la retirer. Le sourire reparaît sur ses lèvres; mais ce sourire est mélancolique et froid. « Quel empire il a sur « moi, dit-elle! avec quel art il sait « tromper!... Par grâce, permettez « que je me recueille, que je revienne « de l'émotion, du trouble où cette scène « m'a jetée. Vous-même avez besoin de « vous remettre: votre tête est fatiguée. « — Ma tête, madame, ma tête! — Ah, « si vous êtes vrai, que de peines dans « deux cœurs, qui n'auraient dû con« naître que le plaisir! »

D'une voix timide, je demande un

baiser; elle me repousse doucement, mollement. J'insiste : Soulanges me prend, m'entraîne : « Ne forcez point « ce cœur qui brûle de revenir à vous. « Laissez à l'amour-propre quelques « heures de résistance. »

Je sors, je m'enfonce dans ce parc, naguère l'asile des plus délicieux mystères. Je n'y exhale que les soupirs de la douleur.

Justine me cherche; elle m'apporte une lettre qu'elle a cru devoir soustraire, après avoir vu l'effet de la première. « Ah, Justine, ce n'est pas celle-« ci qu'il fallait lui cacher. »

Justine veut causer; elle croit la gaîté toute-puissante : la gaîté blesse l'être qui souffre. Je ne réponds pas; Justine s'éloigne.

De qui peut être cette lettre?.... Ah, c'est Eustache qui m'écrit; je l'ai marié, il me doit son bonheur et la satisfaction d'être bientôt père. Je met-

trai le comble à mes bienfaits : je nommerai l'enfant de sa petite Claire.

Toujours des enfans! Partout des enfans! Là, on se félicite, on se réjouit; on attend avec impatience le présent de l'amour. Ailleurs, on gémit d'avoir été heureux. Si on l'osait, on imputerait à l'enfant même le mal qu'il a fait avant de naître. Et pourquoi lui rien imputer? Pourquoi souffrirait-il plus tard des fautes de son père? Qu'importe qu'une vaine cérémonie ait précédé ou non sa naissance? N'y avait-il pas des hommes avant le mariage, et ceux-là repoussaient-ils les fruits de leur amour?

Et sa mère, sa bonne, son aimante, j'ose trancher le mot, sa vertueuse mère, m'appellera en vain au milieu de ses douleurs. Isolée, ou environnée d'êtres indifférens, elle n'aura personne pour la plaindre, l'aider à souffrir, recueillir avec elle le premier cri de

l'enfant !..... Je l'entends ce cri qui doit retentir au fond du cœur d'un père ; je vois Fanchette porter sur moi un œil calme et satisfait. Elle me présente mon fils ; je le prends, je le presse sur mon sein, et elle oublie ce qu'elle a souffert.

Préjugés, institution des hommes, disparaissez devant la nature. Non, je ne condamnerai pas à l'abandon, à l'oubli une fille charmante, qui n'est coupable que de m'avoir trop aimé. Quelle femme est plus vraie, plus sensible, plus dévouée, plus séduisante ! Quelle autre a répandu sur moi une plus grande masse de bonheur ! Ses droits ne sont-ils pas plus anciens, et aussi respectables que ceux.... ! Et parce qu'elle est sans famille, sans considération, sans fortune, je lui préfère.... Oh, le monde, le monde ! on le méprise et on le craint ; on croit le braver, et on fait tout pour lui.

Je serai homme dans toute l'acception du mot ; je romprai les barrières que l'ordre social a élevées entre l'équité et moi ; je serai juste envers tout le monde, et Fanchette, ma Fanchette...

Qu'ai-je dit ? Que vais-je ajouter ? Malheureux, n'as-tu pas une Sophie à qui tu as tout promis, à qui tu es déjà lié par tes démarches ? T'aime-t-elle moins que Fanchette ? Auras-tu la cruauté, l'injustice d'appeler le déshonneur sur sa tête ?

Insensé que je suis, faible jouet des passions, me voilà donc réduit à choisir une victime ! Toutes deux me sont également chères : laquelle immolerai-je ?.....

Tu pleures, misérable, tu te repens !.... Larmes tardives ! vain repentir !.....

Je n'ai avec Fanchette aucun engagement. Jamais je ne lui ai dit aucun mot qui pût autoriser des espérances.....

Elle a tout fait pour l'amour ; seul il a suffi à sa félicité ; elle l'a dit, écrit, et aujourd'hui encore elle ne demande rien.... Hélas, le malheureux condamné à perdre la vie ne demande pas grâce ; il l'espère, il l'attend.

Mais Fanchette me croit marié comme tout le monde. Elle respecte, dit-elle, le nœud qui me lie : elle est donc résignée, et sans espoir.... Oui, résignée à me regretter, à souffrir, à user ses beaux jours dans les privations et les larmes.... Jeunesse, beauté, qualités du cœur, rien n'a pu la sauver de l'infortune ; ses charmes mêmes ont été l'instrument de sa perte, et son malheur est sans remède.

Sans remède!... Il en est un ; tu le connais, ta conscience te parle, ton cœur te pousse... Et Sophie, Sophie!

Je ne sais ce que je dis, ce que je pense, ce que je veux. Un voile épais s'étend sur mes yeux, sur mon imagi-

nation. Je tombe sur un tertre, incapable de lier deux idées et de prendre une détermination.

Qui vient à moi?..... C'est une femme... c'est elle, c'est Sophie.... Il était temps!

CHAPITRE IV.

Le Mariage.

« Vous voilà seul, affligé, et moi qui
« suis vraiment malheureuse, je vous
« cherche pour vous consoler.........
« Mon ami, voyez-moi, parlez-moi,
« si vous pouvez vivre sans moi, je ne
« peux vivre sans vous....... Ta poi-
« trine est oppressée, ton œil éteint....
« Reviens à toi, à ton amante, à ton
« épouse. J'ai été dure dans mes ex-
« pressions : la douleur a de l'énergie ;
« elle ne calcule pas les mots, et tu
« n'es pas sans indulgence.... Pense,
« bon ami, que c'est l'offensée qui re-
« vient, qui voudrait oublier, qui ne le
« peut, mais qui est toujours pleine de
« toi. »

Quel besoin j'avais de l'entendre ! Je ne saisissais rien de ce qu'elle m'adressait. Mais sa voix me calmait, me ramenait à elle, tout à elle...... à elle pour jamais. Je la regardais avec un sentiment délicieux. Elle avait cessé de parler, et j'écoutais encore.

Elle s'assied près de moi ; elle prend ma main ; elle y porte ses lèvres......
C'en est trop. C'est à moi qu'il convient d'être suppliant, respectueux. Je tombe à ses genoux ; l'amour, le repentir cherchent des expressions : celles du cœur ne suffisent-elles pas à qui sait les entendre ? Elle me sourit, et cette fois, c'est d'amour et de désir. Oubliant nos peines, confondant nos âmes, unissant tout notre être, nous arrivons au comble de la félicité. Nous mourons pour renaître et pour mourir encore.... Serait-il vrai qu'un raccommodement soit l'aiguillon de la volupté.

Sophie est heureuse, parfaitement

heureuse...... Elle cherche à prolonger son ivresse et la mienne..... Craindrait-elle le réveil?

Oh, oui, oui, je l'ai pénétrée : elle voulait s'oublier au sein des illusions. Celle-ci est à peine dissipée et un soupir nouveau s'échappe. Celui-là n'est point un tribut à l'amour, il est amer comme la douleur. Cette figure enchanteresse, divine, quand elle exprime le plaisir, devient froide et sombre..... A-t-elle trouvé dans mes yeux la plainte, ou le reproche? « Bon « ami, me dit-elle, je crois que le « temps est le médecin des plaies de « l'âme ; mais il suffit d'un souvenir « pour déchirer la blessure.

« — Hé bien, Sophie, séparons- « nous du monde, où les occasions se « présentent à chaque pas, et où ces « souvenirs, renaissans sans cesse, ne « sont cependant que la crainte de l'a- « venir. Allons dans un lieu agreste et

« sauvage, où rien ne les rappelle, et
« où ils s'éteindront peu à peu. J'ai une
« terre au milieu des Pyrénées; point
« de château, une simple habitation,
« en mauvais état peut-être, nous la
« rétablirons, elle nous suffira. Tu as
« embelli la cabane de Servent; tu por-
« teras dans ces montagnes le charme
« qui ne te quitte jamais. Quelques
« pâtres, quelques paysanes, brûlés
« du soleil, usés avant le temps par le
« travail et la misère, voilà ceux que
« nous rencontrerons quelquefois et
« qui nous rappelleront que nous ne
« sommes pas seuls au monde. Sophie,
« te sens-tu le courage de renoncer à
« la foule, au bruit, aux jouissances
« du luxe, aux plaisirs tumultueux?
« Es-tu disposée à vivre uniquement
« par moi et pour moi, parle; en des-
« cendant de l'autel, nous partons, et
« nous allons porter dans notre vallée
« l'amour, la constance et le bonheur. »

Elle ne me répond pas ; mais sa paupière est humide, elle est attendrie, et cependant son œil est incertain et defiant. « Ce que tu me proposes est-il « l'effet d'une résolution formelle, ou « cèdes-tu à une impulsion qu'excite « la pitié et qui passera avec l'instant qui « l'a vue naître? — Sophie, avec quel « transport, quelle vérité je répète ce « que nous nous sommes dit ici, à cette « place même : toi, toujours toi, rien « que toi. — Ah! tu as prévenu mes « vœux les plus doux ; tu les as com- « blés, je n'en ai plus à former. Je peux « être heureuse encore ; je le serai, je « l'espère, si la solitude, l'uniformité « de la vie que nous allons mener ne te « paraissent jamais ennuyantes et pé- « nibles. — Tu doutes encore, ma So- « phie! — Hé bien, rassure-moi, je « ne demande qu'à l'être. — Que faire « pour cela? — Être toujours ce que tu « es en ce moment.

« — Sophie, jeudi est le grand jour qui « nous unit à jamais. Je vais me hâter de « donner mes ordres à Georges : il n'a « que le temps nécessaire pour les exé- « cuter. — Un moment, Francheville. « — Que veux-tu, ma Sophie? — N'as- « tu plus rien à me dire? — Non, je « n'ai plus qu'à répéter. — Estimable, « autant que sensible, tu n'as plus rien « à me dire! Tu n'as pourtant pas oublié « que tu vas être deux fois père. — « J'étais certain que tu t'en souvien- « drais. — Et tu te rapportes à moi du « sort de cet enfant? — Tu ne lui feras « pas expier la faute de son père — A « quelle somme monte ton revenu? — « A soixante mille francs, plus ou « moins. — J'ai un peu davantage. La « moitié de ta fortune à cet enfant; « l'autre et ce que je possède au mien : « es-tu content, Francheville? — J'ad- « mire, j'adore, et je me tais.

« — Mais, mon ami, mon bon ami,

« tu ne reverras point Fanchette? tu
« n'auras avec elle aucune relation?
« tu me le promets? — Et que je
« meure, si je viole mon serment!

« — Tu me donneras ta signature, et
« j'arrangerai moi-même cette affaire à
« Paris. Tu sauras si je peux haïr.
« Je verrai Fanchette; je lui parlerai;
« je la consolerai..... Ah, qui t'aime
« et te perd a besoin de consolations.
« Rentrons, mon ami, et soyons tout
« à nos projets et à l'amour. »

On nous attendait avec une inquiéte curiosité. L'air radieux de Sophie annonçait une réconciliation franche, entière, scellée par la main du plaisir.

Je déclarai hautement la résolution que nous venions de prendre, et je parlai de notre retraite en homme enchanté d'éloigner de Sophie jusqu'au plus léger nuage. Madame d'Elmont avoua sans détour son éloignement pour la solitude; mais elle ajouta que,

tout bien examiné, elle aimait mieux s'ennuyer avec nous, que dans le monde sans sa fille. Et elle n'a pas trente-six ans; et elle a des moyens de plaire encore; et elle nous sacrifie des illusions, toujours plus précieuses, à mesure qu'on approche de leur terme. Ces deux femmes sont dignes l'une de l'autre.

La comtesse et Soulanges croient qu'on peut aimer long-temps, toute la vie même, avec certaines modifications; ils ne conçoivent pas que l'amour puisse tenir lieu de tout: ils ne le connaissent pas.

Je fais signe à Soulanges, il m'entend, nous sortons. Nous rentrons avec nos écrins, et chacun de nous pare son idole. La physionomie de la comtesse s'anime et devient brillante comme ses bijoux. « Ah, me dit So-« phie, l'amour est nu; c'est ton cœur « qu'il me faut. »

Ah ! j'ai acheté deux jolies bagues : je les aime assez aux mains qui ne me plaisent pas. Je les offre à Justine : elle m'a rendu des services, et je suis bien aise de la rendre intéressante aux yeux de son maître d'hôtel.

Les minutes, les heures, les jours s'écoulent avec rapidité, et chaque instant est marqué par une jouissance. L'amour, l'amitié, la piété filiale nous occupent tour à tour. Je ne m'éloigne pas un instant de Sophie, et cependant elle ne se croit jamais assez près de moi : elle sait qu'un regard, un sourire, un mot, son fichu, produisent une sensation, et que l'imagination de l'homme qui sent ne s'éloigne pas de son cœur.

Il sort enfin du néant ce jour, précurseur du beau jour qui fixera nos destinées. L'amour heureux nous présente au réveil la certitude du lendemain.

Le cœur n'est jamais difficile sur les dispositions du départ, quand on brûle d'arriver. Nous ne pouvons être assez tôt en voiture, ni courir au gré de nos vœux. Nous payons les guides au décuple, nous allons comme le vent, et Paris semble reculer devant nous. Pourquoi cet empressement ? Que nous manque-t-il ? L'amour n'a-t-il pas tout fait pour nous ? L'hymen pourra-t-il davantage ? Ah, je le sens, il faut à l'homme plus que du plaisir, et la considération qui suit une cérémonie auguste et légale, en élevant sa maîtresse jusqu'à lui, ajoute à sa félicité.

Nous arrivons, nous descendons tous chez Sophie. Soulanges et moi nous courons, nous nous assurons que les mesures que nous avons prises pour le lendemain auront leur effet. Nous rentrons. Soulanges, pénétré

comme moi, d'un sentiment religieux, salue la comtesse avec une sorte de solennité. Je cherche Sophie.... Elle n'est pas à l'hôtel..... Je sais où elle est allée.

Ah, pourquoi n'est-elle pas ici !.... Ces mots, ces mots d'une effrayante vérité : *Qui t'aime et te perd a besoin de consolations*, ces mots retentissent au fond de mon cœur. Fanchette souffrante, plus belle peut-être de sa douleur, se présente à mon imagination tourmentée. Je la vois, je l'entends ; je ne peux lui répondre. Ces consolations, qui lui sont si nécessaires, lui sont offertes par celles qui la sépare à jamais de moi. Elle ne croira point à sa sincérité ; elle pensera que par un raffinement de cruauté Sophie a voulu jouir de son triomphe ; elle m'accusera d'y avoir consenti ; je vais lui être odieux.... Il faut la désabuser, je le

dois, je le veux. J'y cours ; je vole lui dire un éternel adieu, contempler pour la dernière fois cette figure enchanteresse, ce sein qui recèle le fruit de la plus vive tendresse..... Malheureux, où vas-tu ? Tu as juré de ne pas la revoir.

Homme faible, sois du moins homme d'honneur. L'honneur! y en a-t-il dans les peines que l'on cause ?....

Reviens, Sophie, reviens, ou je succombe. Je vais oublier mes promesses. Et toi.... Je l'entends, je la vois, c'est elle.... Elle est sauvée !.... Je le suis aussi.

Georges vient me rendre ses devoirs. Il me dit à l'oreille qu'il a préparé chez moi une petite fête. Elle devait avoir lieu après la cérémonie : notre départ immédiat dérange ses projets, et cependant il voudrait bien que ses apprêts ne fussent pas perdus.... Et d'où Georges sait-il ?.... Étourdi que je suis.

Je l'ai chargé de la distribution des billets de mariage.

« A quoi bon une fête, dit Sophie ?
« A amuser des gens dont nous nous
« soucions peu. Chaque jour n'est-il
« pas pour nous un jour de fête ? —
« Ma bonne amie, rejeter l'hommage
« du zèle, n'est-ce pas humilier celui
« qui l'offre ? — Tu as raison, tu as
« raison. — Et puis, Georges nous suit
« dans les Pyrénées : il renonce pour
« nous à ses amis, à ses habitudes,
« ne lui devons-nous pas quelque dé-
« dommagement ? »

Elle s'approche de Georges ; elle lui parle avec bonté ; elle accepte ce nouveau témoignage de son affection. Le bonhomme est enchanté. Il va, il vient de l'un à l'autre. Il nous presse de monter en voiture ; nous partons.

Quelle fête ce bon Georges a-t-il pu préparer ? Je lui connais de l'exactitude, de la probité, de l'attachement.

Mais de l'imagination!...C'est, m'a-t-il dit, mon suisse et lui qui ont tout arrangé : cela sera beau !

Nous sommes reçus par du Reynel, et Sophie et la comtesse rougissent jusqu'au blanc des yeux. « Que diable signifie tout ceci, dit le gros garçon ? « On est marié là-bas, démarié ici, on « se remarie demain : je n'y comprends « rien. » J'aurais volontiers battu Georges; et à quoi cela eût-il servi ? Le parti le plus sage érait de mettre un terme aux conjectures et au bavardage de du Reynel, en lui confiant tout, et c'est ce que je fis.... Voilà une fête qui commence bien.

Nous montons au salon ; personne. La foule au moins ne nous incommodera pas. Georges a rangé les fauteuils en face de l'antichambre : il nous invite à nous asseoir : il est dans l'ordre de faire ce que prescrit le maître des cérémonies.

Les portes s'ouvrent. Les Servent, les Tachard, Eustache et Claire paraissent. Ils ont chacun un gros bouquet à la main; ils vont chanter chacun leur couplet. Allons, allons, cette idée est heureuse.

Philippe s'approche avec son violon. Ah! monsieur Philippe est l'orchestre.

La petite Claire se range au premier plan. C'est elle sans doute qui va commencer. Elle est vraiment jolie cette petite Claire, et sa taille rondelette lui sied à merveille. Ah! il n'y a plus de trou au fichu. L'aisance dérobe toujours quelque chose aux grâces.

Mon suisse est derrière elle, un gros livre à la main. Je devine : il a été le répétiteur; il est souffleur maintenant.

Claire commence la fameuse chanson du menuisier de Nevers : *Aussitôt que la lumière*, et nous partons tous d'un éclat de rire. Une chanson bachique pour épithalame! Claire rougit,

baisse les yeux et se tait. « Je vous le
« disais bien, reprend Eustache, que
« ce n'est pas de vin qu'il fallait parler à
« madame et à monsieur. — Taisez-fous,
« s'écrie le suisse. Ce chanson il est le
« plus peau qu'on ait fait en France, et
« le plus peau est ce qu'il faut offrir à
« matame et à monesier. « Eustache
soutient son opinion; le suisse défend
la sienne; la contestation s'engage.
Georges s'agite, se dépite, se désole.
Il fait de vains efforts pour rétablir
l'ordre : la première scène est tombée;
elle ne finit pas.

Nos bons villageois déposent tout simplement leurs bouquets à nos pieds; ils nous félicitent et demandent la permission de nous embrasser. Claire me présente sa jolie petite mine : cela vaut mieux que le meilleur couplet.

« Ce n'est qu'ein chanson pertue,
« dit le suisse. Fous allez voir, fous
« allez voir. — Allons, voyons. — Ein

« com'die de Kotsbue, le plus peau de « ses com'dies. » Il déploie trois paravens; il donne un coup de sifflet..... C'est de mauvaise augure.

Au coup de sifflet la porte de mon cabinet s'ouvre; il en sort huit à dix Allemands renforcés. Les plus jeunes sont habillés en femmes.

Ah, c'est une pièce allemande qu'on nous donne! Nous n'entendons pas un mot de ce que disent les acteurs. Je prends la liberté de les interrompre, et je demande combien d'actes a *le plus peau com'die de Kotsbue*. « Cinq, « monesier, bien longues et bien lar- « ches. — Va te promener avec tes cinq « actes. Et où diable as-tu été déni- « cher tes comédiens allemands? — « Chez ein marchand te vin allemand, « rue de Turenne, n° 32. — Mène-les « à l'office; ils s'y plairont bien autant « qu'à leur n° 32. — Mais c'est ein af- « front, monesier...... — A tes comé-

« diens ? Une bouteille de plus par tête
« pour laver cet affront-là, et que tout
« soit fini.

« Au moins, monsieur, me dit Geor-
« ges, ne croyez pas que je sois coupable
« de tout ceci. — Qu'est-ce que c'est,
« coupable ? - Je voulais dire du français.
« — Tu français ! Hé, toute le monte il
« entend le français ; rien te plus com-
« mun que le français. Chai voulu ton-
« ner à mestames qu'et chose té mieux
« qué tu français. — Quoi, tu trouves
« le français inférieur à l'allemand ? —
« L'allemand, monesier, c'est ein mère
« langue. — Hé, ne sais-tu pas que
« Charles-Quint disait.... — Bon ami,
« tu ne t'aperçois pas que tu com-
« mences avec ton suisse une scène
« aussi plaisante que son idée de comé-
« die allemande. Tu débutes par lui
« citer Charles-Quint, dont il n'a ja-
« mais entendu parler, et tu vas..... »
Les éclats de rire recommencent. Les

artistes du n° 32 nous regardent la bouche béante; ils ne savent s'il faut continuer ou se taire : ils n'entendent pas plus le français que nous l'allemand. Je leur fais signe d'aller boire et manger; je prends mon suisse par les épaules, et je les mets tous à la porte.

Georges tourne autour de moi, il est timide, embarrassé; il y a quelque chose encore, et il craint que déjà sa fête nous paraisse trop longue. « Allons,
« parle, mon vieux ami; ne te décou-
« rage pas. La comédie allemande est
« une idée suisse : tu en as eu sans
« doute une meilleure. — Au moins,
« monsieur, je serai court : trois cents
« vers au plus. — Français? — Français.
« — Voyons tes vers. — Oh, je n'en
« suis pas l'auteur. — Je le crois. — Je les
« ai trouvés dans un vieux Mercure. —
« Ces vers-là s'oublient promptement :
« ceux-ci auront le mérite de la nou-
« veauté. — C'est *la nichée d'amours*. —

« Ce titre promet. — Et je craignais d'a-
« dopter l'ouvrage. — Et pourquoi cela?
« — C'est qu'il s'y trouve une Vénus,
« qui fait des enfans avant que d'être
« mariée, et ces dames pourraient être
« choquées.... — Que le diable t'em-
« porte. »

Pauvres femmes! dans quel état les a mises l'observation de ce vieux imbécille! Elles n'osent lever les yeux. Il est si humiliant de se voir attribuer la vertu qu'on n'a point!

Il n'y a pas à revenir sur ce qui est dit. Le coup est porté; chercher à l'adoucir, serait enfoncer le trait. « Finis-
« sons, Georges, débite tes trois cents
« vers et laisse-nous. — Oh, monsieur,
« j'ai aussi mes acteurs. »

Il leur donne le signal, et aussitôt un carillon infernal se fait entendre sur les degrés. Le bruit augmente et s'approche. Je crois en vérité qu'on se bat, ou peu s'en faut. Je m'élance, j'ouvre la porte, et un héros, en casque et en

cuirasse, vient rouler dans mes jambes. Du Reynel, d'une main, a accroché le bas de sa mante ; il tient de l'autre un enfant nu par l'oreille. Un second enfant suit le premier, en pleurant, et en criant qu'ils n'ont pas demandé à faire l'amour, et que c'est monsieur Georges qui l'a voulu.

« Je ne le souffrirai pas, s'écrie du « Reynel. Foi de gastronome, il n'en « sera rien. — De quoi s'agit-il donc, « mon ami? — Je fais exécuter ici « le menu que j'avais réglé pour la « noce d'Eustache. Je surveille tout, je « suis tout à tout, et malgré ma vigi- « lance, le cuisinier et ses marmitons « s'échappent, sans que je m'en aper- « çoive. Et j'ai là-bas trente casseroles « sur les fourneaux, des jus, des pu- « rées à passer, et il ne me reste qu'une « grosse *gagui*, qui n'est propre qu'à « laver des légumes ! Je crie, je tem- « pête ; je vais, je cours. Je tombe sur « les genoux au milieu d'un escalier, et

« je me fais une bosse à la tête. Je me « relève : j'entre partout.... personne. « Je monte jusqu'au grenier, et j'y « trouve monsieur, habillé en Mars, « et ces deux petits drôles en Amours. « Un cuisinier en Mars ! Faites des « sauces, monsieur, et faites-les « bonnes.

« Je les renvoie à la cuisine ; je les « pousse devant moi. Ils marchent en « grondant, en répétant qu'ils ne peu- « vent manquer à monsieur Georges ! « Manquez à tout l'univers, monsieur, « et point à mon dîner.

« Je les avais conduits, traînés jus- « qu'à l'entresol. Je mettais dans mes « propos, dans mes actions une éner- « gie que je ne m'étais jamais connue, « et qui était bien légitime : je sentais « le brûlé.

« Pan ! la laveuse de vaisselle sort « comme un trait d'une petite chambre, « Nue comme la main, laide comme le

« Diable, elle se présente devant moi,
« et me fait reculer jusqu'au mur. Elle
« m'invite à ne rien craindre ; elle me
« conte qu'il est écrit que Vénus est
« sortie nue du sein d'Amphitrite. Am-
« phitrite n'a rien produit de bon que
« les huîtres de Cancale.

« Je m'emporte contre cette Vénus
« de basse-cour ; je lui applique cinq à
« six vigoureuses claques sur les fesses,
« et pendant qu'elle se les frotte, que
« je la rejette dans sa chambre, que je
« lui ordonne de reprendre ses habits
« et d'aller soigner ses légumes, Mars
« et les Amours crottés m'échappent,
« traversent la cour, et enfilent l'esca-
« lier qui mène aux appartemens. Je
« les suis, haletant, couvert de sueurs,
« au risque de me rompre le cou. Je
« les joins à cette porte ; je m'accroche
« à eux. Je proteste qu'ils descendront
« à la cuisine et que je les y tiendrai
« sous clefs et verroux. Monsieur me

« répond froidement qu'il faut qu'il « joue la comédie. Jouer la comédie, « quand le dîner brûle! Dîne-t-on avec « des vers, quelque beaux qu'ils soient? « Peut-il exister un motif qui autorise « un cuisinier à quitter ses importantes « fonctions?

« — Mon ami Georges, nous te sa-« vons gré de l'intention; mais ta *nichée* « *d'amours* ne vaut pas un bon dîner. « Renvoie tes acteurs à la cuisine.

« — De trois pièces ne pouvoir vous « en faire entendre une, c'est bien dur, « monsieur. Au reste, je n'ai pas perdu « tout le fruit de mes soins. Je vous ai « procuré une sensation agréable : vous « avez vu le plus grand nombre des « heureux que vous avez faits. Il n'a « pas tenu à moi qu'ils fussent tous « réunis, et je ne sais pourquoi made-« moiselle Fanchette s'est refusée à « mes instances. — Vous avez invité « Fanchette! -- Oui, monsieur. -- Quand?

« — Hier au soir. — Elle sait que je me « marie demain ! — Oui, monsieur. »

Un frissonnement général s'empare de Sophie ; ses joues se décolorent, elle laisse tomber sa tête sur sa poitrine... Elle s'est montrée à Fanchette épouse indulgente et sensible, et Fanchette savait que leur position était la même, leurs droits égaux, que Sophie n'avait rien à lui reprocher, rien à lui pardonner. Modeste et bonne, elle a eu l'air de recevoir une grâce, elle en a paru reconnaissante. Sans doute elle a craint de m'affliger dans Sophie. Délicatesse, désintéressement, résignation, qualités, vertus, elle a tout, elle embellit tout.

Fanchette, Fanchette ! ah, il m'est impossible d'oublier cette femme, de prononcer son nom sans délire et sans douleur.... Mais Sophie ! Sophie est humiliée, souffrante. Elle l'est par moi, pour moi, et je ne la rappelle pas à l'a-

mour, qui console, qui efface, qui est tout !

Je suis auprès d'elle, et elle ne me voit pas. Je prends sa main ; elle lève ses yeux sur les miens ; elle me regarde avec une expression déchirante. « Je « suis accablée, me dit-elle tout bas, « pour aimer le bien, pour avoir voulu « le faire. Il est donc vrai qu'une bonne « action peut laisser des regrets ! » Sa voix sentimentale, un air de langueur, qui peut-être l'embellit encore, la douce pression de sa main, me pénètrent, m'agitent, m'exaspèrent. Je me lève furieux ; je vais à Georges ; je lui saisis le bras..... Je ne sais ce que je vais faire... Je me sens arrêté... Par qui ? C'est Sophie qui a jugé mon mouvement, qui me sauve de moi-même. « Bon ami, il a cru bien faire ; il eût « fait bien, si des circonstances qu'il « ignore.... Retirons-nous ; je ne suis « pas à mon aise ici. »

Je sors avec elle. Madame d'Elmont nous suit. Elle nous demande la cause de cette étonnante, de cette brusque disparition. Sophie éloigne d'elle toute idée qui me serait défavorable. Elle n'est pas bien, elle souffre, dit-elle simplement. Oh, elle a dit vrai. Madame d'Elmont monte en voiture avec nous.

« Hé bien, hé bien, nous crie du « Reynel, que faites-vous, que deviendra mon dîner? Le ferai-je manger « aux paysans d'Ermeuil, aux comé« diens allemands? » C'est bien le moment de nous occuper de ces niaiseries-là! Nous ne répondons rien; nous partons.

Le reste de la journée s'écoule tristement. Être humilié aux yeux de Fanchette, répétait Sophie! Et ce nom toujours répété, toujours m'agitant, me reporte, malgré moi, vers celle à qui je ne dois plus penser. La présence

de Sophie me contient, me calme par intervalles; mais mon cœur est partagé. Il possède l'une; il désire l'autre; l'excès même du sentiment lui ôte toute son action.

Ce sont les nuits heureuses qui font les beaux jours, a dit un homme ingénieux et sans expérience. Qelle nuit plus douce que la dernière! Quelle journée que celle-ci! Que sera le lendemain?

Il paraît ce jour si long-temps, si vivement désiré, et je n'éprouve pas cette satisfaction intime, cet empressement, ces transports que la présence seule de Sophie faisait naître, entretenait, augmentait, que je croyais inépuisables. Je vais cependant me donner à une femme charmante, que j'aime avec passion..... Mais je me sépare à jamais d'une autre....

Sophie est pensive, rêveuse même. Son imagination est péniblement affec-

tée. Peut-être a-t-elle remarqué ma préoccupation; peut-être s'est-elle aperçue de l'effet toujours certain de ce nom.... Ah, Sophie, je t'épouse, je l'abandonne; pardonne au moins un regret!

La comtesse, Soulanges, Georges, nos autres témoins paraissent; nous sortons. Nous avons satisfait à la loi, et nous entrons dans le temple, où je vais jurer de n'aimer que Sophie, de ne plus former un vœu dont elle ne soit l'objet. Je promettrai... Puissé-je tenir ma promesse!

Le prêtre est à l'autel; il a ouvert le livre de notre irrévocable destinée: le recueillement de Sophie ressemble au dévouement d'une victime. Ah, ses craintes se sont renouvelées. Une nuit froide a donné à la réflexion le temps de naître, de se développer. Elle se marie, parce qu'il le faut, parce qu'elle

l'a promis, et elle ne voit dans le mariage qu'un lien nul pour l'inconstant, pesant pour l'infortunée qui le porte.

Ah, je dissiperai ces nuages, que peu d'heures ont formés, accumulés. Je me charge ici du bonheur de sa vie; je ne l'oublierai pas.

Le prêtre nous interroge; il va prononcer l'auguste formule. Soulanges et sa comtesse ont répondu *oui*, comme s'il se fût agi d'une contredanse ou d'un boston. Le *oui* de Sophie est timide, faiblement articulé; je donne au mien l'énergie et la décence que commandent l'instant et le lieu.

A peine l'ai-je prononcé, qu'un profond soupir se fait entendre dans l'éloignement. Un bruit sourd lui succède. Je me tourne; je vois une femme à demi-masquée par une colonne, tombée sur le carreau, et il n'y a dans l'église qu'elle, le célébrant et nous.

« Va, dis-je à Georges, va secourir « cette femme. »

Avec les meilleures intentions, cet homme-là fait tout mal. Que de peines il m'a causées !..... Il va, il revient, tremblant, hors de lui. Il s'écrie : « C'est « mademoiselle Fanchette, qui s'est « blessée, et qui est évanouie.

« Que faites-vous me dit Soulanges ! « vous perdez sans retour la confiance « de madame de Francheville. Vous « décidez le malheur de sa vie. » J'avais franchi, avec la rapidité de l'éclair, l'intervalle qui me séparait de Fanchette. Je l'avais prise, relevée ; je soutenais sa tête ; j'étanchais le sang qui coulait de sa main ; je lui parlais comme si elle eût pu m'entendre ; je cherchais, à force de caresses, à la rendre au sentiment. J'ignorais où j'étais ; j'avais oublié l'autel et mes sermens ; je ne voyais que Fanchette.

« Sommes-nous mariés, dis-je enfin « à Soulanges ? — Oui, mon ami, et « votre femme vous attend. — Ah, celle-« ci est aussi ma femme ; je l'ai ren-« due mère aussi ! — Plus bas, plus « bas, par grâce : Sophie vous en-« tend. »

Les yeux de Fanchette se rouvrent ; elle me fixe, elle me reconnaît ; elle tressaille. « J'ai voulu vous voir pour « la dernière fois, me dit-elle, et je « n'ai pas été maîtresse de moi. » Pour la dernière fois, répétai-je, avec l'accent du désespoir ! Je la presse contre mon sein ; son cœur bat contre le mien ; ils s'unissent, ils se confondent encore. « Fanchette, dit Soulanges avec « un ton sévère, voulez-vous perdre le « mérite et le fruit de vos efforts et de « vos sacrifices ? » Ces mots nous frappent l'un et l'autre ; elle se dégage de mes bras ; je suis sans force pour la

retenir. Soulanges l'emmène ; je la suis des yeux.

Je me rappelle que j'ai une épouse. Effrayé de ma conduite et des suites qu'elle peut avoir, je me rapproche de l'autel en tremblant. La figure de Sophie n'exprime aucun ressentiment. Je n'y vois qu'un accablement profond. Celle de sa mère annonce la stupéfaction, le mécontentement : il est fondé ; j'ai violé toutes les convenances.

Je leur prends la main à toutes deux ; nous nous retirons en silence. Nous montons en voiture. Les yeux de Sophie évitent les miens. Pas un mot de l'église à l'hôtel. Quel mariage, bon Dieu, et tant de moyens pour qu'il fût heureux !

A la suite d'un déjeuner triste et court, nous partons, nous quittons Paris pour jamais. Même tristesse, même silence. Une mauvaise honte me

retient, me ferme la bouche. Il est pourtant cruel de ne pas lui parler, de ne pas chercher à réparer des torts graves, à ramener le calme dans son cœur. Si prompt, si ardent à m'égarer, et si lent à revenir sur moi-même! Hélas, je ne trouve pas une idée dont l'expression puisse la satisfaire. Mais qu'importe des phrases? N'est-elle pas à moi; n'est-elle pas tout amour; n'éprouve-t-elle pas la soif du bonheur et le besoin de pardonner?

Ferai-je un long voyage, passerai-je les jours et les nuits avec elle, en évitant une franche et indispensable explication? Est-il un autre moyen de se rapprocher? Chaque minute de délai n'est-elle pas un tort nouveau? Ne doit-elle pas penser que la réflexion sanctionne en ce moment des transports que je n'ai pu maîtriser, mais que les circonstances seules ont fait naître, et que ma raison désavoue?

Affliger Sophie est un crime : prolonger sa peine est le plus grand de tous.

Je prends la parole. Je ne cherche pas à me disculper. Je rends compte avec candeur des sensations que j'ai éprouvées. Je remonte à leurs causes ; mais j'établis en principe que l'humanité bien entendue soulage sans acception de personnes, et je demande si je pouvais laisser Fanchette froide, inanimée sur le carreau. Mon départ de Paris, le lieu que j'ai fixé pour notre demeure, n'annoncent-ils pas le dessein formel, une volonté soutenue de rompre tous les liens qui m'attachaient à l'infortunée, de vivre entièrement pour Sophie, de faire de sa félicité mon unique étude, mon devoir essentiel ? « Ma « félicité ! Il n'en est plus pour moi, « répond-elle. Vous partez ; mais votre « cœur n'est pas ici. Vous voulez for- « tement, sincèrement, et vous ne

« pourrez rien pour moi : où il y a eu « combat, hésitation même, il n'existe « plus d'amour. »

Ses larmes coulent en abondance. Elle a raison ; mon cœur n'était pas ici ; sa douleur l'y ramène ; je reviens au premier sentiment que Sophie m'a inspiré. Il se reproduit dans toute sa force ; il agit sur tous mes sens. Impétueux, brûlant, il prend un caractère de vérité qui ne persuade pas Sophie, mais qui la calme. Ses larmes se sèchent à mesure que je les recueille. Son front est nébuleux encore ; mais ses joues se colorent. Est-ce l'amour qui répond à l'amour ? Jamais un sentiment haineux n'a trouvé place au cœur de Sophie.

Madame d'Elmont joint la force du raisonnement à l'éloquence expansive que je déploie. Elle ne me justifie point ; elle observe qu'il n'est pas d'homme sans faiblesses, et que le moins impar-

fait est celui qui fait tout pour les effacer. Elle fait remarquer que se mettre dans l'impossibilité de faillir, c'est satisfaire à la fois à l'équité, et désarmer le ressentiment le plus légitime. Elle s'étend sur le danger d'éloigner, par des rigueurs mal entendues, un cœur repentant qui revient, et que l'amabilité, les grâces, la gaîté peuvent seules fixer. Elle demande s'il n'y a pas une sorte d'orgueil à pardonner; et si l'indulgente bonté pour un coupable chéri n'est pas une jouissance. Elle invoque l'extrême sensibilité de Sophie; elle l'excite, la ranime; elle insiste, elle presse, elle caresse, elle met sa fille dans mes bras.

Sophie est sans défense; un baiser est le prix d'un baiser, et cependant des soupirs douloureux s'échappent au milieu des plus douces étreintes.

Je ne la quitterai plus d'un instant.

Sans cesse je lui parlerai amour ; sans cesse je lui prouverai que je l'aime. Je ne lui laisserai pas le temps de s'arrêter à un souvenir ; j'empêcherai le souvenir de naître.

« Oui, je me suis chargé du bonheur « de ta vie ; je t'en dois compte ; j'en « compterai avec toi à tous les instans « du jour. »

Nous marchons à petites journées. Nous arrêtons de bonne heure ; nous prolongeons les nuits. Sophie passe du délire au sommeil, du sommeil au délire ; mais son sommeil est agité ; une tristesse profonde succède à la jouissance. Sa gaîté passagère porte avec elle une teinte de mélancolie qui m'affecte. Ah, si ces torrens de feu brûlaient un an, un mois, une semaine, ils détruiraient toutes les impressions pénibles ; ils en effaceraient la mémoire. Je les rallume ; je les reproduis

à toutes les heures, et les intervalles sont encore trop longs.

« Tu me tues, dit-elle, et de plaisir « et de chagrin. »

CHAPITRE V.

Les Pyrénées.

Nous sommes arrivés à Perpignan. Nous nous enfonçons au centre des Pyrénées, en tournant par Pau, Tarbes et Saint-Gaudens ; nous entrons dans la vallée de Campan. Nous avons traversé des masses de roches, vieilles comme le monde, présentant partout des sites effrayans ou romantiques. Insensibles à ces variétés de la nature, au contraste de ses tableaux, je n'ai vu que Sophie, Sophie n'a vu que moi.

Nous trouvons sur les rives de l'Adour une terre sauvage et presque inculte, une maison en ruines : cette terre, cette maison sont à moi.

« Ah, crois-tu que tu ne tiennes pas

« lieu de tout à l'homme qui consent à
« vivre ici ? — Ah, crois-tu qu'on puisse
« penser sans douleur que tu n'aies que
« ce moyen extrême à opposer à l'in-
« constance ? »

Je ne me plains pas de l'amertume de ses réflexions : je les ai provoquées, et elle en est avare. J'aime mieux cependant l'entendre que la voir mélancolique et muette. Parler la soulage ; ses affections concentrées, contenues, deviendraient dangereuses.

C'est pour m'aider à me vaincre qu'elle est ici, et elle ne fait aucune observation sur le désagrément des localités. Ah, je suis là, toujours là, toujours une caresse pour elle, toujours quelque chose de sentimental à lui adresser. Quand la réflexion pourrait-elle naître ? Les Dieux ont rebâti la cabane de Philémon et de Baucis. Il fallait rajeunir leurs cœurs, ils n'eussent pas eu besoin de cabane.

Madame d'Elmont n'a pas les mêmes motifs de se résigner ; aussi ne l'est-elle pas. Elle m'engage fortement à envoyer prendre des ouvriers à Saint-Gaudens. Le bon Georges, que je ne peux haïr, pressent avoir besoin d'indulgence. Il redouble de zèle et d'activité. Madame d'Elmont vient d'exprimer un désir, et déjà il est sur sa mule.

Madame Dulac, la pétulante Justine, ne dissimule rien. Elle se trouve mal, très-mal dans nos montagnes ; elle le dit très-haut. Mais elle ajoute en riant que l'empire de madame est plus doux que celui d'un mari, quel qu'il soit, et qu'on peut trouver mieux que le sien, même au milieu des Pyrénées. Justine se mariera partout. Partout aussi elle redeviendra veuve, pour se remarier encore.

Son maître d'hôtel l'a laissé partir sans résistance. Une dot de plus, une femme de moins, voilà qui arrange bien

des hommes. C'est assez comme cela qu'on se prend aujourd'hui.

Mon fermier ne cultive point ma terre, parce qu'il me paye une très-modique redevance, et que lui et sa famille dînent avec deux ognons crus et du pain de sarrasin. Je rendrai ces gens-là laborieux et aisés : leur bail expire ; je doublerai le prix du loyer.

La femme et les deux filles, toujours crottées, couchent avec une trentaine de chèvres, que deux petits garçons mènent paître pendant la journée. Les femmes ont des jupons qui ne passent pas le genou ; les corsets sont percés au coude ; point de fichu sur une gorge tannée, que le soleil noircit encore tous les jours : on ne pense pas à la regarder. Les petits garçons sont en guenilles, et tout cela rit, chante, joue du galoubet. Le bonheur ne tient ni à un habit, ni à une table somptueuse ; la représentation est un fardeau ; l'opulence et

l'extrême civilisation flétrissent le cœur, ou lui préparent des peines.

Nos voisins ne sont ni plus opulens ni plus propres que les gens de la ferme. Pas une femme à qui on ose toucher le bout du doigt. Sophie, au milieu d'elles, est la rose qui s'élève dans un champ de chardons. Elle attire, elle fixe, on ne voit qu'elle.

Mon amour, mon assiduité, mes soins, mes prévenances devraient la convaincre de la sincérité de mon retour. Elle y croit, dit-elle, et cependant je la vois triste et languissante.

Craint-elle encore que mon cœur soit à Paris? Croit-elle devoir me cacher des soupçons injurieux? La justice qu'elle paraît me rendre n'est-elle que la suite d'un effort sur elle-même? Examinons.

Je varie ses plaisirs; je lui en crée partout. J'anime pour elle jusqu'aux rives de l'Adour; à un exercice salu-

taire succèdent l'amour et le repos. Elle sourit à mes efforts soutenus, elle m'en sait gré, et, au milieu de nos jeux, elle se tourne vers Paris; sa figure se glace; un soupir mal étouffé parvient jusqu'à moi. Je l'ai entendu, il a froissé mon cœur. Elle le voit, elle le sent, elle se précipite dans mes bras, elle me comble de carresses; elle croit donc me devoir une réparation. Le trait acéré da la douleur est donc toujours dans son sein!

Que faut-il pour l'en arracher? Quel homme pourrait faire plus que moi? Que je la voie gaie et confiante et je serai récompensé.

Son état n'est plus douteux; il commence même à se manifester. L'amour maternel n'a point de bornes, et cependant il rapproche à chaque instant davantage de celui à qui on doit le bonheur d'être mère. L'enfant chéri placé entre eux est le médiateur aveugle et

puissant qui sollicite, qui obtient l'oubli de tous les torts.

Pénétré de cette vérité, je lui parle de notre enfant. Des trois, je ne fais qu'un tout indivisible, aimant, heureux. Elle sourit à cette idée ; un sentiment nouveau l'anime, la pénètre. La sérénité est sur son front ; la joie est dans son cœur. Elle est inaccessible à ces tristes sensations, qui, malgré mes soins empressés, se reproduisaient trop souvent.

Ton fils, lui dis-je, quand elle redevient sombre et silencieuse.... Elle écoute, elle répond ; la conversation s'engage ; l'enfant en est constamment l'objet. Je suis loin de sa pensée peut-être ; mais son imagination n'est plus à Paris, dans cette église.... Elle est là près de moi, toute à ce que je lui dis. Ses yeux se portent sur son sein ; elle le regarde avec attendrissement ; une douce larme s'échappe de sa paupière...

Cher enfant, tu n'es pas né, et déjà tu est le bienfaiteur de ta mère !...

Il en est une encore.... seule, sans appui, elle redoute le moment tant désiré ici. Son œil contristé s'éloigne de son sein; s'il s'y porte involontairement, il ne trouve que des larmes. Elle pleure aussi.... sa malheureuse fécondité.

Et qu'a-t-elle fait qui la condamne à l'abandon ? pourquoi cette inexplicable différence ?... Qui la surpasse en beauté, qui l'égale en modestie, en douceur, en résignation, qui peut aimer plus qu'elle ?... J'ai du moins assuré sa fortune; elle m'a vu retourner à l'autel; elle a dû juger que je l'avais quitté, quitté pour elle... Ne lui devais-je que cela ?

Sophie s'arrête, m'examine. Ses yeux se tournent alternativement vers Paris et sur moi... Et moi aussi je lance des regards avides vers cette cité, où j'ai laissé tant de choses, tant de

souvenirs! Des souvenirs! je ne les laisse nulle part; ils me suivront partout; ils m'accompagneront dans la tombe.

Sophie laisse échapper un profond soupir!... Insensé, que fais-tu? quel nouveau délire t'égare? tu te livres à son impulsion, et tu oublies que Sophie lit au fond de ton âme, que son amour inquiet y démêle ta plus secrète pensée! Reviens à ton épouse, à une épouse charmante, dont l'extrême susceptibilité, fatigante peut-être, prouve le plus exclusif attachement.

Un second soupir, plus pénétrant que le premier, me rend à moi, à elle. Je m'approche; je prends sa main; je la passe sous mon bras; je lui propose de continuer notre promenade; je lui demande de quel côté elle veut prendre: « Tous me sont indifférens quand je « suis seule. — Seule, Sophie! — Vous « venez de franchir les Pyrénées. »

Elle m'a pénétré ; je devais le prévoir.... je l'avais prévu. Il faut penser tout haut, quand on a une physionomie expressive : on s'arrête au premier mot, et la figure reste muette.

J'ai dissimulé quelquefois ; je n'aî jamais menti : tout mensonge est une bassesse. Je ne peux prendre sur moi d'en imposer à Sophie ; elle ne me croirait pas, et elle m'estimerait moins.

Je lis sur son visage, dans ses yeux. J'interprète ses mouvemens ; sa marche même est significative : tout en elle annonce un chagrin concentré, mais violent. Malheureux ! j'ai perdu en un instant le fruit de trois mois de soins.

Je la ramène. Toujours plus mécontent de moi, je m'efforce de lui parler : je ne lui adresse que des mots. Elle y répond par un sourire amer et douloureux.

Dans l'état de souffrance où je suis, on a besoin d'épancher son cœur. Je

cherche madame d'Elmont. Elle m'écoute avec indulgence ; elle admet ma justification, elle me plaint. « Mais, « ajoute-t-elle, l'amitié et l'amour voient « le même objet sous des rapports bien « différens. L'une aime à pallier, à at- « ténuer des torts supposés ou réels ; « oublier ce qui la blesse est pour elle « une jouissance. L'autre n'oublie rien ; « il compte, il accumule, il exagère « tout ; il ne cherche pas de preuves, « le soupçon lui en tient lieu. Il juge, « il condamne aussi promptement qu'il « accuse. Doublement malheureux, « quand il a prononcé, il s'attendrit, « il s'afflige, il revient pour s'éloigner « encore. La jeunesse s'use dans ces « alternatives, et quand l'âge a dissipé « le prestige des sens, qu'on examine « froidement le passé, on sent, mais « trop tard, qu'on a fait volontaire- « ment son malheur. On rit des chi- « mères auxquelles on attachait tant

« d'importance ; on ne voit plus que
« des bagatelles dans ce qu'on décorait
« du nom pompeux de catastrophes.

« Vous devez reconnaître ma fille
« dans la première partie de ce second
« tableau ; mais loin de la blâmer,
« supposez un moment que vous par-
« tagiez son cœur, que vous ayez seu-
« lement lieu de soupçonner un par-
« tage, votre caractère impétueux vous
« permettrait-il de vous renfermer dans
« les bornes d'une douleur passive ?
« Elle souffre, elle ne se plaint pas :
« que peut-elle de plus pour votre
« tranquillité ?

« Prenez garde cependant que son
« cœur est tout amour, qu'il s'affecte
« dans la proportion de sa sensibilité ;
« que ses forces ne sont pas inépui-
« sables, et qu'une douleur soutenue
« est une lime sourde, qui, à la longue,
« ronge tout. Votre conduite envers
« ma fille mériterait les plus grands

« éloges, si elle vous coûtait quelque « chose. Mais il vous suffit de laisser « aller votre cœur pour calmer le sien, « naturellement soupçonneux et ja- « loux. Continuez d'opposer vos soins « et une patience inaltérable à des « peines cuisantes, que vous causez « sans doute, et que vous seul pouvez « dissiper.

« Ne croyez pas qu'en rapportant « à vous les chagrins de Sophie, je « prétende blâmer l'espèce d'attache- « ment que vous conservez à Fan- « chette. Mépris à l'homme qui délaisse, « qui oublie sans retour la femme qui « s'est donnée à lui, et qui a un gage « de sa faiblesse. Ma fille croit voir de « l'amour où je ne trouve que l'intérêt « que doit éprouver un cœur honnête, « et si la prévention lui permettait de « réfléchir, elle sentirait, comme moi, « que la femme pour qui on fait tout,

« à qui on sacrifie tout, est nécessaire-
« ment celle qu'on prefére. »

Ah, je m'aperçois que je n'ai pas dit la vérité, toute la vérité à madame d'Elmont. Elle pense qu'un simple intérêt.... Je ne peux me résoudre à la dissuader. Qu'elle soit au contraire mon appuie auprès de sa fille; qu'elle la persuadé; elle y parviendra, je l'espère. Moi, je m'efforcerai de me vaincre, de me posséder, au moins, de ne jamais renouveler ces scènes douloureuses.

Je prie madame d'Elmont de m'accompagner chez sa fille. Je sais combien la présence d'un tiers soulage celui qui s'attend à des reproches, combien elle en adoucit l'expression. Ah, puis-je craindre une expression dure de la part de Sophie!

Nous entrons. Elle est sur une chaise longue, dans un état d'abattement qui

me touche autant qu'il m'inquiète. Je ne suis plus que l'impulsion d'un cœur qui s'éloigne quelquefois d'elle, mais qui lui appartient, qui ne peut s'en détacher. Il ne lui échappe pas une plainte, mais elle n'entend plus ce langage qui la fit si souvent tressaillir d'amour et de volupté. Elle n'y répond plus ; elle est sourde aux représentations, aux instances de sa mère. La raison qui s'exprime par la bouche de cette femme estimable a perdu son empire. Il n'y a plus ici ni union, ni harmonie. Parviendrai-je à les faire renaître, ou suis-je condamné à aimer seul ?

Aimer seul ! Quel mot ! Quelle idée cruelle il présente ! Quel état que le mien, si Sophie le prolonge ! Chaque heure, chaque instant le rendront plus insupportable. N'importe, je serai tout à elle, je remplirai tous mes devoirs.

Que dis-je, elle n'a pas oublié ces

mots prononcés avec l'accent le plus tendre dans une circonstance bien plus affligeante pour elle. « Ah, me « disait-elle, lorsqu'elle m'eut remis « cette lettre qui nous a perdus tous « deux, si vous pouvez vivre sans moi, « je ne peux vivre sans vous. »

Je lui rappelle ses paroles ; je prie, je presse, je m'humilie, et je n'en rougis point : le moyen qui la rendrait au bonheur ne peut être indigne de moi. Elle répond enfin, mais son sein s'agite, sa voix est altérée, le reproche est sur ses lèvres ; il y expire : me ménager, c'est m'aimer encore.

Elle ne m'adresse que des choses insignifiantes, mais du moins elle m'a parlé. Je parle à mon tour, j'emploie la plus puissante de mes ressources ; je lui parle de son fils. « Vous l'aimerez, dit-elle, jurez-moi que vous l'ai« merez. — Sophie, que m'annonce ce « ton solennel et prophétique ! Il me

« glace d'effroi. » Je la presse dans mes bras, sur mon cœur ; elle reçoit mes caresses, elle y est insensible.

Les jours, les semaines, les mois s'écoulent, et rien n'a changé ici. La douleur s'y est fixée ; j'ai perdu le pouvoir de l'en bannir, et j'ai la force de la supporter.

Cette figure brillante, il y a si peu de temps, de jeunesse, de santé, de fraîcheur, est éteinte et flétrie. Sophie n'est plus que l'ombre d'elle-même. Elle dépérit, je ne peux ni me le dissimuler, ni me pardonner des maux que j'ai fait naître, que mes imprudences ont alimentés, qui tuent cette tendre victime.

Voyage funeste ! Sans la folie qui nous a conduits à ce château d'Ermeuil, je n'eusse distingué, je n'eusse aimé qu'elle. Elle serait heureuse, et mon bonheur égalerait le sien.

Hommes insensés, imprévoyans,

nous jouons avec la passion naissante ; elle flatte, elle attire ; le masque des ris et des jeux cache ses formes effrayantes ; nous nous livrons en aveugles. Bientôt le charme s'évanouit : une main de fer s'appesantit sur nous ; elle nous courbe sous la verge du remords : des jouissances passagères sont payées par des larmes de sang.

Réflexions tardives et inutiles ! Détourneront-elles le coup qui me menace ? Elles le rendront plus cruel.... Mais, est-il donc impossible de le prévenir ? La persuasion m'a-t-elle fui sans retour ? Elle aime encore, et je désespère !

Je vais à elle, je tombe à ses pieds, je la conjure de vivre pour son fils et pour moi. Je lui peins le bonheur passé ; je le pare de nouveaux charmes ; je lui prouve qu'il suffit d'un acte de sa volonté pour le rappeler, le fixer à jamais. J'invoque sa raison, sa généro-

sité ; je reviens à son fils, à moi, au vœu ardent de conserver une épouse adorée, au besoin que ce malheureux enfant aura bientôt d'une mère. Elle est ébranlée, attendrie, elle me presse la main !..... Faveur inappréciable aujourd'hui, et dont j'avais perdu l'habitude !

Elle n'éprouve point le dégoût de la vie, dit-elle ; elle consent à prolonger la sienne ; elle la consacrera tout entière à son fils. « Mais toi, que me veux-« tu? Que puis-je pour toi? t'offrir l'as-« pect fatigant d'une femme qui a « perdu tous les agrémens qui t'avaient « séduit. Sans force, presque sans vie, « je suis encore tout amour, et je ne « peux plus en inspirer.

« — Ainsi, toujours prompte à te créer « des chimères, tu méconnais ta puis-« sance et mon cœur ! Est-ce de tes « charmes seuls qu'il fut, qu'il est ido-« lâtre ? N'est-il pas entraîné par la

« réunion précieuse de toutes les qua-
« lités ? Ces charmes, que tu crois flé-
« tris sans retour, ne renaîtront-ils pas
« quand tu l'auras fortement voulu ?
« Sophie, tu n'as que vingt ans, et tu
« désespères de la nature! Seconde-la,
« et cette fleur languissante sur sa tige,
« se relèvera plus fraîche et plus bril-
« lante. De la confiance, de la gaîté,
« ces tendres épanchemens, qui fai-
« saient le charme de notre vie, voilà
« les moyens que t'offrent l'amour,
« qu'il met à ta disposition, et qui te
« rendront à tous ceux qui te ché-
« rissent. »

En lui parlant ainsi je la couvre de baisers. Son teint s'anime, le sourire reparaît sur ses lèvres; une nuance de volupté se montre dans ses yeux; elle s'accroît graduellement, elle parvient à son comble.... « Encore un moment
« heureux, dit-elle. Je n'en espérais
« plus...... Je ne croyais pas pouvoir

« supporter ces délices.... Ah, Fran-
« cheville, encore..... encore..... Que
« cette mort serait douce! »

Ces mots m'arrêtent; ils me font frissonner. Je la regarde; sa physionomie conserve l'expression du plaisir; mais sa faiblesse est extrême.

Je m'assieds auprès d'elle; je me reproche mon imprudence; je m'accuse; je me repens. « Je m'attendais à ce « retour, dit-elle. Je n'ai rien obtenu « que de la complaisance et de la pitié. « Non, je ne peux plus inspirer d'a-« mour. »

Est-il possible d'empoisonner ainsi les plus doux momens, de déchirer un cœur avec cette froide cruauté, de tourner, de retourner sans cesse le fer dans la blessure! Je suis au désespoir; mais aussi ma patience s'épuise. Je sens l'impossibilité de résister plus longtemps à l'injustice, à la multiplicité de ces inculpations: je vais éclater.....

Malheureux, possède-toi, elle est mourante!

Je lui dérobe un juste ressentiment. Je vais l'exhaler auprès de madame d'Elmont.

« Persévérez, me dit-elle, soyez « toujours bon, généreux. Peut-être « hélas, votre indulgence ne lui sera « pas long-temps nécessaire. »

Cette dernière pensée me ramène auprès de Sophie impassible et résignée. Un faible cri lui échappe; il est suivi d'un second. La nature semble faire des efforts soutenus. Vais-je être père?.... Oui, tout l'annonce, et le terme n'est pas arrivé.

Nouveau sujet d'alarmes! N'en avais-je pas déjà assez? Cependant Richelieu, né aussi à sept mois, est mort octogénaire. Oui, mon enfant peut vivre; il vivra pour être le consolateur de son père et son appui près de sa mère infortunée.

On n'avait pu prévoir que les secours deviendraient sitôt nécessaires, et l'homme de l'art, à qui elle a donné sa confiance, habite la ville de Pau. Dix lieues à faire ! Il est impossible qu'il arrive assez tôt. Je fais partir Georges et ses camarades ; je les envoie aux villes les plus prochaines. Je leur ordonne de consulter la voix publique, de choisir d'après elle, et surtout de faire une extrême diligence.

Madame d'Elmont et Justine lui donnent les premiers soins. Je suis là, toujours là. Elle semble me voir avec satisfaction. Elle m'appelle, elle me prend la main ; elle m'attire près d'elle ; elle semble vouloir m'unir à son enfant. Elle me donne le doux nom de père ; elle me sourit. Ah ! elle a tout oublié pour se livrer au plaisir d'être bientôt mère, et mon enfant la rattachera à la vie.

Les douleurs cessent et se reproduisent; elles se dissipent et se font sentir encore ; mais elles sont faibles et deviennent rares. Le reste de la journée et une partie de la nuit se passent dans ces alternatives. Je suis tranquille, et j'attribue ces douleurs passagères à une suite d'émotions bien opposées. Je me persuade qu'elles disparaîtront tout-à-fait. Espérance! hochet de tous les hommes!

A minuit Georges revient ; la figure et le ton de celui qu'il me présente inspirent la confiance. Philippe, un de ses camarades, en amènent un second, un troisième. Ils se réunissent autour de Sophie. Ils l'examinent, ils délibèrent. Mes yeux ne cessent d'interroger les leurs : je n'y remarque rien d'inquiétant.

Ils m'invitent à me retirer, à engager madame d'Elmont à me suivre:

nous répondons que nous sommes inséparables de Sophie. Ils annoncent un accouchement prochain et peut-être difficile : raison de plus pour ne pas nous éloigner.

Toujours des douleurs, mais faibles et courtes. L'un des trois, pour lequel les autres semblent avoir de la déférence, me tire à l'écart. « La nature « est sans force, me dit-il tout bas ; « il est à craindre que seule elle n'o« père pas la délivrance. » Sophie ne nous a pas perdus de vue. Elle a remarqué un frémissement dont je n'ai pas été maître. «Faut-il mourir, s'écrie-t-elle « douloureusement, avant d'avoir vu « mon enfant ! — Vous ne mourrez « point, madame, mais votre état de« mande des précautions ; il prescrit « des mesures indispensables. »Il profite de ce moment d'alarme pour parler d'instrumens, Leur aspect produit

toujours une sorte de crise. Il est probable que celle-ci n'augmentera pas, et il ne veut pas la renouveler. Je le tire à l'écart à mon tour. Je l'interroge. « Vous êtes un homme, me dit-il. « Vous en déploierez, s'il le faut, le « caractère et l'énergie. Je ne dois « pas vous cacher que je ne réponds de « rien. »

Non, je ne suis plus homme; non, je n'ai ni caractère, ni énergie, quand je tremble pour elle; je ne suis plus qu'un faible enfant. Ma douleur éclate, je le sens, et je ne peux m'éloigner.

C'est elle qui peut-être me sera ravie dans quelques instans, dont j'ai flétri, abrégé les beaux jours; c'est elle qui m'appelle, qui me console. Elle partage ses tendres soins entre sa mère et moi. Il semble que ce soit nous qui soyons menacés. Elle nous remercie du tendre intérêt que nous lui portons! Elle re-

grette de m'avoir tourmenté! elle me demande pardon, à moi, l'unique cause de ses chagrins!

Les accoucheurs nous invitent à ménager la malade, à prevenir toute espèce d'émotion. Ils nous prient, pour la seconde fois, de passer dans la chambre voisine. Pourquoi exiger que nous sortions? Ont-ils désespéré d'elle? Ils ajoutent que le moment d'opérer est arrivé. Madame d'Elmont persiste à vouloir aider sa fille. Moi, je ne sais que souffrir.

Je m'éloigne de quelques pas; je vois les apprêts effrayans... « Adieu, bon « ami, adieu, me dit Sophie. » Je revole à elle; je la tiens embrassée; on emploie la force pour m'en détacher. Justine appelle Georges et Philippe. Ils m'entraînent à l'extrémité de la maison; ils m'y gardent à vue, et là, j'attends mon sort dans les plus douloureuses angoisses.

Je prête l'oreille; je n'entends pas un cri... Peut-être l'éloignement... peut-être aussi son extrême faiblesse...
« Va, Georges, va à la porte de sa cham-
« bre; je te promets de ne pas m'é-
« chapper. Va, écoute, et reviens à
« chaque instant me rendre ce que tu
« auras entendu... »

Georges ne revient pas. « Va, Phi-
« lippe, par pitié, tire-moi de l'incer-
« titude affreuse où je suis. — Si mon-
« sieur veut me promettre comme à
« Georges... — Je promets, je tien-
« drai... Va. »

Humanité cruelle et mal entendue ! Ils veulent ménager mes yeux; ils ne sentent pas qu'ils torturent mon cœur.

Je ne peux résister plus long-temps à ce que je souffre. J'oublie de vaines promesses; je sors, je m'élance, j'arrive... Je suis arrêté par madame d'El-

mont, fondante en larmes, et ne pouvant articuler un mot. « C'en est fait, « m'écriai-je, » et je tombe privé de sentiment.

Je me retrouvai sur mon lit. Madame d'Elmont, assise près de moi, s'abandonnait à sa douleur...... Je veux la revoir encore ; je veux chercher la vie sur ses lèvres, l'animer de la mienne : mes gens se jettent devant moi. « Laissez-« le, dit madame d'Elmont ; qu'il la « voie ; qu'il lui adresse ses tendres et « vains regrets ; qu'il pleure, et qu'il se « soulage.

« —Il est donc vrai... c'en est donc « fait !... Et l'enfant ? le malheureux « enfant !....Vous baissez les yeux ; « vous n'osez me répondre...J'ai tout « perdu. Je les ai tués l'un et l'autre.

« Cruels ! vous m'avez ravi son der-« nier adieu ; vous m'avez empêché de « recueillir son dernier soupir. Elle eût

« répété son pardon ; il eût, ce me sem-
« ble, modéré ma douleur.... Allons,
« marchons, contemplons notre ou-
« vrage... Qui m'arrête encore? qui me
« tient la main?... C'est Georges, bai-
« gné dans les pleurs.

« Hé, que me font vos larmes, à tous !
« Vous me plaignez, au lieu de me
« punir. Je vais me faire justice ; je vais
« voir ma victime. »

Quel spectacle, grand Dieu ! cette femme, naguère brillante d'attraits, n'offre plus que l'image hideuse de la destruction, du néant. Il ne reste rien d'elle. Je ne la reconnais plus. Cet organe si doux, si pénétrant, ne résonnera plus à mon oreille. Ce cœur brûlant ne répondra plus au mien. Tout est éteint, tout est mort. La tombe attend sa proie. Orgueil humain, venez vous abaisser ici.

Je m'approche d'elle dans un silence

religieux. Je détourne la vue de ce visage défiguré. Je cherche sa main. Cette main, toujours prête à donner le signal du plaisir, est roide et glacée!... Son anneau! oh, il ne me quittera plus. Il devait être le gage de son bonheur : il fut celui de sa mort....

Quel est ce bassin que couvre un voile? Que renferme-t-il?.... Dieu! grand Dieu! un enfant défiguré, presque en lambeaux.... Mes cheveux se hérissent; un mouvement de frayeur me fait tourner la tête, et je retrouve sa malheureuse mère. La mort, partout la mort, toujours la mort!

Images affreuses, dont je ne peux me détacher! Sans mouvement au milieu d'elles, je les redoute et les contemple. Je m'en éloigne, j'y reviens. J'ai la force de toucher encore ce voile funèbre : l'effroi le fait retomber.

« Monsieur, il y a deux grandes heu-

« res que vous êtes ici. — Georges, j'y
« apprends à mourir. — Monsieur, n'a-
« joutez pas à ce que je souffre. Suivez-
« moi par pitié pour mes cheveux blancs,
« pour mes longs services. — M'en éloi-
« gner, c'est les perdre une seconde
« fois. Ma place est près d'eux; je ne
« les quitterai plus. »

Mes transports se reproduisent avec une force nouvelle. Je saisis Georges; je l'entraîne près du lit mortuaire : « Vois-tu cette femme? elle est morte « de l'excès de son amour. » Je le pousse vers le bassin, je relève le voile : « Vois-tu cet enfant? Je l'ai tué dans « le sein de sa mère, et je ne trouve « pas de larmes!... Des larmes! elles « sont la consolation de l'infortuné : le « coupable n'en doit pas répandre... »

Que s'est-il passé... où suis-je?... Je reviens d'un long évanouissement. Je reconnais madame d'Elmont. Sa dou-

leur me rappelle tout ce que j'ai perdu. Je me lève, je sors; ils me laissent aller. Oh, je prévois ce qu'ils ont fait! J'entre dans cette chambre.... Tout est enlevé, tout a disparu. Il n'y reste rien de ce qui fut à son usage.

« Où l'a-t-on déposée? Je veux le « savoir; je veux aller gémir sur sa « tombe.... Personne ne me répond... « Je trouverai sans vous l'asile de la « mort. »

Je sors, je parcours le village... Je cherche des tombeaux. J'aperçois un groupe d'enfans, qui jouent sur les débris de l'espèce humaine!... Je ferme les yeux, je pousse des cris... « Ceux-« là vivent; ils sont la joie de leurs pa-« rens.... Le mien est mort!...Éloi-« gnez ces enfans, éloignez-les... »

Il n'est pas de forces humaines qui puissent résister à la violence, à la con-

tinuité de ces secousses. Je me sens défaillir une seconde fois.... Je cesse au moins de souffrir.

CHAPITRE VI.

Conclusion.

Où m'a-t-on transporté? Je ne reconnais pas cette chambre, cet ameublement. Combien d'heures, de jours se sont écoulés? Pourquoi suis-je environné de gens que je ne connais pas?... Quel vide dans ma tête et dans mes idées! Il me semble que je suis malade, bien malade: je me sens incapable d'aucun mouvement. Je veux parler; je ne trouve point de voix. Je porte un œil affaibli sur tout ce qui m'entoure.....

Un vieillard affligé relève sa tête abattue. Il me fixe, il vient à moi. « Grand Dieu, s'écrie-t-il, nous le « rendez-vous pour la seconde fois! » Le son de sa voix ne m'est pas étran-

ger. Je regarde plus attentivement.... C'est Georges, mon bon Georges. Je veux lui tendre la main; je n'ai pas la force de la soulever.

Quel est ce jeune homme qui s'élance vers moi? Il me presse dans ses bras; son œil est humide; sa figure pleine d'expression..... Me trompé-je?....... Non, c'est bien lui, c'est Soulanges. Pourquoi est-il ici? pourquoi garde-t-il le silence? Je sors d'un songe pénible et sans liaison, et on ne me dit rien qui me rappelle le passé, qui m'éclaire sur le présent.

Une femme! une femme!.... Ah, c'est Justine. Justine! où est Sophie? Pourquoi n'est-elle pas près de moi.... Dieu! Dieu! il se reproduit ce passé que j'étais trop heureux d'avoir oublié. Je m'en retrace toute l'horreur....... L'émotion est trop forte, je ne la soutiendrai pas....., Ah, des larmes!...

J'en retrouve enfin. Je me sens soulagé.

Soulanges me parle enfin et ne raisonne pas. Il ne cherche pas à me consoler ; il s'afflige avec moi. Il me fait sentir le danger que j'ai couru, la nécessité de me modérer long-temps encore, et il ne m'entretient cependant que de mes peines. Il sait qu'il ne peut m'en distraire ; il a l'adresse de me les montrer dans l'éloignement ; il les fait, pour ainsi dire, rétrogader. C'est mettre entre elles et moi le voile salutaire de la distance et du temps.

Ainsi ces météores destructeurs, que l'œil distingue à peine, n'excitent que l'anxiété, lorsqu'ils terrifient ceux dont ils menacent la tête.

Je suis à Saint-Gaudens. J'y suis venu sans tenir de route suivie, fuyant les habitations, les enfans, les femmes qui se trouvaient sur mon passage,

appelant, invoquant Sophie, mon fils, et la mort. Georges et Philippe me suivaient à une certaine distance. Ce sont eux qui m'ont relevé, privé de force et de sentiment, qui m'ont placé dans cette maison, qui y ont conduit madame d'Elmont, et tous ont veillé sur des jours que je ne désire pas prolonger.

Mon esprit a été aliéné; une fièvre brûlante a desséché mon sang; depuis deux mois je suis dans un état désespéré..... Eh, que m'importe la vie? Un signe avertit Soulanges que ce n'est pas de moi qu'il faut m'entretenir. Qu'il me parle de Sophie.

Au moment où ma maladie s'est développée, madame d'Elmont a envoyé un exprès à Soulanges. Elle ne m'a quitté qu'après l'avoir établi près de moi. Elle est allée déposer dans la sépulture de ses ancêtres les restes embaumés de sa fille et de mon fils. Il n'y a

plus rien d'eux dans les Pyrénées. Deux cents lieues nous séparent déjà ! Dans l'état où je suis, c'est un monde qu'on a mis entre nous.

Soulanges a le ton d'une profonde sensibilité, et cependant ses expressions douces et mesurées adoucissent ses tableaux. Il calmerait une douleur ordinaire..... Mais la mienne!

Justine me présente je ne sais quoi, quelque médicament sans doute. Et elle aussi elle devait être mère......., Elle l'est, je m'en aperçois en prenant le remède. Est-elle plus heureuse que moi? N'a-t-elle point à pleurer sur cette innocente créature?

On interprète mal mes signes. Justine sort et revient avec un enfant beau, plein de vie et de santé. Je détourne la tête avec un serrement de cœur affreux. « Otez cet enfant, ôtez-« le..... que sa mère s'éloigne, c'est « une femme; je ne veux plus en

« voir. » Voilà les premiers mots que je prononce. Ils sont arrachés par la violence de mes sensations.

Cet état d'exaspération ne pouvait durer. Nos douleurs sont proportionnées à nos forces physiques. Il faut des organes vigoureux pour sentir avec énergie. Les miens affaiblis, affaissés, ne sont susceptibles que de mélancolie ; mais celle-ci est profonde. Elle ronge, elle mine, elle tue peu à peu. Que lui reste-t-il à faire? je suis déjà mourant.

Quel est cet homme? Mon médecin. « Je trouve beaucoup de mieux, dit-« il. » Soulanges répond par un mouvement de tête. « Ah! j'entends : la « mémoire est revenue avec la raison « et le jugement.—Et il ne s'en sert « que pour nourrir sa douleur.—Il a « déjà trop du mal physique. Mon-« sieur, l'homme raisonnable sait don-« ner de justes bornes à tout. L'afflic-

« tion immodérée annonce absence de « principes, ou de caractère. » Il veut éveiller mon amour-propre, l'opposer à mon cœur : que m'importe ce qu'ils pensent de moi !

Soulanges et lui commencent une conversation, qu'ils rendent sans doute agréable et variée. Ils cherchent à me distraire, à forcer mon attention : je ne peux écouter.

Ils me rappellent cependant le roman astronomique de Soulanges. Il m'a occupé une journée entière ; mais alors je n'avais point de remords.

Je m'efforçai de me tourner de l'autre côté : je ne voulais ni voir ni entendre, et ils s'aperçurent bientôt que l'esprit et l'érudition deviennent fatigans quand ils sont déplacés. « Il « ne peut vivre quatre jours dans cet « état, dit le médecin, à voix basse. » J'entends ce que j'ai intérêt à savoir. Dans quatre jours donc tout sera fini.

Je croyais qu'il est plus difficile de mourir.

« Il faut le ramener à des sensations « douces, attachantes. » Présomptueux, quels sont donc vos moyens ? « Mon-« sieur de Soulanges, il n'y a point à « balancer : employons le grand re-« mède. — Je ne crois pas qu'il soit « temps encore. — Peut-être dans « deux jours, il sera trop tard. — « Pourra-t-il supporter une pareille « émotion ? — Je l'ignore ; mais de « toutes les affections, celles de la joie « sont les moins dangereuses, et nous « sommes réduits à la nécessité d'op-« ter. » De quel remède parlent-ils donc ?

L'enfant de Justine pleure. Il est dans la chambre voisine ! Pourquoi le mettre aussi près de moi ! Ce n'est pas cruauté, sans doute ; c'est une inexplicable imprévoyance : ils ont cependant vu quel effet a produit sur moi

cet enfant...... Je l'entends encore!
« Éloignez-le, éloignez-le donc. —
« Pourquoi l'éloigner, mon ami? — Sa
« vie me fait mal. — Elle peut rappeler
« la vôtre. — Elle l'abrégera. — Mon
« ami, renvoyez cet enfant. — Je con-
« sens à mourir; mais par grâce, épar-
« gnez-moi quelques douleurs. — Vous
« ne m'entendez pas, et je crains de
« m'expliquer. — Parlez, je puis tout
« entendre, hors les pleurs de cet en-
« fant. — Vous en avez perdu un: mais
« vous en aviez deux. — Fanchette!
« Fanchette!...... »

La force des sels, de l'éther me
rouvrent les yeux. « Fanchette, dis-je,
« encore. » et mes muscles, long-temps
contractés, se distendent; je sens que
je souris. J'éprouve un calme bienfai-
sant, réparateur. Justine est là. Elle
tient l'enfant; elle me le présente. Mes
bras s'élèvent vers lui; je trouve de la

force pour le prendre ; je le place à côté de moi. Ma joue touche à la sienne ; de douces larmes s'échappent........ Oui, oui, ce remède est bon.

« Et sa mère, sa mère ! — Elle est à « Paris. — Vous cherchez à abuser « ma douleur. Pour la dernière fois, « ôtez-moi cet enfant. S'il était le mien, « Fanchette serait ici. Je l'élèverai, m'a-« t-elle dit. Il ne passera pas aux mains « d'une étrangère. Fanchette ne l'a pas « repoussé au moment de sa naissance ; « elle ne lui a pas refusé son sein ; elle « n'a pas voulu qu'une autre fût aussi sa « mère. »

La porte s'ouvre.... c'est elle ! oui, c'est elle, je la vois.... je me meurs.... je renais.

Je rapproche l'enfant ; j'attire à moi sa mère ; je les tiens embrassés tous les deux. Nos larmes se confondent. « Fan-« chette, il y a quelques mois tu as sucé

« ma blessure ; aujourd'hui tu arraches « de mon cœur le trait empoisonné : « je te devrai deux fois la vie. »

Depuis huit jours elle est ici, et elle n'a pas osé m'approcher, se faire entendre ! elle s'éloignait pour donner un libre cours à ses sanglots. Elle souffrait comme moi ; elle s'éteignait avec moi. « Cher enfant, depuis huit jours tu t'es « abreuvé de larmes. Viens prendre le « sein de ta mère rassurée et heureuse. »

L'innocent entend sa voix ; il lui tend les mains ; il lui sourit. Elle s'assied près de moi ; elle ouvre son corset. La bouche rosée de l'enfant s'applique à un sein d'albâtre. Elle le regarde avec une expression ! Son œil enchanteur se tourne vers moi. Il semble me dire : vois comme je t'aime en lui !

Quel tableau ! quelles sensations il fait naître ! Ah, qu'elle soit là, toujours là. Elle seule peut éloigner le souvenir déchirant de la malheureuse Sophie. « Que je

« te voie toujours ; que je me partage « entre toi et mon fils. — Monsieur.... « — Fanchette, ne me nomme pas ainsi. « — Mon ami, vous désiriez.... — Non, « Fanchette, non, plus de *vous*. L'amour « dit *toi*. — Et j'aurai tant de plaisir à « le dire ! Mon ami, tu désirais un fils, « mais.... — Hé bien, j'embrasse ma « fille ! pourquoi ce ton timide ? qu'im- « porte qu'un nom obscur s'éteigne ? » Et je les presse encore toutes deux dans mes bras.

Soulanges, cher ami, que ne te dois-je point ! tu t'es arraché pour moi aux délices de la capitale. Frivole et sensible à la fois, tu as consulté ton cœur ; tu y as trouvé ce qui devait ranimer le mien, le rattacher à la vie.

Le médecin fait un signe : l'excellente fille obéi. « Fanchette, tu me « quittes ! — Monsieur, vous sentez « trop vivement. Je ne crois pas de- « voir prolonger votre émotion. — Hé,

« monsieur, croyez-vous qu'elle me soit « moins présente pour n'être pas ici !

« Vous l'avez voulu, docteur, dit « Soulanges. — Ah, mon ami, qu'il a « bien fait ! — Il ne nous reste mainte- « nant qu'un parti à prendre : c'est de « lui céder. — Je ne cède jamais. — « — Vous ne savez pas à quel homme « nous avons affaire. — Il est indispen- « sable qu'il prenne un peu de repos. « — Hé, monsieur, jouir n'est-ce pas « reposer ! — Tout cela est fort bien ; « mais je suis inexorable. J'exige que « madame se retire. — Fanchette, laisse- « moi ma fille, et je serai sûr de te revoir « bientôt. »

Il a raison, le repos m'est nécessaire. Une potion calmante me le procure. Je m'endors d'un sommeil doux et paisible.

A mon réveil, je retrouve Fanchette, ma fille et mon ami. Le médecin me prend le pouls, et dans un accès de

vivacité gasconne, il jette par la fenêtre potions et opiats. Voilà le seul remède que j'ordonne, dit-il, en désignant Fanchette, mais il faut en user avec une extrême discrétion.

Je n'ai eu jusqu'ici que le temps de la voir ; je n'ai pas eu celui de l'examiner. « Approche-toi, Fanchette, « viens, que j'achève de te reconnaître. « Ah, c'est bien toi. Je retrouve tes « charmes, ta gaîté, tes grâces, ton « aimable abandon, ce tout inconce- « vable, dont tu ne connais pas la puis- « sance, mais auquel il est impossible » de résister. Fanchette, donne-moi « ta main : je te vois mieux quand je te « touche.—Mademoiselle, retirez votre « main, et raisonnons. Vous m'avez « prouvé à Paris l'inutilité des précau- « tions et je n'en prendrai pas ici. Obser- « vez seulement que l'ivresse des sens « est mortelle dans l'état de faiblesse « où se trouve Francheville. Rappelez-

« vous que vous êtes venue de Paris en
« poste; que vous ne vous êtes pas
« arrêtée deux heures en route; que
« vous avez passé ici huit jours dans le
« désespoir et les larmes; qu'un sang à
« demi brûlé portera le ravage dans les
« veines de votre Honorine; qu'il est
« urgent de rendre au vôtre une fraî-
« cheur salutaire.

« Il a raison, Fanchette; nous n'avons
« plus le droit de vivre pour nous: tout
« pour Honorine! »

Ils vont souper ici, près de moi. Je la verrai une grande heure encore, et elle me laissera en sortant l'espoir du lendemain.

Quoi, déjà! les heures sont quelquefois si longues! qu'elles sont courtes aujourd'hui! elle va me quitter; elle me présente ma fille. Derrière la figure de l'enfant, j'ai rencontré la sienne..... Soulanges ne m'a vu prendre qu'un baiser.

Justine est maintenant au service de Fanchette ; c'est mon bon Georges qu'on établit près de moi. Être heureux, qui ne se doute pas de son bonheur ! Le long cours de sa vie est un jour sans nuages. Peu de jouissances sans doute ; mais les gens passionnés les achètent si cher !

Il est causeur, quand cela me convient. Il m'apprend bien des détails que j'ignorais, et tous prouvent le dévouement absolu de Soulanges, l'amour inépuisable de Fanchette.

Elle a pleuré Sophie. « Elle aimait « monsieur de Francheville, a-t-elle dit. « Je pleure sur elle et sur lui. Georges, « parle-moi encore de Fanchette ; ré- « pète-moi souvent son nom.... Ce « n'est pas cela, Georges, tu m'endors.... « — Alors, monsieur, je suis le conteur « qu'il vous faut. »

Elle a devancé l'aurore ; elle paraît avec elle. Mais l'infatigable Soulanges

est là. Les surveillans rendent les caresses plus rares, mais plus douces. Un baiser pris à la dérobée en vaut vingt.

Le médecin est enchanté de mon état. Il ne se doute point que nous nous sommes un peu écartés de l'ordonnance. Voilà ces messieurs ! ils prescrivent la diète, on mange, et on guérit.

Je roule dans ma tête un projet bien simple, bien naturel, que le monde désapprouvera, et que le lecteur devine aisément. Celle qui, sans naissance, sans fortune, sans état, sans considération, a balancé constamment dans mon cœur celle qui avait tout ce qui éblouit, attache et fixe les hommes, n'est-elle pas l'objet que j'ai toujours préféré ? Celle qui n'a jamais prétendu à rien, que l'amour désintéressé a constamment conduite, qui, à l'issue de mon combat, a exposé sa vie pour me conserver à sa rivale, qui a ménagé sa fierté, et qui a ployé sous elle, qui m'a

vu sans murmurer passer dans ses bras, qui a donné des larmes à sa mort prématurée, qui au premier mot de Soulanges est revenue à moi, que le destin semble avoir conservée pour la consolation, le bonheur du reste de ma vie; celle-là, dis-je, n'a-t-elle pas des titres, des droits incontestables, sacrés? Que leur opposera l'opinion? des préjugés. Je leur oppose, moi, l'équité et l'amour.

« Mes amis, écoutez-moi : l'homme « près de finir se détache du monde et « de ses illusions. Il voit les choses sous « leurs véritables rapports; il les juge « avec impartialité. Pourquoi ceux que « doit rassembler un jour la poussière des « tombeaux, établissent-ils entre eux « des distinctions ridicules? pourquoi « ceux qui se jugent, qui s'apprécient, « qui éprouvent un attrait qui les attire « constamment l'un vers l'autre, ne « franchiraient-ils par les barrières que

« des conventions bizarres leur oppo-
« sent? Fanchette, ma séduisante, ma
« digne amie, toi qui m'as consacré tout
« ton être, et à qui j'appartiens désor-
« mais sans retour, te laisserai-je en
« butte à l'humiliation qui poursuit une
« fille sensible et faible? en serai-je
« moins Francheville, quand tu seras
« mon épouse? je ne serai pas descendu
« aux yeux scrutateurs du monde; je
« t'aurai élevée jusqu'à moi. Fanchette,
« tu veux répondre; je te pénètre. Point
« de mots, des choses. Parle, j'écoute.
« — Mon ami, ta proposition ne
« m'étonne point; tu devais me la faire;
« je l'attendais. Mais il doit me suffire
« d'en avoir été jugée digne. — Fan-
« chette, que vas-tu dire! — Aussi
« tendre, aussi délicate que toi, je n'a-
« vilirai point l'homme que j'adore. —
« M'avilir! ah, Fanchette, quelle opi-
« nion as-tu donc de toi! — Mon ami,
« ces conventions, que tu appelles des

« préjugés, sont respectables : c'est sur « elles que repose l'ordre social. Il in« dique des places, il marque des dis« tances. Cent mille individus qui vou« draient tout rapprocher à la fois, dé« truiraient tout. Destiné par ta nais« sance, par tes talens, à remplir les « grandes places ; appelé à être un des « conservateurs de cet ordre, que tu « veux intervertir aujourd'hui, que ré« pondrais-tu à ceux qui seraient tentés « de t'imiter, et qui forts de ton exem« ple te diraient : celle que vous avez « honorée du nom de votre épouse est « aussi une fille de néant ? — Ce que « je leur répondrais ! elle m'a sauvé « deux fois la vie, et elle n'a que des « vertus. Tu n'as point d'ancêtres? Vé« nus n'en avait pas ; en fut-elle moins « la reine des amours ?

« — Mon ami, je ne dépends que de « moi; je n'ai point d'entours; le blâme « ne peut m'atteindre. Je vivrai avec

« toi et pour toi. Fière d'avoir refusé
« le plus précieux des titres, je le serai
« encore d'être ta maîtresse. — Hé bien,
« Fanchette, as-tu fini ? n'as-tu plus
« rien à m'opposer ? Je laisse tes objec-
« tions, et je lève tous les obstacles. Je
« réalise ma fortune ; je t'épouse ; je
« passe avec toi dans l'Amérique sep-
« tentrionale. On ne demande point là
« quels étaient les aïeux d'une femme
« charmante qui fait les délices de la
« société, parce qu'elle n'en a pas be-
« soin. — Non, mon ami, je ne t'enlè-
« verai point à ta patrie ; elle réclame
« tes services ; tu les lui offriras. Tes
« loisirs appartiendront à Fanchette ;
« son amour attentif les embellira.

« — Soulanges, vous êtes désinté-
« ressé, équitable. Prononcez entre
« nous.

« — Vous avez fait tous deux votre
« devoir. Je n'établirai pas à quel point
« vos motifs sont admissibles ou faibles.

« Une discussion est inutile avec des
« personnes qui tiennent aux principes
« et qui ont du jugement. Mademoi-
« selle, les années passent rapidement;
« ce charme qui se répand jusque sur
« votre faiblesse s'évanouira enfin. Que
« ferez-vous de votre vieillesse, quand la
« société que vous aurez cessé d'éblouir,
« vous délaissera? Vous avez un enfant:
« que lui répondrez-vous, s'il vous re-
« proche un jour de l'avoir volontaire-
« ment privé de son état et du nom de
« son père? Honorine est un lien qui
« vous unit déjà : elle sera votre excuse
« aux yeux du monde, quand vous en
« aurez contracté un plus fort. »

Il prend l'enfant; il me le remet :
« Mademoiselle, le père et la fille sont
« également à vous; vous ne les sépa-
« rerez pas.

« Crois-tu, me dit-elle, qu'il ne m'ait
« pas coûté de te combattre? n'as-tu pas
« jugé que j'ai été soutenue par l'orgueil

« flatteur de tout te sacrifier? ne sens-tu
« pas avec quel sentiment délicieux je
« prendrais ton nom et ton rang, j'a-
« vouerais publiquement mon amour;
« avec quel empressement, quelle ac-
« tive constance je m'efforcerais de jus-
« tifier une élévation qui blesse les con-
« venances? souviens-t'en, mon ami:
« t'adorer, te trouver un moment, te
« posséder avec la certitude de te per-
« dre un moment après, étaient pour
« moi le bien suprême. Quel nom don-
« ner à la destinée qui m'attend! Mais,
« Francheville, cette inexprimable féli-
« cité durera-t-elle? Si le temps ame-
« nait la froideur, le dégoût; si tu réflé-
« chissais à des espérances fondées et
« perdues sans retour; si un mot, un
« seul mot annonçait des regrets! ah,
« Francheville, que deviendrai-je? ta
« chaîne est légère aujourd'hui: quel
« fardeau pour moi que celle que tu
« t'efforcerais de rompre, et que tu me

« reprocherais de t'avoir donnée ! —
« Arrête, Fanchette, arrête. Ne prévois
« pas un avenir qui n'existera jamais.
« As-tu remarqué dans ma conduite,
« dans mes procédés, dans mes discours,
« dans les choses même les plus indif-
« férentes, rien qui annonçât l'ingrati-
« tude ou la dureté? L'amour peut s'é-
« teindre sans doute dans le cœur d'un
« galant homme; mais combien de dé-
« dommagemens n'a-t-il pas alors à
« offrir! l'estime, l'amitié, la confiance
« ne suffisent-elles pas aux glaces de la
« vieillesse? Mais pourquoi rayonnante
« encore de jeunesse et d'attaits, fran-
« chis-tu une suite d'années qui appar-
« tiennent aux amours et aux plaisirs ?
« Employons-en le cours; tâchons de le
« prolonger, et lorsqu'enfin la volupté
« aura fui loin de nous, nous en parle-
« rons, pour en reparler encore ; nous
« en retrouverons les traces dans le
« bonheur de nos enfans. »

Un baiser, mille baisers sont sa réponse. Il est convenu que nous serons unis quand les bienséances le permettront, et qu'en attendant....

« Combien de jours faudra-t-il en-
« core attendre ? — Autant que l'ordon-
« nera le médecin. — Ah, Fanchette,
« il a interdit les baisers, et tu vois quel
« bien ils me font ! — Plus bas, mon
« ami. Monsieur de Soulanges nous
« écoute, et tu n'as pas oublié les portes
« fermées à double tour, les clefs sous
« le traversin.... — En vérité, made-
« moiselle, vous n'êtes pas plus rai-
« sonnable que lui. — Hé, monsieur,
« ma pauvre tête, mon cœur sont dans
« l'ivresse : sais-je ce que je fais, ce que
« je dis ? »

Je me porte bien, fort bien. Je me lève, je marche.... les jambes un peu faibles cependant. Ah, cela m'autorise à prendre le bras de Fanchette ; nous faisons quelques tours de chambre,

et quand le régulateur Soulanges a le dos tourné....

Justine l'appelle; il la suit; elle ferme la porte; j'ouvre mes bras; Fanchette s'y précipite. Délices toujours nouvelles, vous allez donc renaître! « Mon « ami, sois prudent. Songe que le cher « enfant n'a pas quatre mois encore... »

Ai-je été prudent? je l'ignore; mais je sais que j'ai été heureux, parfaitement heureux, et je consentais à mourir! je n'étais pas dégoûté de la vie; mais je ne croyais plus au bonheur. Je l'ai retrouvé, tel qu'il se présenta à moi à l'auberge de Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la grotte d'Eustache, dans le petit lit de la rue Saint-Antoine, et jamais, je le sens, je l'avoue, je n'en ai goûté d'aussi pur, d'aussi vif. Ah! Fanchette, c'est toi que j'ai aimée, que j'aime, que j'aimerai par-dessus tout.

« Parbleu, Justine, c'était bien la « peine de me déranger pour une sem-

« blable vétille ! Il est arrivé un malheur,
« disiez-vous, d'un air affecté, et il s'agit
« d'un lapin qui s'est cassé la patte ! »

Elle est toujours fine, toujours obligeante cette Justine ! je la remercie par un coup d'œil imperceptible. Soulanges me logerait à un bout de la ville, Fanchette à l'autre ; il ferait griller les portes et les fenêtres, Justine trouvevrait les moyens de nous réunir.

Il est convenu que dans huit jours nous rendrons Soulanges à Paris et aux plaisirs. Nous voyagerons pendant le reste de l'année et nous rentrerons dans la capitale sur les ailes de l'hymen et de l'amour.

Le médecin a cessé de me voir, Soulanges de me surveiller. Nous sommes libres, parfaitement libres. Les jours, les nuits se succèdent, se ressemblent, et paraissent toujours nouveaux.

Tout est prêt ; nous partons demain ; nous quittons les Pyrénées. Ce

départ réveille de tristes et attachantes idées. Elles m'agitent; elle me tourmentent. « Mon ami, pourquoi me « dissimuler quelque chose? Je n'ai « pas mis d'obstacle à tes transports; « t'interdirai-je un souvenir! Viens, » viens avec moi donner une dernière « larme à la jeunesse et au malheur. »

Nous sortons; nous observons en route un silence religieux; nous entrons dans le dernier asile. Sous des arbres antiques s'élève un monument à la fois noble et simple. Elle dirige mes pas de ce côté. Je m'approche, je lis.... Je croyais aller à ma ferme, y visiter cette chambre où s'est passée la dernière scène. Je la croyais transportée à Paris.... On a bien fait de me le dire.

C'est donc ici qu'elle repose. Cette terre, que je presse de mes genoux, doit couvrir tour à tour les objets de notre vénération et de notre culte.

Qu'en reste-t-il quand vingt générations sont enfouies après eux ?... quelques livres... qu'on ne lit plus.

Cette réflexion amène un profond soupir. Je regarde Fanchette ; ses yeux sont fixés sur moi. Chacun de nous semble dire de l'autre : ce sera là aussi sa destinée... Éloignons ces sombres idées ; échappons au néant ; rentrons dans le séjour de la vie.

« Dis-moi, Fanchette, qui s'est oc-
« cupé de couvrir décemment les restes
« de Sophie ?... Tu rougis ! c'est ré-
« pondre. » Je l'embrassai avec l'expression de la plus vive reconnaissance.

« Mon ami, il te reste à consommer
« un acte de justice. La mère est
« morte avant sa délivrance. L'enfant,
« mutilé, a donné cependant quelques
« légers signes de vie. La loi t'autorise,
« dit-on, à dépouiller madame d'El-
« mont... » — Fanchette, j'ignorais que

« j'eusse un devoir à remplir : je te re-« mercie de me l'avoir indiqué. »

A notre retour à Saint-Gaudens, je signe, et j'expédie une renonciation formelle à tous mes droits sur les biens de feue madame de Francheville. Quelle femme que celle qui m'estime assez pour ne jamais douter de moi, et qui n'oublie rien de ce qui peut flatter ma sensibilité, et ajouter à ma réputation !

Nous ne pensons plus qu'à nous éloigner de ces lieux si tristes et si chers à la fois, où j'ai tout perdu, tout retrouvé. Nous avons une voiture spacieuse, où nous prendrons Justine avec nous. Elle se chargera quelquefois d'Honorine : Fanchette ne se doit pas tout entière à l'amour maternel.

Je donne à mon bon Georges une carriole commode. Philippe, armé d'une carabine toute neuve, nous servira d'escorte.

Nous sommes en route, et je m'aperçois bientôt que Justine est de trop. Elle a un œil perçant, qui intercepte la pensée, et qui quelquefois fait rougir Fanchette. Allons, au premier gîte, je changerai ces arrangemens-là. Je mettrai Justine avec Georges. Mais Honorine? Hé bien, je la tiendrai à mon tour: je suis son père pour quelque chose, et je ne dois pas avoir les bénéfices sans les charges.

« Mon ami, dînera-t-on bientôt, me « dit Fanchette? » Il n'y a pas deux heures que nous avons déjeuné. Je n'ai pas plus d'appétit qu'elle; mais comme elle, j'ai besoin de parler amour, et l'orateur éloquent aime à joindre l'expression du geste au charme de la parole.

Nous arrêtons, nous descendons, nous remontons, nous descendons encore. Il est sept heures du soir, et nous avons fait cinq lieues! N'importe, nous

voilà dans une auberge, assez médiocre, à la vérité ; mais que nous faut-il ? un lit. Cela se trouve partout, et le meilleur n'est pas le plus doux, disent les connaisseurs.

Justine vient nous éveiller. « Madame, si vous voulez faire six lieues « aujourd'hui, il est temps que vous « montiez en voiture. » Je vous l'ai dit : rien ne lui échappe. Nous nous habillons ; nous nous embrassons, comme si nous allions nous séparer.... N'est-ce pas l'être qu'être trois ?

« Justine, n'avez-vous rien oublié ? « —De ce qui peut vous faire plaisir ? « Je ne le crois pas, madame.... » Ah, ah ! la barcelonnette, attachée hier sur l'impériale, est aujourd'hui suspendue dans l'intérieur de la voiture. « Madame, j'ai remarqué qu'Honorine vous « échauffait, et que mes genoux vous « gênaient quelquefois. L'enfant sera « plus fraîchement dans sa barcelon-

« nette, et constamment bercé, sa
« petite voix perçante ne vous empê-
« chera plus de causer. »

Elle n'attend pas de réponse. Elle va, en sautant, se placer à côté de Georges, qu'elle se promet, dit-elle, de lutiner pendant toute la route. La singulière et précieuse femme ! Que dis-je ? n'a-t-elle pas développé la même adresse, n'a-t-elle pas eu les mêmes prévenances pour l'infortunée.... Justine ressemble un peu à ces courtisans, amis des grâces et non du prince.

« A propos, qu'est devenu son en-
« fant ? — Il est en nourrice dans les
« montagnes. — Mettre son enfant en
« nourrice ! — C'est un malheur attaché
« à sa condition. — Et que partagent
« volontairement bien des femmes, qui
« n'ont rien à faire.

« Oh ! aujourd'hui, nous avançons :
« nous ferons au moins quinze lieues.
« — Mon ami, tu t'en aperçois ! — Je

« n'ai cependant pas compté les relais.
« — Ce n'est pas là non plus ce que je
« compte. » Et son petit compte à part,
elle lui donne un air si vif, si piquant
et si voluptueux !

« Mais, mon ami, nous allons, nous
« allons.... Où allons-nous ? — Je
« n'en sais rien. — Si tu voulais aller
« quelque part ?... — Quelque part ?
« nous y arriverons sans doute. — Et
« sans nous en apercevoir. — Nous
« sommes ensemble. — L'univers est
« dans cette voiture. — Laissons-la
« rouler.

« — Mais Honorine ? — Elle dort. —
« Elle prendra l'habitude d'être ber-
« cée. — L'habitude est déjà prise. —
« Elle ne te laissera plus dormir. —
« Nous y gagnerons tous les deux. —
« Nous ne pouvons pas cependant l'é-
« lever dans une berline. — Ce n'est
« pas mon intention. — Il faudra s'ar-
« rêter enfin. — Aussitôt que tu le vou-

« dras. — Monsieur, je le veux tout « de suite. — Philippe, faites arrêter « au premier village.

« Nous pouvions voir Pau, Bor- « deaux, Nantes. — Mon ami, je ne « veux voir que toi. — Tu manqueras « de bien des choses dans un village. « —Un air pur pour Honorine, Fran- « cheville pour moi...—Et Fanchette « pour Francheville, voilà tout ce qu'il « nous faut. »

Ce village convient en effet à des amans qui veulent vivre pour eux. Là-bas, j'avais une maison : ici, il n'y a que des chaumières. Justine nous demande si nous voulons nous faire ermites. Je lui demande si la retraite lui fait peur. « Oh, monsieur, on trouve « un homme partout. — Et pour n'a- « voir pas à le chercher, on le mène « avec soi. » J'ai remarqué que monsieur Philippe.... Fanchette me marche sur le pied.

Il est reconnu que tout manque ici.
« Que voulons-nous, dit en riant ma
« charmante Fanchette? passer quel-
« ques mois. Qu'importe que ce soit
« ici ou ailleurs? Point de distractions
« extérieures, point de superfluités au
« dedans. Tant mieux, mon ami. Ces
« prétendus avantages ne tournent ja-
« mais au profit de l'amour.

« Madame, dit Justine, qui écou-
« tait en enveloppant le cher enfant,
« voulez-vous me permettre de vous
« conter une historiette? — Contez,
« Justine. — J'avais quinze ans; j'étais
« jolie, un officier de dragons me le
« dit; je le crus. Il me dit que jolie
« fille de quinze ans doit aimer; je le
« crus encore. Il me dit que quand on
« s'aime, il faut toujours être ensem-
« ble; cela me parut naturel. Il me
« proposa son bras; je le pris. Quand
« nous fûmes au Pont-Royal, il me pro-
« posa une voiture; j'y montai. Il me

« conduisit dans un village qui ressem-
« ble assez à celui-ci. Il loua une mai-
« son, où, comme dans celle-ci, il n'y
« avait point de superfluités ; et quand
« on n'a qu'un lit, il faut bien coucher
« deux.

« Nous nous aimâmes passionné-
« ment ; c'est l'usage. Au bout d'un
« mois je me rappelai que la société a
« son petit mérite. A la fin du second,
« nous bâillions en nous regardant.
« Mon officier disparut à la fin du troi-
« sième, et.... — Francheville, par-
« tons pour Bordeaux. »

Le déménagement est fait en cinq minutes ; nous repartons. « Il me sem-
« ble, dit Fanchette, que l'amour est
« éternel. — Oui, celui que tu inspires.
« — Il se pourrait cependant qu'il eût
« besoin de repos. — Quelques inter-
« valles adroitement ménagés..... —
« Font qu'on se retrouve avec un plai-
« sir nouveau. »

Nous essayâmes de la recette bien avant d'en avoir besoin ; et ici le remède doit précéder la maladie : l'amour s'envole dès que l'ennui paraît.

Avec quelle aimable vivacité, quelles grâces touchantes, quelle inépuisable douceur, quelle richesse d'imagination elle sait être toujours nouvelle ! Certaine de faire naître la sensation qui convient au moment, à la circonstance, elle fait succéder avec rapidité un enchantement à celui qu'elle vient de produire. Elle a une cour à Bordeaux. Les femmes lui pardonnent d'être jolie ; les hommes en raffollent ; elle plaît à tout le monde ; elle n'aime que moi.

« Comment as-tu fait, Fanchette,
« pour réunir en toi seule ce qui ferait
« dix femmes aimables. — J'ai médité
« la leçon de Justine. — Mais cette
« facilité d'expressions, cette finesse de
« pensées ?... — Seule à Paris, et tou-

« jours m'occupant de toi, j'ai appris
« ta langue. J'ai voulu pouvoir t'enten-
« dre et te répondre, si je te retrouvais
« un jour. — Madame, il n'est pas pos-
« sible de mieux tourner un compli-
« ment. — Monsieur, est-il possible de
« vous en faire? — De mieux en mieux.
« — N'en soyez pas surpris; c'est vous
« qui m'inspirez. »

Le temps fixé s'écoula au sein de la folie et de la volupté. Le jour où tant de qualités et de charmes devaient être couronnés, parut pour le bonheur de tous deux. Je ne laissais derrière moi personne à qui il dût coûter des larmes : triomphant et radieux, je conduisis ma Fanchette à l'autel.

J'avais pris cent précautions pour dérober la cérémonie à la connaissance des curieux, et cependant notre mariage devint en deux heures la nouvelle du jour. Les opinions se partagèrent. Une prude se permit de dire

qu'on ne pouvait plus voir cette femme-là. Une jolie dame lui répondit qu'elle aurait eu raison la veille, mais qu'elle avait tort le lendemain.

Il y a un moyen de faire reculer les demi-braves, c'est de les mettre au grand feu. J'annonçai moi-même mon mariage; je l'annonçai avec la publicité et les formes d'usages, et les chuchoteurs vinrent nous féliciter. Fanchette les reçut avec cette douce modestie, qui ne désarme pas la malignité, mais qui la réduit au silence.

Une fête brillante, donnée à propos, est encore un moyen certain de conciliation. De quoi se compose la grande société? de gens désœuvrés. Mettez-les à table, au jeu, faites-les danser, faites-leur oublier le temps, dont ils ne savent que faire, et ils seront de votre avis, parce qu'ils sentent qu'il faut payer d'une manière quelconque ce qu'on appelle du plaisir.

Je donnai une fête. Je la donnai telle, qu'on en parlait encore trois jours après, et que nous emportâmes les regrets des Bordelais. Ils étaient sincères..... comme toutes ces protestations d'usage, auxquelles personne ne croit, et qu'on a pourtant la faiblesse d'écouter.

Nous touchons à l'instant critique; nous allons arriver à Paris : comment y sera-t-elle vue? On n'est pas plus fin à Paris qu'à Bordeaux; on n'y est pas plus méchant; mais on y connaît certaines particularités ignorées en Gascogne. Cette petite Fanchette ne s'est pas tenue derrière un rideau à Chantilly, au château d'Ermeuil, dans la rue St.-Antoine. On pardonne difficilement une élévation rapide, et la mériter est souvent le premier des torts.

Notre ami Soulanges n'oublie rien de ce qui m'est utile ou agréable. Il a bravement jeté le gant; il a payé d'au-

dace. Il a dit ce qui pouvait intéresser, ce qui pouvait déplaire. Le fleuve altier qui roule ses flots en grondant est bien faible à sa source ; mais quand la source est pure, pourquoi la dédaigner ?

C'est ce soir qu'elle fait son entrée dans le monde. J'avoue que cette idée me cause une forte émotion. Il y a grand cercle chez madame de Soulanges. Amis et autres y sont invités. Cette soirée fixera le degré de considération, marquera la place auxquelles elle peut prétendre. Pauvre petite !

Elle se met très-simplement ; elle a raison : elle n'a point besoin de parure, et elle ne veut pas étaler un luxe qui donnerait lieu à de malignes réflexions.

On nous annonce.... le cœur me bat... Oh, il me bat ! Elle est timide, mais calme : le danger qui nous menace nous effraie moins que celui au-

quel est exposé l'objet de nos plus chères affections.

Je lui donne la main, nous entrons. Madame de Soulanges vient au-devant de nous, l'embrasse, la fait asseoir auprès d'elle. Je l'aurais volontiers remerciée tout haut.

Tous les yeux se portent sur elle, et je n'y vois encore que l'impression que produisent ses charmes, et la prévention favorable que donne son maintien décent et facile.

Madame d'Elmont! Je n'ai pas osé me présenter chez elle, et je ne croyais pas la trouver ici. Sa présence me cause un embarras qui ne lui échappe point. Elle fait les premiers pas, elle s'approche, elle m'embrasse, et me dit de manière à être entendue : « Présentez-« moi à madame de Francheville, je lui « ai de grandes obligations, et je veux « l'assurer de ma reconnaissance. » Je ne sais ce que cela veut dire. « J'ai su

« de monsieur de Soulanges, conti-
« nue-t-elle, que je lui dois soixante
« mille livres de rente, que vous pou-
« viez garder, et que vous m'avez ren-
« dues. » Ces paroles me font un bien ! Fanchette rougit, baisse les yeux ; mais je remarque dans toute sa personne l'agitation du plaisir. Sa satisfaction perce malgré elle. Les premiers mots dont elle est l'objet sont un éloge ; il est prononcé par une bouche dont la véracité ne peut être suspecte : il lui est permis de céder à un petit mouvement d'orgueil.

Il est convenu qu'elle est charmante, et qu'elle a un cœur excellent. Mais a-t-elle de l'esprit ? Oh, non, on ne peut tout avoir. Mettons le côté faible à découvert : voilà à peu près ce que signifie l'empressement de certains individus qui s'approchent pour entendre une conversation suivie entre mesdames de Soulanges, d'Elmont et elle.

« Comment donc, dit à demi-voix une
« petite laide, elle parle aussi bien que
« moi ! — Et elle pense mieux, répond
« Soulanges, car elle n'humilie per-
« sonne. »

On rit assez généralement de la réplique ; la petite laideron s'éloigne, va bouder dans un coin, et sort un instant après. Une fille laide est à plaindre ; elle est délaissée ; elle a de l'humeur, elle l'exhale ; elle a des ridicules, et pas un cœur de plus. Si elle est riche cependant .... On épouse sa dot.

Un homme du plus haut rang va se placer auprès d'elle ; il l'examine ; il lui parle ; il attend sa réponse, et toutes lui font un extrême plaisir. Il prolonge l'entretien. Je suis là, je ne dis pas un mot, j'écoute, je retiens mon haleine, je souris au trait heureux.

La voilà donc entre une femme très-aimable, une autre généralement estimée, et un grand de l'État, qui sem-

blent s'accorder pour la faire valoir ! Oh, maintenant, il n'y a plus d'incertitude : sa place est marquée dans le monde, et elle est honorable.

Je suis d'une gaîté folle. Je la porte dans tous les coins du salon. Je la répands autour de moi ; elle amène la cordialité, la franchise.

Le prince lui-même se dépouille de l'extérieur imposant de la grandeur. Il me prend la main, me la presse, et me dit très-haut : « Monsieur de Francheville, vous avez fait un excellent mariage. »

Oh, alors il n'y eut plus de bornes aux égards, aux prévenances dont elle devint l'objet. Elle tournait souvent ses yeux sur moi ; ils semblaient me dire : Le monde t'approuve, je n'ai plus de vœux à former.

Qui reconnaîtrait dans cette jeune dame, recherchée, caressée, flattée, cette petite Fanchette du grenier....

Dès lors il ne lui manquait qu'un théâtre ; elle l'a trouvé.

Que de gens de mérite ignorés, parce qu'ils n'ont pu percer jusqu'à leur place !

Mais aussi que de gens tombés pour être montés trop haut.

Quel fut mon étonnement, deux jours après, lorsque je reçus la nouvelle de ma nomination à la place de préfet d'un de nos plus riches départemens ! Je me rappelai le grand personnage que j'avais vu chez Soulanges. « Ah, dis-je à Fanchette, je te devrai « donc tout, bonheur et considération ! « — Tu ne me dois rien, mon ami, ton « bonheur est le mien ; la considération « rejaillira sur moi. — Mais comment, « en aussi peu de temps, as-tu.... « — Mon ami, il faut, je crois, profiter « de la première impression : plus elle « est forte, et moins elle est durable. « J'ai demandé avant-hier ; je n'ai rien

« désigné, mais sur ma parole on t'a
« cru fait pour les premiers emplois :
« peut-être, dans un an, aurai-je de la
« peine à faire de toi un maire de Vil-
« lage.

« Nous partirons quand tu le vou-
« dras. Arrivés à ta résidence, nous
« continuerons à pratiquer la recette
« de Justine ; mais tu utiliseras les re-
« pos de l'amour. Tu serviras ton pays ;
« tu feras du bien aux hommes, qui
« peut-être ne t'aimeront pas davan-
« tage ; mais tu auras pour toi ta cons-
« cience et Fanchette. Elle sera là, tou-
« jours là. De ton cabinet tu passeras
« chez elle, et elle te fera oublier la
« fatigue du travail. »

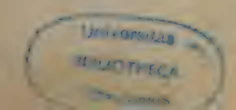
....

....

« Ah çà, monsieur le lecteur, ou
« madame la lectrice, n'êtes-vous pas
« aussi las de lire, que moi de conter ?

« — Oh nous voulons savoir ce que « fera monsieur le préfet, ce qui lui « arrivera ; si Fanchette est toujours « bonne et jolie ; si son mari en raffole « toujours ; si Honorine...... — Oui ? « hé bien, madame ou monsieur, par- « tez : allez-vous-en à la préfecture. « Voyez, interrogez. Moi, je ne me « mêle plus des affaires de ces gens-là, « et je vous souhaite le bonsoir. »

FIN DU QUATRIÈME ET DERNIER VOLUME.

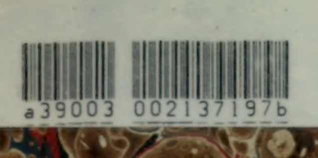


TABLE

DES

CHAPITRES.

FIN DE LA TABLE DES CHAPITRES.


a39003 002137197b

